

LA NUIT DES TEMPS

GEORGES AUBIN

La Nuit des temps

Voyage avec

Les Lecours, Gauthier, Boucher, Aubin

Aubin  Blanchet
recherches historiques

INTRODUCTION

*Tous ces héros obscurs qui, pour ce sol naissant,
Versèrent tant de fois leurs sueurs et leur sang,
Et qu'aujourd'hui l'oubli recouvre.*

Louis Fréchette, *Fleurs boréales*

Dans mon enfance, deux cousins beaucoup plus âgés que moi nous rendaient visite : Florian Aubin et Jean-Denis Robillard. Ils faisaient d'intenses recherches pour remonter aux origines de la famille.

À l'époque, les Archives nationales étaient à leurs premiers balbutiements. Les recherches faites par mes cousins se faisaient en dépouillant les actes conservés dans les voûtes des presbytères. Noble et longue tâche !

On pense toujours remonter dans le temps pour savoir qui est responsable de son existence. Je demandais souvent à mon père quel était le nom de son père. Il me disait : Moïse.

J'enchaînais avec d'autres questions :

– Et qui est le père de Moïse ?

Il me répondait :

– Alexis Lambert-Aubin.

– Et le père d'Alexis ?

– Jean-Baptiste.

Là, mon père s'arrêtait et ne pouvait me dire qui était le père de Jean-Baptiste. Il savait donc le nom de son bis-aïeul ou arrière-grand-père, mais Il n'avait jamais fait de recherches dans les actes des presbytères. Son savoir s'était transmis oralement, de génération en génération.

Maintenant, avec les actes de baptême, mariage et sépulture de toutes les paroisses du Québec, bien conservés sur microfilms à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ), l'accès à un très grand nombre d'actes notariés numérisés et la possibilité de s'abonner à Ancestry – qui contient plus de 30 milliards de documents du monde entier, tous les Québécois peuvent avoir accès à leurs origines lointaines. Plus de dix, douze générations.

La Nuit des temps contient tout ce que j'ai pu retenir des récits familiaux, venus des deux cousins et de mon père, et un résumé des contrats de notaires (j'en ai consulté plus de 200) qui concernent mes ancêtres.

Quatre familles, parmi les plus récentes, du 19^e siècle à aujourd'hui, ont fait l'objet de ma recherche : les Lecours, Gauthier, Boucher et Aubin.

Mes ancêtres Lecours, Gauthier, Boucher et Aubin ont tous quitté la Normandie, au 17^e siècle, pour une vie meilleure ici. Cette région du nord-ouest de la France est connue pour son parler caractéristique. Certaines expressions sont encore utilisées de nos jours au Québec.

Ayant trouvé à Rouen un *Dictionnaire normand-français*, j'y ai relevé quelques mots et expression de la langue normande encore en usage au Québec aujourd'hui¹ :

A : elle

À matin : ce matin

Âbre : arbre

Abrier : se mettre à
l'abri, se couvrir

Accreire : accroire

Argenté : riche

Assir : asseoir

Avant-z-hier : avant-hier

Balier : balayer

¹ J.P. Bourdon, A. Cournée, Y. Charpentier, *Dictionnaire normand-français*, Paris, Conseil international de la langue française, 1993.

Belle ouvrage,
grosse ouvrage
Ber : berceau
Beu : bœuf
De bisquencoin : de travers
Campe : camp
Caneçon : caleçon
En cas que : au cas où
Champlure : robinet
Créature : femme
Creire : croire
Criyon : crayon
Dreit : droit
S'écarter : perdre son
chemin
Écornifler
Étreit : étroit
Fale : poitrail, estomac

Gar : regarde
Grichou : désagréable
Gros : beaucoup
i : il
Jaspiner : bavarder
Leu : leur
Malauqueureux : écœuré
Mâr : mars
Menterie : mensonge
Palette : incisive
Palette du genou : rotule
Pis : puis
Pus : plus
Racoin : recoin
Rapport à : à cause de
Seu : seul
Tumber, timber : tomber

Les Lecours

Michel Lecours, né vers 1638 à Livarot (Calvados) en Normandie, émigre à Québec, en Nouvelle-France, autour de 1660. Il s'établit d'abord à Beauport dans l'entourage du seigneur Giffard qui assiste à son mariage avec Louise Leblanc à Québec en 1667. Au recensement de cette année (1667), Michel Lecours (28 ans) et Louise Leblanc (14 ans) sont inscrits à Beauport. Les cinq premiers enfants du couple sont baptisés à Québec.

La famille de Michel Lecours déménage ensuite à Montréal vers 1679, où Michel exerce le métier de boucher-charcutier. Trois autres enfants naissent à Montréal : Marguerite, Denis et Gilles Lecours.

Le 31 août 1683, Charles de Couagne fait un procès à Michel Lecours, boucher, de Montréal, pour le paiement de 22 £ 5s en castors.

La deuxième génération de mes parents Lecours est celle de Denis Lecours (1682-1744), qui connaît si peu son père Michel, mort à Montréal le 14 septembre 1685.

Denis Lecours se marie avec Madeleine-Louise Surault-Blondin à Montréal en 1709. Denis signe son nom. Un contrat de concession lui est accordé par les seigneurs de Montréal (les sulpiciens du Séminaire). Ce contrat, signé le 31 janvier 1723, fait partie du minutier du notaire Pierre Raimbault. La concession octroyée à Lecours concerne « toute la terre qui est à présent non concédée au bout et de la largeur de son habitation de la côte de Notre-Dame-des-Vertus, jusqu'au bout des terres

des habitations de la côte Ste-Geneviève. » Denis Lecours, qui signait son nom lors de son mariage en 1709, déclare cette fois ne savoir signer; le contrat est signé par François Chèze, sulpicien, François Vachon de Belmont, supérieur des sulpiciens, Julien Trottier-Desrivières (1687-1737), marchand bourgeois, gendre du notaire Raimbault, et Alexis Lemoine-Monière (1680-1754), trafiquant de fourrures, qui possède aussi une terre à la côte des Vertus.

Vers 2 h de l'après-midi, le 3 juillet 1744, le corps de Denis Lecours est inhumé à Montréal, sans plus de cérémonie.

Louis Lecours (1749-1809), de la troisième génération, appelé aussi Louis-Pierre Lecours, est un habitant, laboureur, vivant à la côte des Vertus, paroisse de Saint-Laurent.

À 25 ans, il fait l'acquisition d'une terre de deux arpents de front sur 30 arpents de profondeur, sur la rivière des Mille-Îles, joignant par-derrière aux terres de la petite côte de Sainte-Rose. Le vendeur se réserve cependant tout le bois nécessaire pour faire une grange de 40 pieds de long et le bois, il le coupera sur cette terre quand bon lui semblera. Le contrat est passé à Montréal, dans l'étude de M^e Pierre Panet de Méru, le 1^{er} octobre 1774.

Louis-Pierre Lecours se construit une petite maison, menant tranquillement sa vie de célibataire, tendant son filet de pêche, qu'il appelait « araignée » dans la rivière des Mille-Îles, ou se servant d'un dard pour harponner les grosses prises.

Une fois établi à Saint-Laurent et marié en 1781 avec Thérèse Dufresne, il vend, en 1795, sa propriété sur la rivière des

Mille-Îles pour la somme de 100 £ (ou shillings de 20 coppres²) à son voisin Jean Cloutier.

Le contrat de mariage de Louis Lecours et Thérèse Dufresne, passé à Montréal devant le notaire Ambroise Sanguinet le 23 juillet 1781, stipule que l'époux possède déjà une terre à la côte de Vertu, mesurant 3 arpents de front sur 37 arpents de profondeur, tenant par-devant au Chemin du Roy, par-derrrière au nommé Laframboise, d'un côté aux nommés Amable Germain et André Viau, et de l'autre côté à Jean-Baptiste Lecours. Le futur époux a aussi une maison en bois, meublée. La future épouse apporte à sa communauté deux portions d'une terre, située à la côte Sainte-Marie, près de Montréal, qui lui ont été données par la succession du défunt Philippe Dufresne, son père

Louis Lecours, appelé aussi Louis-Pierre Lecours (1749-1809), laboureur, et Thérèse Dufresne (1758-1842) sont la troisième génération de Lecours à Saint-Laurent. Ils sont aussi les grands-parents d'Antoine Lecours, forgeron, grand-père de ma mère.

La troisième génération des Lecours vit sur une terre mesurant 3 arpents (576 pieds) de front sur la côte de Vertu, et environ 35 arpents (6720 pieds) de profondeur, allant jusqu'à la rue Saint-Louis, appelée alors côte St-Louis. Cette terre est bornée (en 1811) d'un côté par celle de Paul Dumouchelle et de l'autre côté par le chemin à Louis Décarie (le boulevard Décarie d'aujourd'hui).

Louis-Pierre Lecours meurt en 1809. Le vicaire de la paroisse, Pierre-Thomas Boudreault, écrit dans le registre : « Le

² Coppre ou coppe : sou de bronze (*copper*). La livre (£) de cette époque valait 20 shillings. Les gens disaient « coppre » pour désigner le shilling, pièce de monnaie. Il n'y avait pas de pièce d'une livre (£), seulement des shillings et des pence.

cinq avril mil huit cent neuf, par nous, prêtre, soussigné, a été inhumé le corps de Louis Lecours, habitant, décédé avant-hier, âgé de cinquante-neuf ans, de cette paroisse. Présents, Louis Lecours, son fils, et François Prudhomme, son beau-frère, qui n'ont su signer. »

Après la mort de Louis-Pierre Lecours, à la demande de sa veuve, il y eut un inventaire des biens de la communauté fait par le notaire Louis Chaboillez, le 20 mars 1811 (minute 9738).

Thérèse Dufresne est tutrice de quatre enfants encore mineurs : Joseph Lecours, 19 ans; Angélique Lecours, 16 ans; Jossette Lecours, 15 ans; Jean-Baptiste Lecours, 12 ans. Son fils Louis, âgé de 25 ans, a été élu subrogé tuteur – ou tuteur en second – de ces quatre enfants mineurs.

L'inventaire révèle que Louis Lecours et Thérèse Dufresne ont vécu très modestement dans une maison en bois de 14 x 27 pieds « en mauvais état de planchers, châssis et couverture »; il y avait aussi une grange et une étable « en ruines, les clôtures en partie en bon état, un petit verger, un puits et une laiterie. »

Les biens sont prisés et estimés par François Groulx et Jean-Baptiste Langevin/Lacroix. Dans la maison, dans la cour et les bâtiments, se trouvent (énumération partielle) : une crémaille, 3 marmites, 2 fers à flasquer, 6 terrines en fer-blanc, de la vaisselle d'étain, un chandelier, un coffre, 2 buffets, une huche, un fusil, un lit de cotonnier, un lit de plume, 4 pioches, 2 marteaux, une paire de bouvets, 2 tarières, une égoïne, 2 vieilles haches, 2 barriques, un sas, une araignée [filet], un dard, un rouet et cardes, 2 tinettes, un lot de faucilles, $\frac{1}{4}$ minot³ de blé d'Inde, un saloir, 3 nappes, 3 draps, 45 lb de fil, 49 lb de filasse, 40 lb d'étoupe, 4 moutonnes et un petit, 3 petits cochons, une

³ Un minot : ancienne mesure de capacité équivalant à environ 40 lb.

jument et un poulain, 2 harnais et une paire de courrois, 18 poules, un fanal, 24 minots d'avoine, 2 minots d'orge.

La veuve déclare n'avoir aucun argent monnayé, ni dettes actives. Mais il y a des dettes passives (dues par la communauté) :

- au Séminaire de Montréal, pour arrérages de rentes seigneuriales – 358 £
 - à Louis Blais – 200 £
 - à Thérèse et Jeanne Lecours – 111 £
 - à Louis Lecours, par obligation – 444 £
 - aux estimateurs – 15 £
 - au notaire Chaboillez, coût du présent inventaire – 90 £
- Total des dettes passives : 1 218 £.

Le même jour de l'inventaire, le 20 mars 1811, Thérèse Dufresne, veuve de Louis-Pierre Lecours, fait cession de la moitié de son héritage à son fils aîné Louis, moyennant certaines conditions.

Louis Lecours, son fils, encore célibataire, demeure avec elle, dans la vieille maison de la côte Vertu, sur leur grande terre allant jusqu'à la rue Saint-Louis. Louis Lecours fils devra payer les droits seigneuriaux sur cette terre et les dettes passives de la communauté de ses parents.

La veuve se réserve sa chambre dans la maison, et un droit à la cheminée, au four, à la cave et au grenier, et aussi le droit de loger ses filles avec elle jusqu'à ce qu'elles soient pourvues; elle se réserve le verger et le jardin à son profit, son lit, hardes et linge, un poêle de fer et les meubles de ménage à son usage, et ce, pendant sa vie durant. Enfin, son fils Louis devra lui livrer tous les ans, au jour de la Saint-Michel [29 septembre], 15 minots de farine loyale et marchande, rendus à son grenier, un

cochon de 10 lb qu'elle choisira, 10 minots de pois, un minot de sel, une lb de poivre, 100 £ de 20 coppres en argent, un quartier de bon bœuf, une lb de café, une lb de chocolat, 12 pots de rhum, 12 lb de chandelles, 12 lb de savon, 12 lb de sucre du pays, ½ minot de pois à soupe, 4 lb de filasse, 10 cordes de bois, « tel qu'il est sur la terre, mis en bois de poêle, entré dans la maison à fur et mesure »; lui fournir une vache à lait, et la remplacer en cas de mort ou vieillesse, hivernée et pacagée sur la terre par son fils Louis; lui fournir une fille pour la servir, lorsque ses filles ne seront plus avec elle; une voiture à son besoin pour aller et venir où bon leur semblera, et un conducteur pour cette voiture; nourrir et garder sur cette terre 12 poules, dont elle aura le profit et lui fournir la toison d'une moutonne, à choisir. Il faudra aussi la soigner en maladie, elle, veuve Lecours, avec les douceurs nécessaires, aller chercher et payer le chirurgien, ainsi que le prêtre, lorsqu'il en sera requis. Ainsi continuer cette rente tous les ans, sa vie durant. [On est en 1811, et Thérèse Dufresne mourra en 1842]. Et à son décès, la faire inhumer dans l'église paroissiale de Saint-Laurent, avec un service le corps présent, lui faire dire 100 messes basses pour le repos de son âme. Lors du décès, cette rente sera éteinte.

Thérèse et Jeanne Lecours, filles majeures de la veuve, approuvent ce contrat.

Thérèse Dufresne sera en effet inhumée dans l'église de Saint-Laurent le 18 janvier 1842.

Louis Lecours (1785-1866), fils de Louis-Pierre Lecours et de Thérèse Dufresne, se marie en 1823 avec Marie-Pélagie Vesot (Vezeau/Bezeau), veuve de François Bergevin/Langevin « en service dans cette paroisse ».

Marie Vesot (1787-1867), fille d'Étienne Vesot et de Marie-Anne Lemay/Delorme, avait épousé à 13 ans, en septembre

1801, François Bergevin/Langevin. Elle allait avoir 14 ans un mois après son mariage.

Recensement du Bas-Canada de 1825, paroisse de Saint-Laurent, côte de Notre-Dame-des-Vertus : dans la maison de Louis Lecours, il y a un homme et une femme mariés (Louis Lecours et Marie Vezeau); aussi un enfant « de moins de six ans ». Cette enfant est Marie-Louise Lecours, la première enfant de Louis et Marie Vezeau; elle est née le 7 octobre 1825 et baptisée le même jour par le curé Ignace-Raphaël Leclerc. Son parrain est Pierre Groulx, sa marraine, Marie-Jeanne Lecours, qui n'ont su signer.

Ce recensement de 1825 indique que Thérèse Dufresne n'habite plus avec son fils, qui a emménagé ailleurs, près d'elle, sur la côte Vertu.

Deux autres filles, des jumelles, voient le jour en avril 1827 : Françoise et Véronique. Celle-ci meurt après six mois; je ne sais trop ce qu'il advint de Françoise.

Enfin, un premier fils, Antoine Lecours, arrive à la vie en 1829.

Antoine Lecours (1829-1912)

forgeron

Antoine Lecours, né à la côte de Vertu, dans la paroisse de Saint-Laurent, le 8 janvier 1829, est baptisé à Sainte-Geneviève de Pierrefonds le 9 janvier 1829, fils de Louis Lecours et de Marie Vezeau. Parrain, François St-Denis; marraine, Élisabeth Dumouchel qui, avec le père, ont déclaré ne savoir signer. La marraine est une fille de Paul Dumouchel, voisin des Lecours.

Quelle est la raison de ce baptême à Sainte-Geneviève plutôt qu'à Saint-Laurent ? Sans doute parce que le curé de Saint-Laurent, Louis-Marie Lefebvre, est muté à Sainte-Geneviève au début de 1829, que Théophile Durocher, vicaire, ne suffit plus à la tâche et que le nouveau curé, Jean-Baptiste St-Germain n'arrivera qu'à l'automne. Aussi, à cause des disputes des paroissiens pour la construction d'une nouvelle église, l'évêque Jean-Jacques Lartigue, de Montréal, ferme l'église de Saint-Laurent pendant plusieurs mois en 1829.

Le mariage d'Antoine Lecours et Marie Bergeron a lieu à Saint-Martin (Laval) le 3 mars 1851.

« Le trois mars mil huit cent cinquante-un, après la publication de trois bans de mariage faite aux prônes de nos messes paroissiales de Saint-Laurent et Saint-Martin, par trois dimanches consécutifs, entre Antoine Lecours, forgeron, fils majeur de Louis Lecours et de Marie Vesot, de Saint-Laurent, d'une part; et Marie Bergeron, fille mineure de Guillaume Bergeron,

cultivateur, et de défunte Louise Giroux⁴, de cette paroisse, d'autre part. Ne s'étant découvert aucun empêchement au dit mariage, nous, prêtre vicaire, soussigné, avons reçu leur mutuel consentement de mariage et leur avons donné la bénédiction nuptiale, en présence de Jean-Baptiste Lecours, oncle, Jean-Baptiste Valiquet, ami de l'époux, André Bergeron, oncle, André Brunet, ami et beau-frère de l'épouse qui, ainsi que les époux, n'ont su signer. Pierre-Célestin Dubé, ptre. »

André Brunet, journalier à Saint-Martin (Laval) avait épousé Tharsile Bergeron, en 1842, sœur de Marie Bergeron.

⁴ Louise Giroux (1800-1842) est décédée à Sainte-Rose (Laval) le 18 avril 1842, âgée de 41 ans.



Antoine Lecours et Marie Bergeron

Recensement canadien de 1871

À Saint-Laurent

Antoine Lecours, forgeron, 44 ans

Marie (Bergeron) Lecours, 40

Antoine, forgeron, 19

Alphonse, charpentier, 18

Joseph, 14

Rose de Lima, 12

Emma, 12
 Laurent, 10
 Marguerite, 9
 Médée, 6
 Bondius, 5
 M. Louise, 1 mois

Le 22 avril 1880, « Antoine Lecours père, cultivateur », prête 50 piastres, du cours actuel, à Maxime Corriveau père, son voisin, cultivateur, de Saint-Laurent. Corriveau lui remettra cette somme le 1^{er} novembre de l'an prochain, avec un intérêt annuel de 6%. L'acte est passé devant le notaire Adolphe Lecours, minute 2424. Cet argent servira à Jean-Baptiste Lecours qui veut acheter la maison de Corriveau. Quatre ans plus tard, Jean-Baptiste remettra la somme de 50 piastres à Antoine (voir le contrat de quittance signé le 11 février 1884 devant le notaire Napoléon Viau).

La forge d'Antoine Lecours et sa maison sont situées rue de la côte Vertu, côté nord, cadastre 191. Sensiblement à l'angle du boulevard Sainte-Croix d'aujourd'hui.

Recensement canadien de 1881

À Saint-Laurent

Antoine Lecours, forgeron, 52 ans
 Marie (Bergeron) Lecours, 50
 Delima, 22
 Emma, 22
 Laurent, 20, forgeron
 Marguerite, 18
 Amédée, 15, apprenti forgeron
 Abondius, 14

Marie-Louise, 10

Recensement canadien de 1891

À ville Saint-Laurent

Antoine Lecours, forgeron, 62 ans

Marie (Bergeron) Lecours, 60 ans

Emma, 30

Marguerite, 25

Marie-Louise, 20

Recensement canadien de 1901

À ville Saint-Laurent

Antoine Lecours, chef, forgeron, 72 ans, né 8 janvier 1829



Marie Bergeron, épouse, 70 ans, née 6 février 1831

Emma Lecours, fille, 37 ans, née 6 août 1863 [erreur : 43 ans,
née en 1858]

Marie-Louise, fille, 28 ans, née 1^{er} avril 1872 [erreur : 30 ans,
née en 1871]

SAMEDI 23 FEVRIER 1901

NOCES D'OR

M. et Mme
ANTOINE LECOURS

M. et Mme Antoine Lecours, de St-Laurent ont célébré lundi dernier, le cinquantième anniversaire de leur mariage.

Il y eut une très belle messe à l'église à laquelle officia M. le curé de la Longue-Pointe, cousin des vénérables jubilaires. Un magnifique sermon de circonstance a été donné par le P. Dion, curé de la paroisse.

Après la messe, un dîner somptueux auquel un grand nombre de parents et d'amis assistaient a été offert aux frères de la journée.

Le R. P. Dion et M. le curé de la Longue-Pointe assistaient à ces agapes familiales.

Une bourse, accompagnée d'une adresse, dont la lecture fut faite par M. Amédée Lecours, fils des jubilaires, fut offerte à M. et Mme Antoine Lecours.

Inutile de dire que cette belle fête a profondément ému ceux qui en ont été l'objet et que tous ceux qui y ont assisté en conserveront un impérissable souvenir.

M. Antoine Lecours est âgé de 71 ans et sa vénérable épouse de 70 ans. "La Patrie" leur fait ses meilleurs vœux de bonheur et leur souhaite longue vie.

La Patrie, 23 février 1901, p. 15

Le 3 novembre 1906, les feuilles d'érables tombent partout. L'automne, signe de mort, est aux portes. Les citoyens voient

Antoine Lecours déambuler rue Principale, en compagnie d'Alexandre Hudon, assistant bedeau de la paroisse, et Joseph Sabourin, menuisier. Le trio entre chez le notaire Charles-Stanislas Tassé. L'âge venant, le forgeron Lecours a pris la résolution de faire son testament. Deux de ses enfants demeurent encore avec lui : il donne et lègue tous ses biens meubles et immeubles, « sans aucune réserve ni exception », à Emma et Marie-Louise Lecours, ses filles, les choisissant comme exécutrices testamentaires.

Le forgeron fera un dernier testament en 1910, annulant *de facto* celui de 1906.

Marie Bergeron (1831-1908), grand-mère maternelle de ma mère, dont l'ancêtre est venu de La Rochelle, trépassé dans la paroisse de Saint-Grégoire-le-Thaumaturge⁵ et est inhumée à Saint-Laurent en juin 1908. Épouse d'Antoine Lecours, rentier, demeurant chez son fils Abondius, elle avait été la première personne opérée des cataractes sur l'île de Montréal, vraisemblablement par le Dr Rodolphe Boulet, qui pratiquait à l'Institut ophtalmique, 145 rue Sainte-Catherine. Cet institut donna naissance à l'Institut Nazareth.

En 1908, l'année de la mort de Marie Bergeron, Antoine Lecours est rentier et il habite à Montréal, rue Rachel, chez son fils Abondius. Il partira de cette maison pour aller finir ses jours chez sa fille Marguerite à ville Saint-Laurent.

Entre-temps, en février 1909, il vend à son fils Amédée Lecours l'emplacement qu'il possède, connu sous le numéro 191, sur la côte Vertu, contenant ½ arpent de terre en superficie, avec une maison et d'autres bâtisses, y compris tous les

⁵ La paroisse de Saint-Grégoire-le-Thaumaturge, fondée en 1883, porte aujourd'hui le nom de l'Immaculée-Conception; l'église est située rue Rachel, angle Bordeaux.

instruments de forge. Le prix de cette vente est de 800 piastres. Le père reconnaît avoir déjà reçu la somme de 100 piastres.

Amédée Lecours, époux d'Espérie Dagenais « qui vit encore », a sans doute des ennuis de ménage, car il revend tout à son père l'année suivante, pour le même prix de 800 piastres.

Emma Lecours, fille d'Antoine, est morte le 27 janvier 1910. Il ne reste plus alors qu'une fille à Antoine, qui refait un testament, son dernier, le 17 mars 1910. Il choisit deux autres témoins, Romuald Lecavalier, surintendant de la ville de Saint-Laurent, et Fidèle Barbeau, ingénieur civil, de Montréal, pour se rendre en délégation chez le même notaire Tassé. Cette fois, il donne tous ses biens à sa seule fille, encore célibataire, Marie-Louise Lecours.

Il convient peut-être ici de reconnaître qu'Antoine Lecours a été remis aux soins de sa fille Marguerite Lecours, épouse de Josaphat Gauthier, qui, avec sa sœur Marie-Louise, en prirent soin. Ma mère disait que son grand-père Antoine était mort en 1912 dans leur maison de la rue Saint-Louis. Elle avait alors 9 ans et s'en souvenait trop bien. Un acte notarié du 11 novembre 1911 vient appuyer cette hypothèse : « Transport par messire L. Cousineau et *al.* à Antoine Lecours ». Ce dernier acte où apparaît le nom du forgeron Antoine, contient aussi une lettre de Philémon Cousineau, avocat, reproduite ici :

Montréal, 30 septembre 1911. Reçu de M. Josaphat Gauthier la somme de 425 dollars, étant la balance d'une obligation due à la succession Gervais Cousineau, en vertu d'un contrat de vente en date du 12 janvier 1897 par Imbault à Gauthier, et transportée à M. G. Cousineau, ainsi que les intérêts à date, dont quittance finale; une quittance devant notaire sera donnée à demande.

Phil. Cousineau

N.B. Ce reçu se rapporte à un acte de transport, Tassé, N.P., par MM. Cousineau et al à Antoine Lecours, et n'est donné que pour accommoder Gauthier.

P.C.

Le 10 septembre 1912, Antoine Lecours est mort à Saint-Laurent, au 2 rue Saint-Louis, dans la maison de sa fille Marguerite Lecours, épouse de Josaphat Gauthier. Il était veuf de Marie Bergeron.

Descendance d'Antoine Lecours et Marie Bergeron

1. ANTOINE 1852-1926

Baptisé à Saint-Laurent le 2 mai 1852, fils d'Antoine Lecours, forgeron, et de Marie Bergeron. Parrain, Jean-Baptiste Lecours; marraine, Marie Vaillancourt. Le parrain a signé.

Antoine Lecours fils, forgeron, a épousé (Saint-Laurent, 25 novembre 1878) Emma Chabot, fille de Hilaire Chabot, menuisier, et de *Pracide* [Praxède] Robert.

Le contrat de mariage passé devant le notaire Adolphe Lecours, le 18 novembre 1878, minute 2073, précise qu'Antoine Lecours fils possède « en effets mobiliers, meubles et autres choses, des biens d'une valeur de 350 piastres, cours actuel. » Antoine Lecours père déclare « que les biens et effets immobiliers réservés propres à son fils ne sont pas en avancement d'hoirie, mais représentent la valeur de ce qu'il peut devoir au futur époux pour salaire et dette légitimement à lui due. »

À Saint-Eustache, le 24 février 1926, Antoine Lecours est décédé à 72 ans 9 mois, époux d'Emma Chabot.

2. ALPHONSE 1853-1914

Né à Saint-Laurent le 15 juin 1853, fils d'Antoine Lecours et de Marie Bergeron. Parrain, Guillaume Bergeron; marraine, Marie Vezeau.

Charron et voiturier, il épouse (Montréal, 19 avril 1881) Rose-Delima Bergevin, fille de Charles Bergevin et de Louise Lecours.

Il épouse en secondes noces (Montréal, Saint-Louis-de-France, 15 janvier 1894) Virginie Landry, fille des défunts Alexis Landry et Delphine Lupien.

En 1894, Alphonse Lecours habite au 33 de la rue Émery; sa boutique est sur la rue Sanguinet, 273.

Il est inhumé à Montréal le 28 mai 1914.

3. JOSEPH 1857-1903

Cultivateur, fils majeur d'Antoine Lecours, forgeron, et de Marie Bergeron, il a épousé (Saint-Laurent, 28 février 1881) Rose-Delima Imbault dit Mantha, fille majeure de Jean-Baptiste Imbault/Mantha, commerçant, et de Philomène Brignon/Lapierre.

Antoine Lecours, son frère, signe le registre.

4. EMMA 1858-1910

Née à Saint-Laurent, le 7 août 1858, baptisée le lendemain, fille d'Antoine Lecours, forgeron, et de Marie Bergeron. Parrain, Raphaël Caillé; marraine, Sophie Robert, qui n'ont su signer.

Jumelle de Rose-Delima.

Inhumée célibataire, à Saint-Laurent, le 29 janvier 1910, décédée le 27, dans la paroisse de l'Immaculée-Conception, de Montréal, âgée de 52 ans. Présence d'Antoine et Abondius Lecours, ses frères, et Josaphat Gauthier (fils), son neveu.

5. ROSE-DELIMA 1858-?

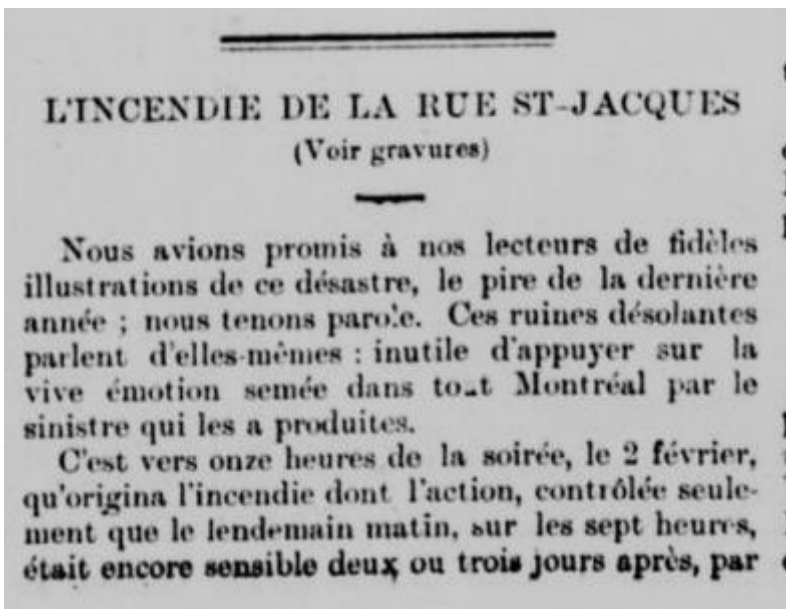
Née à Saint-Laurent, le 7 août 1858, baptisée le lendemain, fille d'Antoine Lecours, forgeron, et de Marie Bergeron. Parrain, Félix Lecours; marraine, Euphémie Viau. Seule Euphémie Viau a signé : « Flavie-Eulalie Viau. »

6. LAURENT 1860-1893

Né à Saint-Laurent le 26 décembre 1860, baptisé le lendemain, fils d'Antoine Lecours, forgeron, et de Marie Bergeron. Parrain, Laurent Lapierre; marraine, Félicité Lecours, qui a signé.

Menuisier, il épouse (Montréal, Notre-Dame-de-Grâce, 27 juin 1887) Malvina Henrichon, fille de Moïse Henrichon, teneur, et d'Eulalie Boudrias.

Laurent Lecours, menuisier, meurt de façon tragique par l'effondrement d'un mur lors d'un incendie, rue Saint-Jacques, en février 1893.



des crépitements et la fumée montant toujours en tourbillons.

Toute la brigade de Montréal, si active, fut bientôt sur les lieux et nos pompiers se mirent à l'œuvre avec le dévouement qu'on leur connaît. Activé par un vent violent le feu les débordait, si bien qu'à un moment donné, volant par-dessus toute la largeur de la rue Saint Jacques, il allait enflammer à la fois un double pâté de maisons, de l'autre côté.

Ce fut alors une scène indescriptible, grande dans son horreur, rappelant les péripéties épiques que Virgile a si bien décrites à propos de l'incendie de Troie.



La victime Laurent Lecours

La brigade dut se multiplier et faire même appel au bon vouloir de quelques assistants, qui secondèrent ses efforts. Les flammes envahissantes brûlaient tout ce qui ne reculait pas assez vite devant elles. Deux de nos belles échelles de sau-

vetage, la Skinner et la Hayes furent incendiées ; seule la Dorval tint bon et rendit des services énormes. D'autre part, la température rigide momifiait dans une glace solide les pompiers, inondés par le jet puissant des pompes. En dépit de tous ces inconvénients, après huit heures de travail, l'élément dévastateur était vaincu, sans perte de vie, et au prix seulement de quelques légères blessures ou désagréments.

En 1893, Laurent Lecours demeure au 10, rue Saint-Dominique, dans le quartier Mile-End. Il est mort « la tête broyée de façon à être méconnaissable », écrit *La Presse* du 8 février 1893, p. 6.

11 février 1893, l'Union 666 de la Fraternité Unie des Charpentiers et Menuisiers « a appris avec peine la mort accidentelle de M. Laurent Lecours, membre de cette société »; une lettre de condoléances sera envoyée à la famille du défunt. *La Presse*, 11 février 1893, p. 7.

Formerly of St. Louis du Mile End, now of Cote des Neiges, has taken an action against the city for 5 000 \$ damages. The claim is based on the death of her husband, who was killed by the falling of one of the walls of the Rolland building, lately destroyed by fire. » *Montreal daily Herald*, 23 mars 1893, p. 8.

Au recensement canadien de 1901, Malvina Henrichon, veuve Lecours, habite avec son frère Félix Henrichon, jardinier, à Côte-des-Neiges.

7. MARGUERITE 1863-1936

Baptisée à Saint-Laurent le 11 juillet 1863, née ce jour, fille d'Antoine Lecours, forgeron, et de Marie Bergeron. Parrain, Joseph Cousineau; marraine Zoé Lecours (épouse du parrain), qui n'ont su signer.

La marraine Zoé Lecours (1827-1892), fille de Jean-Baptiste Lecours et de Marguerite Dubeau, sera inhumée à Saint-Laurent le 6 décembre 1892, décédée le 1^{er} décembre, âgée de 65 ans, épouse de Joseph Cousineau, cultivateur. Zoé Lecours est cousine d'Antoine Lecours, père de Marguerite.

Marguerite Lecours épouse (Saint-Laurent, mardi 27 septembre 1892) Josaphat Gauthier, cultivateur, demeurant à Saint-Augustin (Deux-Montagnes), fils de Jean-Baptiste

Gauthier, cultivateur, et de défunte Victoire Cheval/St-Jacques. L'époux ne sait pas écrire, mais Marguerite Lecours signe le registre, ainsi que Xavier Gauthier, né en 1864, frère de l'époux, Antoine, Amédée, Laurent, Marie-Louise, Abondius Lecours, frères et sœur de l'épouse; Espérie Dagenais signe aussi, de même que Malvina Henrichon, deux belles-sœurs.

Le mariage de Marguerite Lecours en 1892 coïncide avec le commencement du développement immobilier du village de Saint-Laurent qui devient ville en 1893, sous l'impulsion d'Édouard Gohier⁶ père (1861-1923), puissant promoteur immobilier et homme d'affaires qui dota sa ville d'un tramway collectif en 1896, de l'éclairage public en 1900, d'égouts et d'aqueduc en 1903.

Josaphat Gauthier, mari de Marguerite Lecours, a travaillé comme fermier et journalier, peut-être à l'Île-des-Sœurs, ensuite à la ferme du collège Saint-Laurent où il prend soin des animaux. Employé ensuite par Édouard Gohier fils, il est charretier et livreur de bois, allant porter des charges de bois aussi loin qu'à Pointe-Calumet.

⁶ On trouve les graphies Gohier ou Goyer. Aussi Gohier/Bélisle.



Marguerite Lecours 1863-1936

L'atelier de Mme Gagné, photographe, était sur la rue Saint-Laurent, entre les rues Sainte-Catherine et le boulevard Dorchester (aujourd'hui boulevard René-Lévesque). Le bottin Lovell mentionne l'existence de ce studio de photographie pour les années 1890-1896.

8. AMÉDÉE 1864-1914

À Saint-Laurent, le 2 décembre 1864, a été baptisé Roch-Amédée Lecours, fils d'Antoine Lecours, forgeron de cette paroisse, et de Marie Bergeron. Parrain, Joseph Lecavelier; marraine, Adelane Aimond.

Amédée Lecours, forgeron, de la paroisse Notre-Dame, de Montréal, fils d'Antoine Lecours, forgeron, et de Marie

Bergeron, de la paroisse Saint-Laurent, épouse (Saint-Enfant-Jésus, Pointe-aux-Trembles, 24 novembre 1890) Espérie Dagenais, fille de Jean-Baptiste Dagenais, journalier, et de Lucie Falkner. Présence des pères des époux. Plusieurs signatures au registre : Rosemonde Dagenais, Magloire Delorme, Marie-Louise Desroches, Gédéon Dagenais, Rose-Amand Falkner, Clara Guy, Alida Guy, François Falkner, Arvida Dagenais.

Ventes enregistrées : Côte St-Paul, rue Church (Lot 3591) avec maison en bois, terrain 65 x 124 (mesure française); Victor Jarry à Amédée Lecours, 1100 \$ (94122). *Le Prix courant : journal du commerce*, 28 février 1902, p. 40/40.

Montréal, Saint-Paul, 11 septembre 1905 : Baptême de Joseph-Jean-Baptiste-Antonio Lecours, fils d'Amédée Lecours, forgeron, et d'Espérie Dagenais. Parrain, son frère Adrien Lecours, écolier; marraine, Léa Dagenais, sa cousine, de la Pointe-aux-Trembles, qui ont signé, avec le père.

Bail par François Jarry à Amédée Lecours : Notaire Ludger Plessis-Bélair, 20 novembre 1896, minute 1370a.

Province de Québec. District de Montréal, Cour supérieure. No 2716. Dame Espérie Dagenais, demanderesse vs Amédée Lecours, défendeur. La demanderesse a institué une action en séparation de biens contre le défendeur. Montréal, 9 mai 1912. J.O. Lacroix, avocat de la demanderesse. *Gazette officielle du Québec*, 1^{er} juin 1912, p. 61/80

En 1914, Amédée Lecours décède rue Ontario, dans la maison de son beau-père et de sa femme.

Must Lecours Pay Toll ?

An interesting case was tried before Judge Desnoyers this morning. Amedee Lecours was arrested on a Police Court warrant charging him with refusing to pay toll at Cote St. Paul. It is said that on the twelfth of July last he passed the toll gate and refused to pay. The toll gat at gate and refused to pay. The toll gate at thoroughfare and at the entrance of Lecours' property. Up till five months ago the toll gate was at Verdun. The defence which was represented by Mr. Beaulieu and Mr. Cornelier, claimed that the Turnpike Trust had no right to erect the gate at Cote St. Paul, practically hemming him in. The town of Verdun bought a part of the road lately, doing away with the toll gate there, and that is, it was said, the reason why the gate was erected at Cote St. Paul.


The case was taken en delibere by Judge Desnoyers.

Montreal Herald, 11 août 1898, p. 5/8

Dissolution de Société entre Amédée Lecours et Alfred Brière – Notaire François-Georges Crépeau, 22 mai 1908, minute 11422.

FEU AMEDEV LECOURS

Ces jours derniers avaient lieu les funérailles de M. Amédée Lecours, mari de Espérie Dagonais. Le défunt était âgé de 49 ans et six



FEU AMEDEV LECOURS.

mois, et exerçait depuis longtemps le métier de maître-forgeron à la Côte Saint-Paul. Le service a été chanté par M. l'abbé H. Lecours, vicaire à Saint-Jean de la Croix, et cousin du défunt, assisté de diacre et sous-diacre.

Les porteurs étaient MM. Ovila Poirier, J. Sigouin, Louis Léonard, H. Lefort, Albert Payette et Philias Hébert.

La Presse, 29 mai 1914, p. 4

Décès : Amédée Lecours, forgeron, 49 ans, rue Ontario, 682
Maisonneuve. *Le Devoir*, 26 mai 1914, p. 8/8.

En 1915, Espérie Dagenais vivait avec son père, au 682 rue Ontario, dans Maisonneuve. *La Presse*, 13 octobre 1915, p. 6/14.

9. ABONDIUS 1866-1954

À Saint-Laurent, le 7 mai 1866, a été baptisé Abondius Lecours, né hier, fils d'Antoine Lecours, forgeron, et de Marie Bergeron. Parrain, Pierre Goyet; marraine, Marguerite Legault.

Forgeron et voiturier, au 597 rue Marie-Anne, Montréal, aussi au 271 rue Brébœuf.

Il épouse 1^o (Montréal, Sacré-Cœur-de-Jésus, 6 septembre 1887) Parmelia Marcil, fille mineure de défunt Maxime Marcil et de Domitilde Provost.

Parmelia Marcil est inhumée à Montréal le 25 septembre 1896, âgée de 26 ans.

Forgeron à Montréal, paroisse de Saint-Grégoire-le-Thaumaturge (aujourd'hui Immaculée-Conception, angle des rues Rachel et Bordeaux), Abondius épouse 2^o (Saint-Laurent, 22 mai 1899) Marie-Louise Crevier, fille de défunt Alfred Crevier, cultivateur, et de Thérèse Groulx. C'est Alfred Crevier, frère de l'épouse et préfet des études au Collège de Saint-Laurent, qui bénit le mariage.

Enfants : Marie-Louise, Raymond, Jeanne, Claire, Alice.

Au recensement de 1911, Abondius Lecours, forgeron, possède une boutique au 597 rue Marie-Anne, entre Christophe-Colomb et Dufferin (maintenant rue de Laroche).

Son voisin, cordonnier, est Adonias Therrien, qui habite au coin de Marie-Anne et Dufferin (de Laroche).

Abondius Lecours a fait des revenus de 720 \$ en 1910, précise le recensement. Sa femme : Marie-Louise (Crevier). Ses

enfants : Marie-Louise, 7 ans; Raymond, 5; Jeanne, 2; Claire, 2 mois. Marie-Louise Lecours, sa sœur, 39 ans, célibataire.



La Presse, 15 février 1954, p. 43

10. MARIE-LOUISE 1871-1925

Née et baptisée à Saint-Laurent le 1^{er} avril 1871, fille d'Antoine Lecours, forgeron, et de Marie Bergeron. Parrain, Antoine Lecours, son frère; marraine, Emma Lecours, sa sœur.

Elle épouse (Saint-Eustache, 27 novembre 1918) Ferdinand Gauthier, cultivateur, veuf de Malvina Meloche (1872-1910), de Saint-Augustin. Ferdinand Gauthier (1866-1954), est fils de Jean-Baptiste Gauthier et de Victoire Cheval/St-Jacques, donc frère de Josaphat Gauthier. À ce mariage de 1918, sont présents Josaphat Gauthier, frère de l'époux, et Antoine Lecours, frère de l'épouse.

Marie-Louise Lecours est décédée à 54½ ans, à Saint-Augustin (Deux-Montagnes), inhumée le 19 septembre 1925. Antoine Lecours, frère et parrain, est présent.

Marie-Louise Lecours n'a pas eu d'enfants. Mais son mari, Ferdinand Gauthier, avait eu plusieurs enfants de Malvina Meloche, sa première épouse. Tous cousins d'Alma Gauthier.

Les enfants de Ferdinand⁷ Gauthier et Malvina Meloche

Hector (1895-1895)

Armandine (1903-1980)

Laure (1896)

Florentine (1904-1986)

Florence (1897)

Isidore (1905)

Hector (1899-1983)

Isidore (1907)

Horace (1900-1951)

Alfred (1908)

Armand (1901)

Après la mort de Marie-Louise Lecours, Ferdinand Gauthier se marie en troisièmes noces (Saint-Eustache, 20 octobre 1928) avec Elvina Beauchamp.

⁷ Ferdinand est aussi appelé Fortunat.



De gauche à droite
Fortunat Gauthier et Marie-Louise Lecours
Philippe Vadeboncœur et Victoria Gauthier

Victoria Gauthier (1874-1967) est une sœur de Josaphat Gauthier, le mari de Marguerite Lecours. Elle a épousé (Sainte-Scholastique, 6 juillet 1897) Philippe Vadeboncœur (1875-1951), commis épicier.

Victoria Gauthier, fille de Jean-Baptiste Gauthier et de Victoire Cheval/St-Jacques, est née à Saint-Augustin en 1874, mais elle perdit sa mère à sa naissance et fut adoptée par Magloire Cheval/St-Jacques, son oncle, époux de Philomène Labrosse. Au mariage de Victoria Gauthier, Magloire St-Jacques est présent et signe le registre.

La mention de « fille adoptive » est rapportée dans *La Presse* du 26 juillet 1921 à la mort de Magloire St-Jacques.

Les descendants de Marguerite Lecours et Josaphat Gauthier

Deux descendants seulement de Marguerite Lecours et Josaphat Gauthier atteignent l'âge adulte.

Jetons un coup d'œil sur les huit descendants :

1. Marie 1894-1902
2. **Josephat** 1896-1936
3. Joseph-Amédée-Antoine 1898-1900
4. Marie-Rose-Anna/Rose-Alma 1899-1900
5. Marie-Marguerite-Victoire 1901-1902
6. Marie-Anne-Alice 1902-1912
7. **Marie-Alma-Marguerite** 1903-1986
8. Joseph-Antoine-Elphège (1905-1907)

Les Gauthier

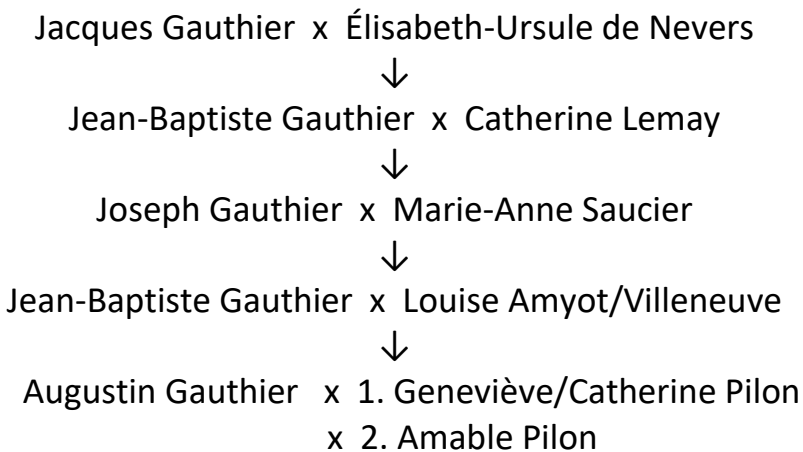
Jacques Gauthier (1647-1715), l'ancêtre, est venu de Rouen, paroisse de Saint-Vivien en Normandie. L'église gothique de Saint-Vivien, toujours en bon état, remonte à 1636 pour ses derniers aménagements.



Saint-Vivien de Rouen

Jacques Gauthier, époux d'Élisabeth-Ursule de Nevers, est l'ancêtre de Pamphile Lemay et d'Albert Lozeau; il a été *poigneur* (garde-pêche) puis menuisier-charpentier; son décès est consigné à Sainte-Croix de Lotbinière, où sa famille s'établit en 1680.

Un grand saut dans le temps nous emmène en 1786 à Saint-Eustache où est baptisé Augustin Gauthier.



Augustin Gauthier, fils aîné de Jean-Baptiste Gauthier et de Louise Amyot/Villeneuve, est né à Saint-Eustache en 1786. Trois ans plus tard, sa famille se transporte dans une maison de la côte Saint-Louis. Et quand il atteint l'âge de 22 ans, avant de se marier, il consent à prendre soin de ses père et mère. On est en avril 1808. Ceux-ci lui donnent la terre qu'ils possèdent, avec les bâtiments et les autres biens. Moyennant qu'Augustin demeure avec eux et voie à leur bien-être. La terre de la côte Saint-Louis mesure trois arpents de front sur vingt arpents de profondeur, « et

plus s'il s'y trouve ». La terre prend sur le devant au bout des terres du Petit Brûlé, par-derrrière aux terres de la côte Saint-Augustin; avec Jean-Baptiste Rulé/Desabrais comme voisin au nord-est, et Jean Bouchard, comme autre voisin de l'autre côté.

Les donateurs ont acquis cette terre lors d'un échange avec François Aubin, par un contrat du notaire Antoine Foucher, le 23 janvier 1789.

Augustin Gauthier pourra jouir d'une maison en bois de pièce sur pièce, mesurant 18 pieds sur 16, couverte en paille, avec des planchers en bas et en haut de cartelles de bois blanc. Dans la cour, une grange a été érigée en poteaux en terre, aussi couverte en paille; une petite étable de 20 sur 18 pieds, couverte en paille.

Le père d'Augustin Gauthier a sans doute fait des abat-tis avec son fils, car il lui cède environ 40 arpents de « terre nette », le reste en bois debout.

Contents de se donner, ils ajoutent à leur donation deux juments, l'une de 12 ans avec une robe blonde, l'autre, noire, de 3 ans; deux vaches, huit moutons, trois cochons d'un an, dix poules et un coq. Une charrue complètement garnie avec les rouelles pour atteler deux bœufs et deux chevaux; une charrette avec ses roues qui ne sont pas ferrées ni *boîtées*; une traîne ferrée, un harnais complet avec le collier. Et tous les autres instruments d'agriculture.

Les donateurs se réservent leurs meubles, dont Augustin pourra s'emparer à leur décès. Ils se réservent aussi un demi-arpent de terre sur 10 perches de profondeur, sur la

ligne de Jean Bouchard, pour faire un jardin. Ce jardin sera fumé tous les printemps et clos aux frais d'Augustin. Ils pourront jouir également de leur maison « leur vie durant » et un espace pour leur bois de corde; ils auront en commun avec leur fils les arbres fruitiers qui se trouvent dans le jardin près de la maison. Les père et mère d'Augustin auront aussi le droit, leur vie durant, d'hiverner chaque année, six poules dans la grange.

Augustin Gauthier s'oblige de mettre dans le grenier de ses parents, chaque année, 24 minots de farine de froment; il leur fournira deux cochons maigres de 18 mois, qu'ils choisiront; 16 minots de pois dont deux minots de pois cuisants, un minot de sel, 24 cordes de bois, bûchés du printemps, soit 12 cordes de bois mou et 12 de bois franc; ½ lb de poivre, une velte⁸ de rhum, 1½ lb de tabac en poudre⁹ pour sa mère, 12 lb de tabac à fumer pour son père; 50 « belles pommes de choux », quatre minots de patates, cinq lb de chandelle, 8 lb de savon, 12 lb de sucre du pays, trois tresses d'oignons de deux pieds de long; 100 £ (la livre de 20 coppres) en argent, pour leur entretien, et un côté de cuir de bœuf.

Tous ces articles, Augustin promet de les livrer à ses parents aux dates suivantes. Les choux, les patates, le savon, le tabac en poudre, au 29 septembre; les cochons maigres et les pois, au 1^{er} novembre, avec le sel, le poivre et le tabac à fumer; les oignons au 29 septembre; 12

⁸ Velte : ancienne mesure de capacité équivalant à environ 8 litres.

⁹ Louise Amyot, la mère d'Augustin Gauthier, prisait le tabac, comme beaucoup de femmes à cette époque.

minots de farine, le 24 décembre; 12 minots dans le cours de mars, avec les 100 £ en argent, un gallon de rhum avec le côté de cuir de bœuf au 1^{er} janvier, et l'autre gallon de rhum le samedi, veille de la Quinquagésime¹⁰; la chandelle, le 1^{er} novembre, le sucre dans le cours d'avril, et le bois de corde aux premiers traînages.

S'oblige en outre Augustin Gauthier à fournir à ses père et mère tout secours de médecin ou chirurgien, en maladie, avec douceurs convenables en pareil cas; tous les secours manuels en cas de maladie ou caducité.

Aussi Augustin Gauthier devra payer à chacun de ses frères et cœurs la somme de 6 £, la livre de 20 coppres, « pour leur tenir lieu de légitime dans la succession ».

Jean-Baptiste Gauthier, frère d'Augustin et cultivateur à Saint-Benoît, est présent à cette donation et l'approuve. Le contrat est signé le 21 avril 1808, dans l'étude de Pierre-Rémi Gagnier, au bourg de Saint-Eustache.

La mère d'Augustin Gauthier meurt à Saint-Eustache en février 1816; son père vivra très longtemps et ne mourra qu'en décembre 1835, après s'être remarié à Sainte-Thérèse, en 1822, avec Marguerite Fillion, veuve de Joseph Éthier. Augustin, son fils, assiste à ce mariage en 1822. Lui-même se marie à Saint-Eustache en 1809 avec Geneviève, *alias* Catherine, Pilon, fille de Pierre Pilon, cultivateur, de Saint-Eustache, et de Marie Lanthier. Geneviève n'a que 19 ans; Augustin en a 22. Ils passent

¹⁰ Quinquagésime : cinquante jours avant Pâques, ou premier dimanche du carême.

ensemble un contrat de mariage devant le notaire Pierre-Rémi Gagnier, l'après-midi du 7 janvier 1809. Une foule de parents Gauthier sont présents : outre ses père et mère, on remarque la présence de Jean-Baptiste et de Michel Gauthier, ses frères, de François et Louis Amyot, ses oncles maternels, sa tante Madeleine Chamailard, l'épouse de François Amyot, et Élisabeth Beaulne, sa tante, mariée à Eustache Gauthier, son oncle; François Giroux et Marie-Angélique Groulx, ses oncle et tante; Jean-Baptiste Desabrais et Marie-Louise Langevin, son épouse, et Alexis Desabrais, des amis du voisinage.

Augustin Gauthier apporte en mariage la terre de la côte Saint-Louis que ses parents lui ont donnée et où il habitera avec son épouse.

Le mariage durera peu de temps, car Geneviève/Catherine Pilon meurt en 1820, laissant trois jeunes enfants : Jean-Baptiste, 6 ans, Esther, 3 ans et Marguerite, 2 ans. Aussitôt le veuf enclenche un inventaire des biens, qui montre qu'Augustin a amélioré son domaine de la côte Saint-Louis. Il vit dans une maison neuve, couverte en bardeaux et lambrissée, il a deux granges, dont l'une presque neuve, couverte en paille et entourée en cales, une écurie neuve, couverte en croûtes, une laiterie, un four à pain en pierre et un caveau. Il a fait l'acquisition d'une autre terre de 4 x 15 arpents, sans bâtiments. Cette terre contient cependant une superficie de 32 arpents de « terre nette » à la charrue.

L'inventaire, passé devant M^e Pierre-François Thibault, notaire, fait état de biens évalués à plus de 3 600 £, laissés

en presque totalité au veuf, qui se remarie trois mois plus tard, en janvier 1821, avec Amable Pilon, fille de Jean-Baptiste Pilon et de Marie-Amable Blau. La nouvelle épouse déclare posséder des frusques dont elle est fière; le notaire Joseph-Amable Berthelot en dresse la liste : une robe et deux jupes de flanelle, deux robes d'indienne, six chemises d'étoffe du pays, une redingote de drap, un chapeau de soie, un autre de drap, deux jupons de coton blanc; un mouchoir de soie, deux autres en coton, deux rubans, trois paires de bas, une collerette, un mantelet d'indienne, un de coton, six câlines de toile épaisse, une paire de souliers de maroquin, un tablier, une paire de gants. Cette garde-robe d'Amable Pilon, la mariée, est estimée à 168 £ par François Nadon et Alexis Desabrais.

Augustin Gauthier vit maintenant comme un riche cultivateur de la côte Saint-Louis à Saint-Eustache, et il prête volontiers de l'argent : 300 £ à F.X. Pilon en 1820; une autre somme de 300 £ à Augustin Robert/Fache, la même année; 200 £ à Antoine Langevin/Lacroix en 1821, somme qui lui sera remise en 1822, sans intérêt; encore 300 £ à Alexis Rulé/Desabrais en 1829.

Mais toute vie a une fin : malade au lit, Augustin Gauthier fait son testament le 24 mars 1831 et quitte ce monde le 17 avril 1831; un inventaire de ses biens est fait au printemps de la même année. Augustin laisse sept enfants encore mineurs, de son second mariage : Elmire, Augustin, François, Adéline, Félix, Isidore et Hélène Gauthier; aussi trois enfants, mineurs, issus de son premier mariage : Jean-Baptiste, Esther et Marguerite Gauthier. La

veuve possède des biens valant 4 033 £, une très belle somme pour cette époque.

Augustin Gauthier était un patriote de Saint-Eustache. Le curé Paquin le classe parmi les « compromis ». Son décès en 1831 ne lui a pas permis de participer au combat de 1837, mais il a dû se manifester aux côtés des Chénier, Girouard et Labrie au début de la décennie de 1830.

Son fils Jean-Baptiste (1815-1897) sera au cœur des événements tragiques : le 2 juillet 1838, à Saint-Eustache, paroisse qui a été dévastée en décembre 1837, il se marie avec Lucie Bouchard, fille de Joachim Bouchard et de Marie-Joseph Legault/Deslauriers. Comme ses parents sont décédés, l'époux est représenté par François Amiot/Ville-neuve et Madeleine Chamillard, son oncle et sa tante. Marguerite Gauthier, sœur de l'époux, est présente. Jean-Baptiste Gauthier quitte aussitôt Saint-Eustache pour s'établir à Saint-Augustin où Jean-Baptiste, son fils aîné, voit le jour en avril 1839.

Cet autre Jean-Baptiste (1839-1924) aura une longue vie mouvementée. Il répète souvent les récits de son père qui a bien connu les incendies de Saint-Benoît et les représailles des militaires à Saint-Eustache. Né à Saint-Augustin, il passera une partie de sa vie à Saint-Benoît, puis à Saint-Augustin. En 1860, il épouse à Saint-Augustin Victoire Cheval/St-Jacques (1844-1874), fille de Joseph Cheval/St-Jacques, cultivateur, antipatriote notoire, et de Victoire Charbonneau. Ce Jean-Baptiste Gauthier est grand-père d'Alma Gauthier, ma mère.

Il aura une famille de neuf enfants. La naissance de sa petite dernière, baptisée Victoria, déclenche une hémorragie conduisant Victoire Cheval/St-Jacques à la mort.

Entre-temps, en 1868, Jean-Baptiste Gauthier achète des sulpiciens de Montréal, seigneurs du fief et de la seigneurie du Lac des Deux-Montagnes, une terre en franc-alleu roturier, située à la côte Saint-Jacques, dans le domaine de la Belle-Rivière¹¹ (numéro 9 du plan). Cette terre de 4 x 20 arpents est achetée par Jean-Baptiste Gauthier père et fils et par Théophile Gauthier, tous trois cultivateurs, de Saint-Augustin. Il y a des « cabanes à sucrerie » et du bois de chauffage sur cette grande terre qui ne semble pas avoir de chemin d'accès. Les acheteurs devront entreprendre de faire le chemin. Le prix payé est de 4 800 £ (la livre de 20 coppres) dont 800 £ payées comptant.

La même année, Anthime Charbonneau¹², cultivateur, de la paroisse de Saint-Benoît, vend à Jean-Baptiste Gauthier fils, cultivateur, de Saint-Augustin, deux terres, dont l'une mesure 3 x 24 arpents, qui se trouve située en partie dans la seigneurie des Mille-Îles et en partie dans la seigneurie du Lac des Deux-Montagnes. La devanture de cette terre est la petite rivière du Petit-Brûlé, ou petite rivière du Chêne, à l'arrière elle est bornée par la rivière au Prince, du côté nord par Calixte Aubin/St-Louis, du côté sud par l'autre terre aussi vendue. Cette première terre

¹¹ Belle-Rivière, aujourd'hui dans le secteur de Sainte-Scholastique de la ville de Mirabel.

¹² Anthime Charbonneau, époux d'Adeline Poirier.

possède une maison, une grange, une laiterie et d'autres bâtiments en bois. La deuxième terre achetée par Jean-Baptiste Gauthier fils mesure aussi 3 x 24 arpents et est sans bâtiments. Le prix total des deux terres est de 17 000 £ (la livre de 20 coppres). Jean-Baptiste Gauthier père se porte caution pour son fils en lui avançant 5 000 £.



Jean-Baptiste Gauthier 1839-1924

Ces transactions font voir que les Jean-Baptiste Gauthier père et fils deviennent de grands propriétaires terriens.

Mais, six ans plus tard, Jean-Baptiste Gauthier fils (1839-1924), qui a considérablement amélioré ses terres en multipliant les essouchages et les abattis, voit sa vie basculer en novembre 1874. Sa conjointe Victoire, âgée de 30 ans, passe de vie à trépas après avoir donné naissance à une fille, qu'ils appellent Victoria, comme la reine qui vit en Angleterre.

Victoire Cheval/St-Jacques laisse dans sa maison de Saint-Benoît un veuf avec neuf enfants. À l'inventaire des biens de la communauté, en 1876, le notaire Antoine Fortier enregistre les noms des enfants, qui sont tous mineurs : Mercedes 14 ans, Léonard 13, François-Xavier 11, Ferdinand 10, Zénaïde 8, Josaphat 7, Rose-Anna 6, Jean-Baptiste 4, et Victoria 18 mois. Beaucoup plus tard, on retrouvera le petit Josaphat Gauthier (7 ans) sur la rue Saint-Louis à Saint-Laurent.

Qu'advient-il de ces enfants ? Voyons un peu :

1. **Mercédès**, baptisée à Saint-Jérôme le 20 août 1861. Présente, âgée de 20 ans, à Saint-Benoît au recensement de 1881.
2. **Léonard**, né en mars 1863; mort en 1919; demeure à Saint-Benoît et qualifié de voyageur au recensement de 1881; habite ensuite à Saint-Augustin, voisin de son père.

Décédé à l'Hôtel-Dieu de Montréal, âgé de 56 ans, veuf de Philomène Paiement. Sépulture à Saint-Augustin.

3. **François-Xavier**, baptisé à Saint-Jérôme le 6 septembre 1864-? Voyageur, comme son frère Léonard, au recensement de 1881. Époux (1888) d'Alexina Denis. Il signe Xavier Gauthier. Il épousera en 2^e noces (Saint-Augustin, 1^{er} mai 1942) Malvina Amiot.

4. **Ferdinand**, né le 16 mars 1866; mort en 1954 ; époux (1894) de Malvina Meloche. Époux en 2^e noces (1918) de Marie-Louise Lecours (1871-1925), sœur de Marguerite Lecours.

Il habite à Saint-Augustin, côte Saint-Louis (recensement de 1911); voisin de son père Jean-Baptiste et Théophile Lafrance.

5. **Zénaïde**, 1868-1938; épouse (1889) d'Abondius Vermette.

6. **Josaphat**, 1869-1939; époux (1892) de Marguerite Lecours.

7. **Rose-Anna**, 1870-1932; a épousé (1892) Victor Tassé, forgeron. Rose-Anna signait son nom.

8. **Jean-Baptiste**, 1872-1957; il épouse (Saint-Augustin, 8 octobre 1894) Azilda Prudhomme.

9. **Victoria**, 1874-1967; épouse (1897) de Philippe Vadeboncœur.

En 1876, Jean-Baptiste Gauthier possède à Saint-Benoît une maison en bois de 20 x 22 pieds, sur un solage en pierre, de pièce sur pièce, couverte en planche et bardeau, une cheminée en pierre, le tout « en assez bon ordre » estimé à 64 \$. Il a aussi un hangar, une laiterie, une « souille », grange, écurie et étable, un four en terre couvert en planche, deux puits *pierrotés*, « dont un de 23 pieds de profondeur avec cadre et main de fer, l'autre de 9 pieds de profondeur, avec une pompe. » Cette terre avec ses bâtiments est estimée à 1 500 \$. Il possède aussi une terre évaluée à 900 \$, sans bâtiments, voisine de sa terre principale et, de l'autre côté, voisine de celle de Dosithée Aubin/St-Louis, contenant trois arpents en bois debout, le reste en terre labourable.

Aussitôt l'inventaire fini, le père des neuf jeunes enfants ne songe qu'à se remarier. Il trouve sa seconde épouse à Sainte-Scholastique. Elle s'appelle Théophile Darragon/Lafrance, elle a 10 ans de plus que lui et elle est veuve de Pierre Chaulette/Laviolette, avec cinq enfants, dont deux sont encore mineurs. Comme elle apporte à la nouvelle communauté une valeur de 6 800 £, ancien cours, on peut dire que la seconde union de Jean-Baptiste est avantageuse, malgré les 11 enfants à table.

C'est la femme Théophile qui prend en charge les neuf enfants de Jean-Baptiste. En plus des siens, au nombre de cinq, dont deux sont encore mineurs le jour de son mariage, Joséphine et Eugénie Chaulette/Laviolette.

Au recensement de 1921, Théophile Lafrance a 92 ans et demeure à la Côte Saint-Louis à Saint-Augustin (Mirabel). Elle mourra en août 1923.

Dixième Feuille

L 14.
Lafrance.
Théophiste.

Le onze août mil neuf cent vingt trois, nous curé sousigné avons inhumé dans le cimetière de cette paroisse le corps de Théophiste Lafrance, épouse de Jean Baptiste Gauthier, natif de cette paroisse, décédé avant hier, muni des sacrements d'Eucharistie et d'Extrême Onction, par le ministère de monsieur le curé de Ste. scholastique, à l'âge de quatre vingt seize ans. Étaient présents plusieurs parents de la défunte, sousignés. Lecture faite.

Osmany Lafrance
26 rue Gauthier
Notariat Gauthier
Ferdinand Gauthier

A. G. Labelle, pte. curé.

Le registre lui donne 96 ans, quand elle en avait 93. Elle est appelée Théophiste au lieu de Théophile. Osmany Lafrance, qui signe l'acte de sépulture, est né en 1864. Il est neveu de la défunte; au recensement de 1921, il demeure à Saint-Eustache, avec son frère Maxime Lafrance (62 ans) et sa sœur Alphonsine (48 ans).

La génération suivante voit apparaître Josaphat Gauthier (1869-1939). À ville Saint-Laurent, il y a aussi un promoteur immobilier nommé Benjamin Gohier/Bélisle. Cette famille Gohier est omniprésente à Saint-Laurent. Elle a même appelé la petite rue Saint-Louis, rue Gohier. C'est Benjamin, cultivateur et marchand, qui possède les terrains de cette rue et d'autres encore sur Décarie. Benjamin Gohier/Bélisle (1835-1903), cultivateur, fermier, marchand, épouse (Saint-Laurent, 28 septembre 1857) Thaïs-Céline Crevier. Il a plusieurs enfants, dont Édouard Gohier (1861-1923)¹³. Père et fils forment en 1888 une société de commerce avec Théophile Mignerou, marchand, sous le nom de Mignerou, Gohier & cie, pour vendre du charbon, du beurre, du bois de corde et du bois de sciage. Ils deviennent en même temps des promoteurs fonciers et immobiliers.



Édouard Gohier père 1861-1923

¹³ Voir Édouard Gohier, dans le *DBC*.

En 1885, Benjamin Gohier vend à Wilbrod Imbault/Mantha, charretier, un emplacement sans aucune bâtisse, désigné comme faisant partie du numéro quatre cent neuf (409) aux plan et livre de renvoi officiel de la paroisse de Saint-Laurent, contenant 42 pieds dans une ligne et 71 pieds dans l'autre ligne, sur une largeur de 89 pieds, et quant à la profondeur, depuis une rue jusqu'à la Compagnie de chemin de fer Union Jacques-Cartier, le tout plus ou moins, tenant en front par la rue Gohier [aujourd'hui rue Saint-Louis], sur l'arrière et d'un côté à la même Compagnie de chemin de fer Union J. Cartier, et de l'autre côté à Benjamin Gohier, vendeur. Pour le prix de 200 \$. Il est convenu qu'Imbault, l'acquéreur, sera tenu de construire une maison sur l'emplacement d'ici au 1^{er} mai prochain (1885), de la valeur d'au moins 300 piastres courant, telle maison devant être construite à une distance de huit pieds de la rue Gohier. Dans le cas où l'acquéreur négligerait de bâtir la maison dans le délai mentionné, alors les présentes seront nulles et de nulle valeur, et le présent contrat de vente considéré comme non venu; le vendeur rentrera alors en possession de l'emplacement présentement vendu, sans aucune formalité de justice, et l'acquéreur sera tenu de lui payer l'intérêt d'une année sur le prix de vente.

Imbault sera obligé de clôturer l'emplacement à ses frais et dépens, tant que le vendeur sera propriétaire du terrain voisin.

Voilà que douze ans plus tard Imbault dit Mantha vend à Josaphat Gauthier, journalier, le même emplacement

étant une partie du numéro 409, de la rue Gohier [Saint-Louis], « avec bâtisses dessus construites ». La maison, construite en 1885, portera éventuellement le N^o 2 de la rue Saint-Louis. Le prix est de 900 \$, dont 150 piastres ont été payées comptant; quant à la balance du présent prix de vente, qui est de sept cent cinquante piastres, Gauthier la paiera comme suit, pour et à l'acquit du vendeur, à Benjamin Gohier-Bélisle, bourgeois, cinquante piastres au quinzième jour du mois de mars prochain, et le reste du prix de vente (700 \$), par somme ou *instalment* [acompte] de vingt-cinq piastres par année, à compter du premier jour du mois de mai prochain, avec l'intérêt de 6 par cent par an, à dater aussi du premier jour du mois de mai prochain; le restant sera payable à l'expiration de chaque année, à compter du premier jour du mois de mai prochain, et avec chaque paiement, le tout payable à Benjamin Gohier/Bélisle ou à ses ayants cause, comme susdit, et la quittance de ce dernier aura pour effet de donner mainlevée d'hypothèque pour toute réclamation quelconque, que le vendeur pourrait avoir contre l'acquéreur.

Josaphat Gauthier se réserve le droit et privilège de payer avant échéance, mais par pas moins de 25 piastres à la fois.

Benjamin Gohier/Bélisle intervient et, après avoir pris communication des présentes, déclare les juger agréables, les confirme et les ratifie, en promettant de donner éventuellement à l'acquéreur quittance et mainlevée d'hypothèque qu'il a ou peut avoir lui-même sur l'emplacement.

Et pour sûreté et garantie du paiement et remboursement du prix du présent acte de vente, le terrain, emplacement ci-dessus désigné restera et demeurera grevé et hypothéqué pour et en faveur de Benjamin Gohier/Bélisle et ses ayants cause, par privilège de bailleur de fonds.

Et encore, pour autre sûreté collatérale, l'acquéreur s'oblige de tenir constamment assurées contre l'incendie, à une bonne compagnie d'assurance, la maison et les dépendances, jusqu'à concurrence d'une somme de 500 piastres. Et en transporter la police à Benjamin Gohier/Bélisle, laquelle sera maintenue en vigueur autant que le présent prix de vente ne sera pas complètement payé, ainsi que les intérêts, le tout aux frais et dépens de l'acquéreur.

Le contrat est signé par le notaire Adolphe Lecours, par B. Goyer, Wilbrod Imbault, et Marie-Louise Legault, épouse du notaire, servant de témoin. Josaphat Gauthier, qui ne sait pas signer son nom, appose sa croix au bas du contrat.

Il apparaît évident que Benjamin Gohier, richissime promoteur, met Gauthier à sa merci. Ce dernier, qui travaille pour la famille Gohier, peine à rembourser le prix de sa maison. Il n'en viendra à bout qu'avec de l'aide, au cours de la décennie de 1910. En 1911, il doit encore 425 \$. Ce montant sera payé par Antoine Lecours qui, en fin de vie, est hébergé chez sa fille Marguerite Lecours, l'épouse de Josaphat Gauthier¹⁴.

¹⁴ Voir à ce sujet les deux actes notariés suivants : Transport par Laurent Cousineau, chanoine, et Philémon Cousineau, avocat, deux frères, à Antoine Lecours,



Josaphat Gauthier et Marguerite Lecours

Ils ont huit enfants, dont six sont morts en bas âge. Au mariage de sa fille Alma en 1933, Josaphat Gauthier prend sa retraite.

par Charles-Stanislas Tassé, notaire, 11 novembre 1911, minute 2921; et Quit-tance par Marie-Louise Lecours à Josaphat Gauthier, par Charles-Stanislas Tassé, 19 mai 1914, minute 3509.



**Maison de Marguerite Lecours et Josaphat Gauthier
2, rue Saint-Louis, ville Saint-Laurent**

Photo 1943

Recensement canadien de 1901

À ville Saint-Laurent

Josephat Gauthier, journalier, 32 ans, né 10 mars 1869, a
fait un revenu de 250 \$

Marguerite (Lecours) Gauthier, 36 ans, née 15 juillet 1864

Maria Gauthier, fille, 6 ans

Josephat Gauthier, fils, 5 ans

Recensement canadien de 1921

À ville Saint-Laurent

Josephat Gauthier, charretier, 53 ans

Marguerite (Lecours) Gauthier, 57 ans

Josephat Gauthier, 25 ans, fils

Alma Gauthier, 17 ans, fille



Marguerite Lecours et sa fille Alma Gauthier

Marguerite Lecours a été opérée des cataractes à l'Institut Nazareth (pour les aveugles), au 4555-4565 Chemin de la reine Marie. Elle est morte, paralysée, chez sa fille Alma (Avila Aubin), le 12 juin 1936, à la Longue-Pointe, au 1877 de la rue Lepailleur, et elle a été inhumée à Saint-

Laurent le 15 juin. Le jour de sa mort, son mari, qui parlait peu, sort dans le jardin en disant : « C'était une bien bonne femme. »

Au printemps 1909, Josaphat Gauthier et Marguerite Lecours sont demandés pour être parrain et marraine de Jeanne Lecours, fille d'Abondius Lecours et de Marie-Louise Crevier. Josaphat attelle son cheval et les compères voyagent de ville Saint-Laurent jusqu'à la rue Marie-Anne. En arrivant, la voiture verse dans la *sloche* et le bel habit du futur parrain est trempé d'eau et de boue. Abondius demande de prendre un carrosse pour emmener son enfant au baptême. Marguerite se rebiffe et refuse de payer 5 \$ pour le coût de ce véhicule.



Jeanne Lecours
(1909-2001)
Filleule de
Marguerite Lecours
Sœur de Sainte-Croix
Sous le nom de
Marie-Philippe-du-Sau-
veur



Jean-Baptiste Gauthier 1872-1957
Jeune frère de Josaphat



Azilda Prudhomme
Épouse de Jean-Baptiste Gauthier



Josaphat Gauthier père et fils



Josaphat Gauthier 1896-1936
Fils de Marguerite Lecours et de Josaphat Gauthier
Blessé à la Première Grande Guerre en 1915

Il pratiqua peu de temps le métier de boucher. Il s'enrôla volontairement à Montréal comme militaire le 22 août 1914, âgé de 18 ans, au grand désespoir de ses parents. Après un entraînement à Valcartier, près de Québec, en août-septembre 1914. Âgé de 18 ans et 4 mois, il

mesure 5 pieds 5 pouces, a un tour de taille de 33 pouces, avec des yeux bruns, et des cheveux noirs. Il est mis au sein du 23^e bataillon de réserve.



Médailles de Josaphat Gauthier
1915

CANADIENS FRANCAIS
ENROLEZ-VOUS AU
150^{IE}ME CARABINIERS
MONT ROYAL

SOUS LE
COMMANDEMENT
DU
LT. COLONEL H. BARRÉ

UN REGIMENT D'ELITE
COMPOSE D'HOMMES
DE CHOIX, ET
COMMANDE PAR
DES OFFICIERS
D'EXPERIENCE
REVENUS DU
FRONT DE LA GUERRE

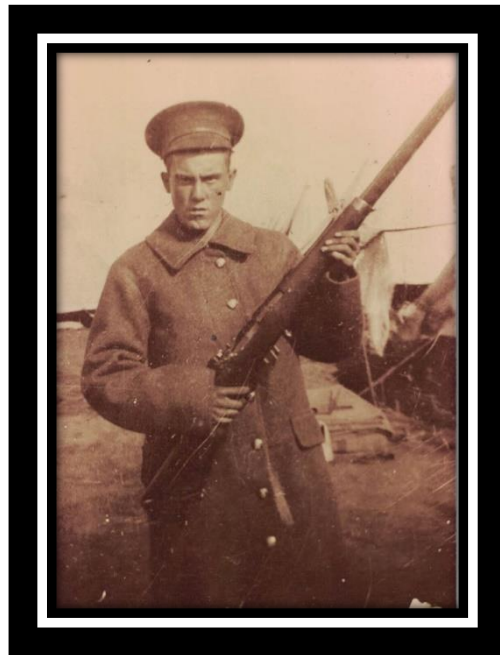


BUREAU DE RECRUTEMENT
ARSENAL DU 65^{IE}ME REGIMENT
COIN AVENUE DES PINS ET RUE HENRI JULIEN
MONTREAL

Affiche canadienne de propagande militaire

Josaphat fera partie ensuite du 14^e bataillon du *Royal Montreal Regiment*, de la troisième brigade d'infanterie, de la première division canadienne. Son numéro matricule est le 26328. Muni d'un fusil Ross et d'une baïonnette Mark III, il part pour la Grande-Bretagne le 1^{er} octobre 1914. Une trentaine de navires transportent 30 000 soldats. Arrêt à Gaspé le 2 octobre. Départ en formation le lendemain. Une traversée de douze jours, par temps calme, les fait arriver à Plymouth.

Campement d'hiver, sous la tente, à Salisbury, pendant quatre mois d'entraînement. Pluie abondante, boue, gel, sans chauffage.



Josaphat Gauthier fils

Ils passent en France en février 1915. De Bristol à Saint-Nazaire, en Gascogne. Un voyage en train de plus de 800 km pour arriver au front. Josaphat Gauthier est de la bataille de tranchée à Festubert, en France, du 15 au 27 mai 1915. Près de 2 500 Canadiens sont tués, blessés ou disparus au cours de la bataille de Festubert. Un obus d'artillerie explose au-dessus de Josaphat Gauthier, libérant des fragments meurtriers en grand nombre. Le 19 mai 1915, exactement, d'après le rapport médical d'invalidité, conservé aux Archives d'Ottawa, plusieurs de ces fragments attaquent l'œil gauche de Josaphat Gauthier, lui perçant la prunelle. Il perd l'œil et reçoit un éclat d'obus dans l'épaule qui y restera logé en permanence. À l'hôpital de Boulogne, trois jours plus tard, on lui enlève l'œil gauche, ce qui lui procure des maux de tête en permanence. Sa vision avec l'œil droit restera faible pour les objets éloignés.

Rapatrié en Angleterre. Son bateau est coulé par les Allemands. Josaphat saute dans un canot de sauvetage et se blesse au genou. Il passera beaucoup de temps à l'hôpital de Bristol.

Le journal *Le Devoir* du 2 juin 1915 mentionne plusieurs noms de soldats d'ici qui ont été blessés. Le nom de Josaphat Gauthier, 2 rue Saint-Louis, Saint-Laurent, y est. *La Presse* du 14 août 1915, p. 16, rapporte les noms de plusieurs Canadiens français blessés à la guerre et hospitalisés en Angleterre. Le journaliste écrit : « Soldat Josaphat Gauthier, 14^e Bataillon R.M.R. [Royal Montreal Regiment], Beaufort War Hospital, Fishponds, Bristol, Angleterre. »



Hôpital de Beaufort à Bristol, Angleterre

Il revient au pays à la fin de la guerre. Le gouvernement fédéral lui donnera une petite pension et un travail de facteur.



Robert Borden 1854-1937

Premier ministre conservateur du Canada pendant la Première Guerre. Aux élections de 1917, le Canada anglais a voté en masse pour lui; au Québec, Wilfrid Laurier (libéral) a raflé la grande majorité des sièges, 62 sur 65. Déjà au pouvoir avant la guerre, Borden fait voter la Loi sur les mesures de guerre en août 1914 et instaure le service

militaire obligatoire (conscription) en 1917. Très peu aimé des Canadiens français. Au printemps 1918, à Québec, des émeutes éclatent. L'armée, envoyée par Borden, tire dans la foule et tue quatre passants – dont un jeune de 14 ans – qui ne participent même pas à l'émeute. Un *spotter*¹⁵ a failli être lynché par une foule qui sortait de l'église, le Jeudi saint du 28 mars 1918. Borden orne le billet canadien de 100 \$; pourtant, pour les Québécois, cet homme ne valait guère plus que deux trente sous.

Triste fin de Josaphat Gauthier fils

Il y eut une enquête du coroner concernant la mort de Josaphat Gauthier, militaire de 1915.

Dossier 1213-36. Montréal, le 24 août 1936. Examen du cadavre d'un nommé Josaphat Gauthier, domicilié à 227 rue Bellechasse, qui aurait été trouvé mort dans son lit ce matin.

« Le cadavre est celui d'un homme assez bien constitué, âgé de 40 ans, présentant une cyanose prononcée de la face. L'examen externe ne nous laisse voir aucune trace de violence. Le dosage de l'alcool dans le sang nous révèle un taux de 5.5 pour 1000, indiquant un état d'ivresse très avancé chez la victime, au moment de la mort.

¹⁵ *Spotter* : nom donné à ceux qui participent à la chasse des conscrits qui refusent d'aller à la guerre.

La mort semble devoir être attribuée à une cause naturelle (myocardite chronique; éthyliste aigu). » (Signé) Jean M. Roussel.

Cas de recherches. Rapport au sujet de la mort de Josaphat Gauthier, 227 Bellechasse à Montréal, arrivée le 24 août 1936. Sous serment d'office. Circonstances de la mort telles que données par le Dr J.M. Roussel, comme mort soudaine. Les recherches établissent que cette mort est due à une mort naturelle, 40 ans, qu'elle n'est imputable à crime à qui que ce soit, ni à la négligence de personne; qu'aucun crime ne l'a accompagnée ou précédée et qu'il n'y a pas lieu de tenir une enquête avec jury.

Témoins assermentés entendus : le Dr Roussel qui produit un rapport. Robert Davidson, 227 Bellechasse : « Cet homme pensionnait chez moi depuis deux ans. Il se plaignait souvent de son estomac. Il avait été ramassé sur la rue, l'an dernier, inconscient, et avait fait de l'hôpital. Il a travaillé samedi. Il est sorti dimanche, revenu vers 11 heures. À son retour il a parlé à ma femme, lui disant qu'il avait bien chaud, paraissait malade. S'est couché et s'est levé pour s'asseoir dans la fenêtre. C'est moi qui l'ai trouvé mort dans son lit ce matin. Il était couché sur le côté. Je croyais qu'il dormait. J'ai appelé la police. »

Jos. Turcotte, sergent-détective : « Sur les lieux à 6.15 heures, ce matin. L'homme était sur le côté; pour moi il était mort. Par mesure de précaution, j'ai appelé la St. Luc et le docteur l'a déclaré mort. J'ai appelé la morgue. Aucune marque de violence. »



Josaphat Gauthier 1869-1939

Le mardi 8 novembre 1938, Josaphat Gauthier père entre à l'hôpital Notre-Dame de Montréal, rue Sherbrooke. Il est 10 h du matin. Veuf, âgé de 69 ans, il habite chez sa fille Alma, mariée à Avila Aubin, au 1877 rue Le-pailleur. On l'installe dans une chambre semi-privée, dans

le lit 501, sous les soins du Dr Antonio Bellerose, chirurgien. Josaphat souffre depuis plus de deux ans de pollakiurie, qui s'est transformée en dysurie. À l'examen clinique, on lui découvre une hypertrophie de la prostate. Après avoir subi deux chirurgies, compliquées de septicémie, il est administré par l'abbé Henri le 5 janvier et rend l'âme le 11 janvier 1939 à 21 h 15.

J'ai trouvé son dossier médical aux Archives de l'hôpital Notre-Dame, dossier 8974, contenant 22 pages.

Le Dr Antonio Bellerose (1892-1948), né à Saint-Félix-de-Valois, fils de Zénon Bellerose, menuisier, et de Poméla Amyot, avait étudié au Séminaire de Joliette. Après des études médicales à l'Université de Montréal, qu'il avait complétées à Paris, il était devenu chirurgien en chef à l'hôpital Notre-Dame.

Le dernier testament de Josaphat Gauthier date de l'année 1916. Il donne ses biens à ses deux enfants : Josaphat fils et Alma. Déjà en juin 1936, le notaire Georges-Philippe Laurin, de Saint-Laurent, prend la cause en main et, par trois contrats appelés « Déclaration et transmission des biens... », et au moyen d'un testament sommaire d'Avila Aubin et d'Alma Gauthier, se donnant réciproquement l'un à l'autre leurs biens, la maison de la rue Saint-Louis pourrait échoir aux deux enfants Gauthier. Mais Josaphat fils meurt sans testament en août 1936. Le 19 janvier 1939, le notaire Laurin ajoute une nouvelle « Déclaration » confirmant la succession Gauthier qui tombe entre les mains de la seule descendante de Josaphat Gauthier. Un actif net de 3 813,99 \$ revient à Alma Gauthier.

Alma Gauthier 1903-1986

JEUNESSE À VILLE SAINT-LAURENT

Alma Gauthier naît au 2 de la rue Saint-Louis à ville Saint-Laurent, le 21 décembre 1903. Elle est baptisée le lendemain; son parrain est Raymond Ducharme, et sa marraine Alma Bourdon, épouse du parrain.

Raymond Ducharme avait épousé (Longueuil, 16 septembre 1872) *Emma*/Alma Bourdon. La marraine a donné son prénom à sa filleule. Cependant cette dame Bourdon s'appelle aussi Emma et elle meurt en novembre 1936 avec le prénom d'*Adina*. Les parrain et marraine d'Alma Gauthier demeurent au 11 de la rue Saint-Louis, de l'autre côté de la rue, à peu près voisins d'Isaïe Bélanger. Un acte notarié de 1897 rapporte que Raymond Ducharme était « inspecteur de chars ». Les chars électriques qui circulaient sur le boulevard Décarie.

Marguerite Lecours savait écrire et elle signait son nom. Elle envoie Alma, sa seule fille, à l'école primaire.



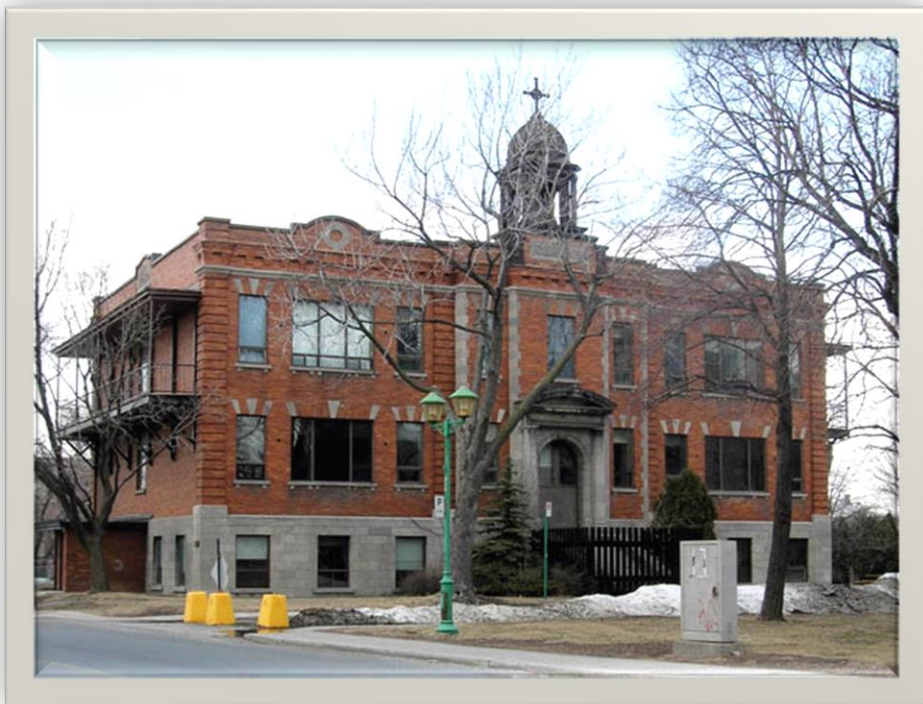
Couvent, église et presbytère de Saint-Laurent vers 1900

Alma va ensuite à l'Académie Saint-Alfred, une toute nouvelle école dont la construction se termine en 1912. Elle avoue avoir fait là jusqu'à sa sixième année.



Fonderie Gurney

Elle nous parle de la fonderie Gurney, vaste usine qu'elle voit en direction nord-est, pas loin du 2 rue Saint-Louis. Cette fonderie fabrique des poêles de cuisine.



Académie Saint-Alfred

Elle a toujours dit avoir aimé l'étude. Dans ma jeunesse, elle me racontait des épisodes de l'histoire du Canada. Le massacre de Lachine n'avait plus de secrets pour elle. L'intervention de Madeleine de Verchères contre les Iroquois, devenait aussi un récit merveilleux.

Mais elle n'a jamais aimé l'histoire de France. Trop de guerres, disait-elle, trop de Louis et de rois impossibles !



Alma Gauthier (dans un cercle) à l'Académie Saint-Alfred

Vers 1915

Comme fervente catholique, le 8 décembre 1918, elle est admise dans la Congrégation des Enfants de Marie de l'Académie Saint-Alfred, une association patronnée par Alfred Crevier, c.s.c., curé à Saint-Laurent.



Alfred Crevier, c.s.c. 1862-1923
La Presse, 12 mars 1923, p. 12

Elle ne manque pas d'amis et de cousins. En 1921, elle fait l'acquisition d'une caméra et prend une belle quantité de photos au cours de l'été, à Saint-Laurent ou à Saint-Augustin des Deux-Montagnes, où résident son oncle Ferdinand Gauthier, son cousin Hector et sa tante Zénaïde.



Alma Gauthier et son cousin Hector Gauthier

À Saint-Augustin, il y avait aussi Horace, Florentine, Armandine Gauthier. Parfois un autre cousin éloigné, Emmanuel Gauthier, se joignait au groupe des joyeux fêtards.



Alma Gauthier et Emmanuel Gauthier

Emmanuel Gauthier (1906-1999) est né à Saint-Augustin, fils d'Augustin Gauthier et de Rose-Anna St-Jacques. Son grand-père, appelé Augustin Gauthier (1843-1923) est oncle de Josaphat Gauthier qui a épousé Marguerite Lecours. Les deux grands-pères d'Alma et d'Emmanuel sont

frères. Comptable, Emmanuel travailla comme gérant de banque, épousa Flore Poirier à Saint-Félix--de-Valois, mourut à Saint-Jérôme mais fut inhumé à Saint-Félix-de-Valois.

Quand elle a 18 ans, Alma se procure une caméra. Un Kodak Brownie 3, fait en 1920. Cet appareil, vendu à plus d'un million d'exemplaires, au prix de 4 \$, permet à de nombreux amateurs de devenir photographes.



Il y avait aussi sa grande amie Germaine Bélanger (1899-1967).



Germaine Bélanger et son jeune frère

Germaine Bélanger est née à Saint-Laurent, fille d'Isaïe Bélanger fils, laitier, et de Marie-Louise Imbault. Elle est morte à Saint-Laurent, veuve d'Aimé Leblanc, en son vivant maître boucher. Elle habitait dans sa jeunesse rue Saint-Louis en face de son amie Alma Gauthier.



Alma Gauthier (à droite) et trois des cousines Vermette

Les cousines Vermette, de Saint-Augustin (Deux-Montagnes), sont : Rose-Anna (1898-1989), Aimée (1901-1989), Clérida (1903-2002) et Florentine (1907-1928)

Elles sont filles d'Abondius Vermette (1863-1936), cultivateur, et de Zénaïde Gauthier, fille de Jean-Baptiste Gauthier et de Victoire St-Jacques dit Cheval.



Zénaïde Gauthier 1868-1938

Née à Saint-Augustin, épouse d'Abondius Vermette (Saint-Augustin, 23 septembre 1889), mère de 15 enfants.

Sœur de Josaphat Gauthier qui a épousé Marguerite Lecours. Tante d'Alma Gauthier.



Alma Gauthier (à droite) avec une amie



Sur un même bateau



Alma Gauthier (à droite)

Elle avait été fortement impressionnée, en 1912, par le naufrage du *Titanic*. On racontait aussi dans sa famille qu'un jour le père d'Alma Gauthier était revenu en courant à la maison, rue Saint-Louis, en disant qu'il avait vu une voiture sans cheval qui allait bon train. Il avait cru que le Diable y était pour quelque chose : c'était seulement la première automobile.

Beaucoup plus tard, Alma avait pris le train avec ses amies pour se rendre au centre-ville de Montréal. Le passage du R-100, dirigeable britannique, attirait les foules.



Le R-100 au-dessus du pont Jacques-Cartier

Août 1930

En 1933, après son mariage, quand Alma Gauthier part de ville Saint-Laurent, elle laisse en réalité une toute petite ville, presque encore un village, d'environ 6 000 habitants. Le maire est Édouard Gohier fils, marchand de bois et de charbon et promoteur foncier.



Édouard Gohier fils 1891-1963

Édouard Gohier, fils d'Édouard Gohier et petit-fils de Benjamin Gohier/Bélisle. Il avait embauché le père d'Alma Gauthier comme voiturier.

Les Boucher

Marin Boucher vient de Mortagne-au-Perche; il débarque à Québec en 1634, vit dans l'Île d'Orléans, à Beauport, à Québec et à Château-Richer où il meurt en 1671. Habile menuisier et ami de Samuel de Champlain.



Après huit générations, on arrive à Onésime Boucher (1838-1902). Mon arrière-grand-père Onésime est un

colosse aux allures de marin au long cours, avec un front large et bien dégagé. Il mènera cependant une vie assez misérable. Né à Sainte-Élisabeth, fils d'Henri, il se marie à 22 ans à Saint-Félix-de-Valois avec Émérence Brissette, qui n'a que 16 ans, mais qui manifeste déjà un caractère de femme décidée, sans peur et sans reproches.

Un train-train familial commence pour eux à Sainte-Élisabeth, dans la maison du père Henri Boucher. Cette vie est ponctuée par une grande pauvreté, des deuils et des déménagements. Justement, en 1868, sept ans après son mariage, Onésime fait l'acquisition d'une terre, avec maison, grange et d'autres bâtisses, dans le 1^{er} rang de Sainte-Anne à Saint-Norbert¹⁶. Ses frères Pierre, Henri et Joseph sont déjà établis dans cette paroisse depuis plus de dix ans.

Onésime paie sa terre 4 200 £, soit environ 840 \$¹⁷. Il ne peut déboursier que 1 200 £ – environ 240 \$. Et ce n'est qu'en mai 1869 que les Boucher (père, mère et quatre enfants) peuvent emménager dans leur nouvelle maison. La terre est encore partiellement boisée; Onésime doit se mettre à la tâche pour faire de la terre labourable, des semailles et des récoltes.

Pendant ce temps, le nombre d'enfants augmente et l'argent ne rentre pas. Onésime emprunte 50 \$ en 1871 en

¹⁶ Vente d'une terre, N° 464, à Onésime Boucher par Antoine Laferrière dit Guérard et uxor. Notaire Narcisse Lacasse, 9 novembre 1868, minute 4121.

¹⁷ Le montant demandé pour cette terre est beaucoup trop élevé. Six ans plus tard, elle est évaluée à 340 \$ dans l'évaluation « des immeubles pour la répartition en faveur de la construction de la nouvelle église » de Saint-Norbert. BANQ, E-4 : Saint-Norbert, 1874.

hypothéquant la terre; un autre emprunt de 100 \$ est effectué en mars 1878. Ce dernier montant pourrait être suffisant pour emmener sa famille aux États-Unis. Émérance se procure une énorme malle de voyage, Onésime barricade les fenêtres de la maison et confie à un voisin l'exploitation de la terre.

Ce rêve américain, Onésime n'est pas le seul de sa famille à l'entreprendre. Sa sœur aînée s'appelle Rosalie comme sa mère. Rosalie Boucher (1832-1901), mariée à Jacques Boucher, part de Saint-Norbert en 1873 avec son mari et huit enfants pour aller travailler dans les filatures du Massachusetts. En 1900, veuve, elle vit à Thompson, comté de Windham, Connecticut, chez sa fille la plus jeune, Marion, et son gendre. Elle n'a jamais appris l'anglais, ne pouvait ni lire, ni écrire cette langue. Elle meurt à Manchaug, un quartier de Sutton, Mass., le 24 décembre 1901.

Deux autres de ses sœurs, Henriette Boucher (1827-1886) et Olive Boucher (1845-1899), quittent la région de Lanaudière avec leur famille pour le New Hampshire. Le décès d'Olive et d'Henriette est enregistré à Nashua, New Hampshire. Un neveu d'Onésime, Henri Boucher (1845-1922), époux de Marguerite Aubin/Lambert depuis 1865, partira pour Northbridge en 1880. Ils mourront tous deux dans cette ville du Massachusetts. Un autre neveu d'Onésime, Ovila Marion, fils d'Elmire Boucher, s'établira à Nashua, N.H.

De 1878 à 1891, Onésime Boucher vit presque toujours à Oakdale ou à Northbridge, Massachusetts. Sa femme et

ses enfants travaillent dans les filatures. L'aînée de la famille, Caroline, 16 ans, manie la navette avec ses longs doigts d'artiste et acquiert rapidement une grande habileté de tisserande. Le salaire des employés aux filatures n'est pas extravagant, mais il est bien supérieur à ceux du Canada. « Les hommes et les femmes y gagnent de \$1.50 à \$2.00 par jour selon leurs emplois, et les enfants et les jeunes gens de 50 ¢ à \$1.50 par jour¹⁸. »

Je ne vois pas Onésime manœuvrer un métier de tisserand; il se dénicher sans doute un emploi dans l'agriculture ou la menuiserie. Parti pauvre, il revient pauvre. Émérance, sa femme, garde de maigres économies pour un voyage de retour en 1884-1885. La famille Boucher a 14 enfants, dont 5 meurent en bas âge, atteints du croup, du choléra, de débilité. Des neuf survivants, trois sont nés au Massachusetts.

La famille passe l'hiver 1884-1885 à Saint-Norbert. Contraints de s'exiler une dernière fois, ils empruntent 500 \$ et repartent en train en mai 1885 pour ne revenir qu'en 1891. Cette fois, le jeune Moïse Aubin, fier de sa conquête, fait partie du voyage : il a épousé Caroline Boucher, l'aînée de la famille, à Saint-Norbert, le 7 janvier 1885. Un autre cultivateur de cette paroisse, Joseph Chrétien, ami de la famille Boucher, est du convoi.

Avant de partir, Émérance Brissette fait son testament le 28 février 1885, devant Pierre Charron/Ducharme, notaire à Saint-Félix-de-Valois. Elle donne tous ses biens à

¹⁸ D'après un texte d'Honoré Beaugrand, reproduit dans *Le Franc-Parleur* du 17 juillet 1874.

Onésime Boucher, son mari, à la charge cependant par lui de « garder avec lui et en commun tous [ses] enfants, tant qu'ils voudront y rester et qu'ils ne seront pas mariés. »

Onésime fait un testament semblable, contenant les mêmes volontés.



**Linwood Mill, à Northbridge, Massachusetts
Filature où travaille Caroline Boucher**

Photo 1982

De guerre lasse, Onésime, fait une incursion en 1889 à Saint-Norbert. Est-ce avec l'argent amassé péniblement aux États qu'il achète, le 3 décembre 1889, une partie de la terre N° 438, appartenant à Georges Tranchemontagne, ancien cultivateur de Saint-Norbert, maintenant vivant à Montréal, employé du Canadien Pacifique¹⁹. Onésime paie cette partie de terre 200 \$ comptant; le même jour, une autre partie du N° 438 est vendue à Moïse Aubin, mon grand-père, revenu de Northbridge l'année dernière. Moïse paie aussi comptant la somme de 200 \$.

Atteint d'une maladie qui s'apparente à de l'épilepsie, maladie embarrassante et inexplicable à l'époque, ou de tout autre maladie neurologique, Onésime revient définitivement au pays en 1891. Il en a encore pour une dizaine d'années à vivre : il les passera dans des souffrances atroces, le plus souvent alité. Le jeune Moïse, son gendre, est parfois appelé chez Onésime pour le « virer de bord » dans son lit. Tâche pénible et titanesque. Les crises du vieil Onésime, ponctuées de violence, sont colmatées par l'intervention de plusieurs hommes qui s'assoient sur ses jambes pour l'empêcher de bouger.

Il meurt en mars 1902, laissant une épouse devant rien et une famille qui se disperse rapidement. Onésime

¹⁹ Georges Tranchemontagne (1845-1904), d'abord cultivateur à Saint-Norbert, sera voyageur, puis commis et ouvrier pour le Canadien Pacifique. Il finit ses jours dans la paroisse Saint-Jacques à Montréal et est inhumé à Saint-Barthélemy. Il a épousé (Saint-Norbert, 15 novembre 1869) Éloïse Denis, veuve.

racontait qu'il n'avait jamais été à l'école; pourtant, s'il ne peut lire ou parler anglais, au moins il sait signer son nom²⁰.



Onésime Boucher

La vie d'Émérence, veuve d'Onésime, continue. Voyant s'accumuler les dettes, après la succession, elle décide de vendre terre, maison, bâtiments et une terre à bois, à son

²⁰ Cependant, dans certains contrats, comme celui de décembre 1889, quand il achète une partie de la terre N° 438, Onésime Boucher déclare au notaire François-Éphrem Rouleau qu'il ne sait pas signer son nom.

fils Hildège²¹. Cette vente est conclue en octobre 1903. Une semaine passe et le pauvre Hildège se met à penser qu'il ne pourra jamais faire fructifier ses achats. Né semi-voyant, il ne réussirait pas à cultiver la terre ou à prendre soin des animaux : il revend²² aussitôt à sa mère les biens qu'il vient d'acquérir et récupère la somme virtuelle de 2 000 \$ qu'il n'aurait jamais pu amasser de toute manière.

Émérance revient à la charge. Elle veut absolument retourner aux États et la vente de ses terres à Saint-Norbert peut lui fournir le montant nécessaire pour mener grasse vie là-bas. Elle persuade sa fille aînée Caroline, mariée à Moïse Aubin, d'acheter les deux terres. Moïse cède aux volontés de sa femme et de sa belle-mère, et se trouve endetté de 2 200 \$²³. La valeur réelle des terres atteint à peine la somme de 1 000 \$.

Elle en ajoute une couche et se promène d'un notaire à l'autre. Toujours en octobre 1903, elle vend²⁴ à Maxime Aubin, frère de Moïse et aîné des enfants d'Alexis, une partie de la terre 438 qu'Onésime avait acquise en 1889

²¹ Vente par Émérance Brissette, veuve d'Onésime Boucher, à Hildège Boucher, son fils. Notaire Magloire-Arsène Lambert/Aubin, 13 octobre 1903, minute 4056.

²² Résiliation d'une vente par Émérance Brissette, veuve d'Onésime Boucher, à Hildège Boucher, son fils. Notaire Maxime Crépeau, 21 octobre 1903, minute 9436.

²³ Par son procureur Maxime Crépeau, la terrible Émérance signe enfin une quittance à son gendre Moïse. Elle a reçu de lui une somme de 900 \$ et 45 \$ d'intérêts, pour mettre un point final à la vente de 1903. Voir Joseph-Hector Lavallée, 7 février 1911, minute 3273. Ces 900 dollars ont été amassés péniblement par Moïse Aubin et ses enfants lors d'un séjour de la famille à Lachine chez les Sœurs de Sainte-Anne.

²⁴ Vente par Émérance Brissette, veuve d'Onésime Boucher à Maxime Aubin. Notaire Joseph-Hector Lavallée, 29 octobre 1903, minute 1648.

de Georges Tranchemontagne²⁵. Elle aura dans deux ans 125 \$, le prix de cette vente, avec les intérêts de 5 % payables annuellement. Ce n'est pas ce qu'on peut appeler une bonne transaction, puisque Onésime avait payé cette terre 200 \$ en 1889.

Avant de partir, elle nomme Maxime Crépeau²⁶, notaire à Saint-Félix-de-Valois, son procureur, qui veillera à ses affaires en son absence.

Elle fait souvent le voyage de Northbridge à Saint-Norbert. En 1909, elle formule un dernier testament²⁷, donnant tous ses biens à son fils Achille, le cadet de la famille. Fait-elle le voyage de retour aux États avec son fils Hildège ? On lit parmi les noms des passagers²⁸ celui d'Hildège Boucher, qui traverse la frontière à Newport, Vt. le 20 octobre 1909, en direction de Northbridge, Massachusetts.

Émérance Brissette vit ses dernières années près d'Achille, à Central Falls, dans le Rhode Island, et meurt à 75 ans, victime d'un cancer de l'estomac.

²⁵ Voir la vente par Georges Tranchemontagne à Onésime Boucher. Notaire François-Éphrem Rouleau, 3 décembre 1889, minute 5705.

²⁶ Maxime Crépeau (1824-1915), né à l'Île-Dupas, pratique le notariat pendant plus de soixante ans à Saint-Félix-de-Valois. Il est appelé le « fondé de procuration » d'Émérance Brissette dans la quittance qu'elle donne à Moïse Aubin, son gendre. Voir Joseph-Hector Lavallée, 7 février 1911, minute 3273. La procuration a été passée à Worcester (Massachusetts) le 3 février 1911, devant Georges E. Bélisle, notaire du lieu.

²⁷ Testament d'Émérance Brissette, veuve d'Onésime Boucher. Notaire Joseph-Hector Lavallée, 5 juin 1909, minute 2886.

²⁸ Passages à la frontière canado-américaine : *U.S. Border Crossings from Canada to U.S., 1895-1960*.

Au cours des années 1990, j'avais fait une enquête sur place, dans le Rhode Island, pour trouver des descendants Boucher. Par courrier, Rita A. Boucher, fille d'Achille, m'avait envoyé une copie de la photo de son grand-père Onésime. J'avais voulu voir le cimetière où gisait Émérence Brissette, morte en 1919. Tâche ardue ! Au bureau du cimetière Notre-Dame de Pawtucket, où sont inhumés les catholiques de Central Falls, je constate que le nom d'Émérence Brissette n'apparaît même pas dans le classeur. La préposée aux recherches, Sue Leger, trouve finalement, dans un vieux cahier manuscrit : « Achille Boucher, sa mère »; la date du décès, 23 juillet 1919, est exacte. Il y avait un second enterrement au même endroit, celui de Marie-Claire Boucher, âgée de quelques mois, fille de Joseph Boucher, probablement une petite-fille d'Émérence. Le lot porte le numéro 17 dans la section 5. Je note le tout et me rends sur place. Aucune stèle n'existe de ce nom. Je reviens au bureau. Pendant ce temps, Miss Leger a trouvé un petit carton correspondant au numéro 17 de la section 5 où il est noté : « Care due », ce qui signifie que, faute de fonds, le site de l'inhumation d'Émérence Brissette, mon arrière-grand-mère, a été abandonné à lui-même. Son nom ne paraît même plus dans les répertoires : Achille, son fils, sans doute trop pauvre ou trop pingre, n'a rien payé pour l'entretien, et le monument, possiblement une petite croix de bois, a disparu. Plus rien ne subsiste qui indiquerait l'endroit précis de l'inhumation d'Émérence. Cependant, un fossoyeur, rencontré sur place, trouve pour moi la stèle numéro 16, appartenant à

Rodrigue Pratte, mort à la guerre en 1918. « Quatre pieds à droite », dit-il – chaque lot mesure 4 pieds – c'est le lot 17, contenant la sépulture d'Émérence Brissette.

– *Just under here*, dit-il en montrant le gazon vert sous ses pieds.



Émérence Brissette 1844-1919

Descendance d'Onésime Boucher et Émérance Brissette

1. **CAROLINE** 1862-1926, épouse de Moïse Aubin.

Voir plus loin, le chapitre de Moïse Aubin et Caroline Boucher.

2. **MALVINA/MINA** 1864-1949

Née à Sainte-Élisabeth, « le père absent », elle épouse Alexis (*Alec*) Lépicié (Saint-Norbert, 3 septembre 1888), fils de Pierre Lépicié et d'Olive Rainville. Établie dans le rang Saint-Pierre à Saint-Félix-de-Valois, elle est la marraine d'Hildège Aubin, baptisé à Northbridge, Massachusetts, le 13 mars 1887. Dans sa vieillesse, Mina Boucher demeurait chez son fils Wilfrid Lépicié, vendeur d'automobiles à Joliette.

3. **HILDÈGE**²⁹ 1866-1943

Né presque aveugle, il épouse Georgianna Rainville (Saint-Norbert, 23 juillet 1888). Père de six enfants : Marie, Calixte, Médéric, Ernest, Euclide, Joseph. Mort à Northbridge, Mass.

²⁹ On trouve aussi la graphie Ildège.



Maison d'Hildège Boucher, 90 School St., Northbridge

Photo 1982

4. ALEXANDRINA 1868-1874

Née à Sainte-Élisabeth; décédée à Saint-Norbert.

5. ÉLOÏSE 1870-1891

Née à Saint-Norbert, elle épouse (Northbridge, 6 janvier 1889) Auguste Émond, originaire du Nouveau-Brunswick. Victime de violence conjugale, elle meurt à Northbridge. Son certificat de décès mentionne une albuminurie (*Bright's disease*).

6. EUGÈNE 1872-1874

Né et mort à Saint-Norbert.

7. DÉLIA 1874-1943

Née à Saint-Norbert, elle épouse Noé Lépicier (Saint-Norbert, 7 juillet 1890), fils de Michel Lépicier et de Philomène Dalcourt. Établie dans le 2^e rang de Sainte-Cécile à Saint-Félix-de-Valois (adresse d'aujourd'hui, 5760 Sainte-Cécile). Elle vient aider sa grande sœur Caroline à accoucher. Visite la famille de Moïse Aubin, tous les ans, après le jour de l'An. Ricaneuse, affublée d'un tour de taille assez imposant.

Délia Boucher et son mari vont travailler dans le Massachusetts après leur mariage : voir la photo du jeune couple prise à Worcester vers 1890. Ils sont de retour en 1891 : en juillet de cette année, ils font baptiser à Saint-Félix-de-Valois, leur fille aînée Marie-Anne, dont les parrain et marraine sont Moïse Aubin et Caroline Boucher.

Après la mort de Noé (1870-1937), Délia s'apprête à jeter une vieille salopette qui lui a appartenu; en fouillant dans les poches, elle trouve 25 \$ amassés par Noé, réputé pauvre comme la galle de son vivant. Délia avait la manie de tout ramasser, sans rien jeter.



Noé Lépicier et Délia Boucher

Photo Messer, Worcester, Massachusetts

8. LOUISIANA (LOUISINE) 1876-1961

Née à Saint-Norbert. Entre chez les Sœurs de la Providence de Montréal en 1899; professe en 1901. Porte le nom de Sœur Jean-Népomucène³⁰. Ses neveux et nièces, inhabiles à prononcer ce nom, l'appellent « Ma tante la Sœur ». Elle travaille toute sa vie auprès des malades de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu à Montréal. Décédée d'un cancer.

9. MARIE-ANNE 1878-1950

Née à Oakdale, Massachusetts, elle épouse Léonce Gourd (Saint-Norbert, 7 janvier 1899). Marie-Anne Boucher pouvait engloutir un jambon moyen en un seul repas. Un de ses fils était champion boxeur, un autre faisait partie d'un club de baseball aux États-Unis, mais après s'être *froncé* le bras, il ne pouvait plus jouer. Léonce Gourd, appelé Leo Gould aux États-Unis, est un tisserand qui travaille dans le Cotton Mill de Northbridge. Marie-Anne, sa femme, appelée aussi *Marion*, habite au 93, Main Street, à Northbridge, où elle est morte avant d'atteindre 72 ans.

10. FRÉDELINÉ 1880-1886

Née à Northbridge, où elle décède du croup à l'âge de 6 ans.

³⁰ Jean Népomucène, qui vit à Prague au 14^e siècle, est confesseur de la reine Sophie de Bavière, mariée à Wenceslas IV. Ce dernier, soupçonnant sa femme d'adultère, demande au confesseur de lui révéler les secrets des confessions de Sophie. Népomucène refuse, est torturé et jeté dans la Moldau en 1393. Canonisé en 1729.

11. ÉLISE 1882-1882

Née à Northbridge, où elle décède du choléra à l'âge de 5 mois et 4 jours.

12. JOSEPH A. 1883-1950

Né à Northbridge, il épouse Laura Pelland (Saint-Jean-de-Matha, 30 septembre 1902) et, en secondes noces, Alphonsine Plouffe (Northbridge, 26 décembre 1907). Il a deux fils et sept filles. Mort au 125 School St., Central Falls; inhumé au cimetière de Pawtucket, Rhode Island.

13. MARIE-LOUISE 1886-1886

Née à Northbridge où elle meurt de *debility* à 2 jours en avril.

14. ACHILLE 1887-1959

Né à Northbridge où il épouse Aurise Giroux le 24 novembre 1908. Il vient seul en visite au Québec chez ses nombreux neveux et aussi pour voir sa sœur Louisiana, Sœur de la Providence. Il est concierge à la Rayon Processing Co. À sa mort, il laisse deux filles, Rita et Rhéa, et deux fils, Eugène, surnommé « le gros Eugène », et Robert J., militaire stationné à Panama. Il habite à Central Falls, banlieue de Pawtucket (Rhode Island), au 96 Cottage Street, angle Hadwin Street, puis, à son décès, au 46 Clinton St. Il meurt à l'hôpital Memorial après avoir fait une chute dans sa cave. Inhumé au cimetière Notre-Dame de Pawtucket. *The Pawtucket Times*, Monday, May 11th, 1959, p. 2.



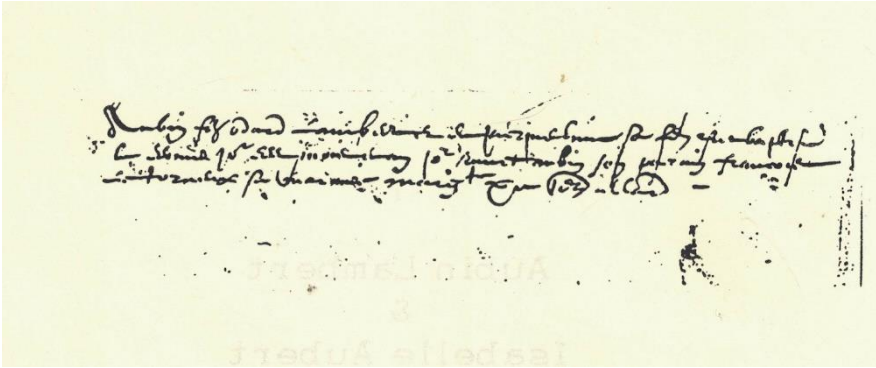
Achille Boucher 1887-1959

Les Aubin

L'ancêtre, Aubin Lambert (1632-1713), a Aubin comme prénom et Lambert comme patronyme ou nom de famille. Originaire de Tourouvre, dans le Perche, département de l'Orne, à 10 km au nord de Mortagne (la patrie des Boucher), Aubin arrive à Québec vers 1660. Les familles Juchereau et Giffard font du recrutement pour promouvoir l'immigration en Nouvelle-France. Aubin est convaincu qu'il peut sortir de la misère en traversant l'océan. Le jeune Tourouvrain reçoit environ 60 £ par année pendant trois ans, et une partie de cette somme est payée d'avance; il n'a pas à défrayer son transport, il est nourri et logé pendant la traversée, et on lui remet une paire de souliers.



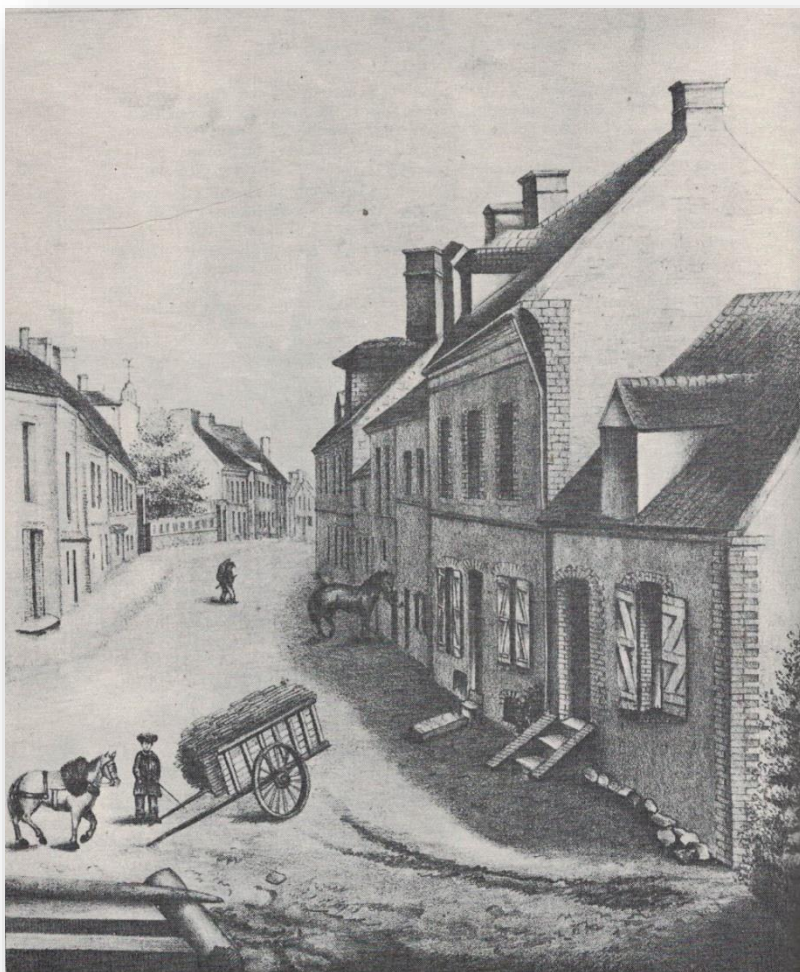
Église de Saint-Aubin de
Tourouvre
Aubin Lambert y est bap-
tisé en 1632



**Baptême d'Aubin Lambert
Tourouvre, 30 juin 1632**

Transcription : *Aubin fils Odard Lambert [manœuvre] et de Jacquelinne [Feillard] sa femme fut baptisé le dernier jour des mois et an pa' [oisse] saint aubin Son parrain François Letourneux sa marraine Marg[ueri]^{te} veuve Jean Al-lard.*

Il y a au moins deux raisons pour le choix d'Aubin comme prénom. Aubin, aîné de la famille, est né dans la paroisse de Saint-Aubin de Tourouvre. Aussi parce que le dernier dimanche de juin s'appelle le « jour saint Aubin » pour souligner l'anniversaire du transport des reliques du patron dans l'église de la paroisse.



Tourouvre
Le haut du bourg
Où habitait Odard Lambert

En Nouvelle-France, la première terre d'Aubin Lambert, cultivateur, scieur de long, est à Château-Richer, dans la seigneurie de Beaupré. C'est la terre N° 49, située à moins d'un kilomètre à l'est de la rivière du Petit-Pré. Il s'en ira ensuite à Saint-Augustin-de-Desmaures, à Cap-Rouge, et finira ses jours à Saint-Nicolas, sur la rive sud du Saint-Laurent.

Aubin Lambert épouse une Fille du Roy, Isabelle/Élisabeth Aubert (1648-1690), à Québec en 1670. Ils auront 10 enfants. Aubin perd sa femme en 1690, malade à l'Hôtel-Dieu de Québec. Elle sera inhumée dans le cimetière des pauvres des Sœurs Augustines de l'Hôtel-Dieu. Aubin vivra encore pendant 23 ans et mourra veuf près de sa fille Françoise, à Saint-Nicolas.

Dans les actes notariés, Aubin Lambert porte un patronyme composé : Lambert dit Champagne. Pour marquer la Champagne, lieu d'origine des ancêtres Lambert en France. Les lointains ancêtres du Tourouvrain viennent peut-être de la Champagne. Des chercheurs en généalogie ont suggéré que les parents d'Odard Lambert venaient de la Dordogne. Ce patronyme composé a donné ici, en Nouvelle-France, des descendants qui ont gardé le patronyme Champagne; ils vivent maintenant en Beauce. D'autres ont gardé le patronyme Lambert; ils occupent la région de Louiseville ou Trois-Rivières. Les Aubin, qui ont porté le patronyme Lambert-Aubin, se sont installés dans Lanau-dièrre, à Lanoraie, Berthier, Saint-Norbert et Saint-Félix-de-Valois.

Voici les générations qui se suivent jusqu'à Moïse Aubin, mon grand-père, avec les années de mariage.

Aubin Lambert et Isabelle/Élisabeth Aubert	1670
↓	
Aubin Lambert fils et Marie-Anne Houde	1706
↓	
Pierre-Joseph Lambert et Françoise Coutu	1734
↓	
François Lambert et Geneviève Courchesne	1760
↓	
Jean-Baptiste Lambert-Aubin et Victoire Rival	1788
↓	
Alexis Lambert-Aubin et Olive Létourneau	1838
↓	
Moïse Aubin et Caroline Boucher	1885

Alexis Lambert-Aubin (1796-1888) est né dans le rang Saint-Pierre (paroisse de Sainte-Élisabeth). Les registres de cette paroisse n'existant pas encore, il a été baptisé à Berthier, fils de Jean-Baptiste Lambert-Aubin et de Victoire Rival.

À l'âge de 4 ans, Alexis perd sa mère; il sera pris en charge par sa tante Marguerite, âgée de 17 ans, jusqu'au remariage de son père. C'est aussi à cette époque qu'il aurait fait une promenade dans les hauteurs, sur une poutre d'église en construction, semant la terreur parmi les adultes qui l'observaient.

Brave et intrépide, à 16 ans, son nom apparaît parmi les membres du 3^e bataillon armé, de Berthier. Ce bataillon a été formé pendant la guerre de 1812 entre le Canada et les États-Unis. Le quartier général est commandé à Berthier par James Cuthbert, puis par Louis Gugy. Alexis et son bataillon ont été pressentis pour livrer bataille à Châteauguay en octobre 1813, sous les ordres de Salaberry. Cantonné dans l'armée de réserve, lorsqu'il se présente au combat, on fait savoir au jeune militaire que la bataille est terminée et gagnée.

Le gouvernement du Bas-Canada avait promis de payer les militaires qui se sont engagés dans l'armée. Vers la fin de sa vie Alexis reçoit 30 \$ du gouvernement canadien³¹ à titre de pension comme vétéran de 1812.

Après l'aventure de Châteauguay, Alexis, au lieu de continuer à fourbir ses armes, troque son fusil pour la bêche, la hache et la charrue. En 1817, encore célibataire, il quitte la maison paternelle et chemine le long de la rivière Bayonne³², la hache sur l'épaule. Il vient d'acheter une terre³³ de 60 arpents, *en bois debout*, propriété d'Amable Rainville, dans le rang Saint-Pierre, à peu de distance à l'ouest de sa maison natale. Il y vivra jusqu'à la fin de ses jours.

³¹ *La Presse*, 15 juillet 1889, p. 1.

³² La rivière Bayonne se jette dans le Saint-Laurent à Berthier. Elle est nommée d'après Bayonne en France, ville natale de Pierre de Lestage (1682-1743), seigneur de Berthier.

³³ Cette propriété porte aujourd'hui le N^o 3800, rang Saint-Pierre à Saint-Félix-de-Valois.



Il se construit d'abord une petite maison qu'il blanchit à la chaux, accroche son fusil au mur de la cuisine, fait des abat-tis et commence à exploiter une belle grande érablière.

Une terre de 60 arpents est considérable, beaucoup plus vaste que la norme. Alexis se met à la tâche, bûche, bêche³⁴, essouche, laboure, sème, herse et récolte en abondance.

En 1831, au recensement fait dans la paroisse de Sainte-Élisabeth, Alexis, maintenant marié, a une famille de six enfants, 25 arpents en culture. Il a récolté l'année dernière 20 minots de blé, 16 de pois, 40 d'avoine, 24 d'orge, 16 de seigle, 130 de patates, 5 de sarrasin. Son cheptel est composé de 18 animaux : 4 vaches, 1 cheval, 9 moutons, 4 cochons. La concession de Saint-Pierre où il vit contient maintenant 132 maisons habitées.

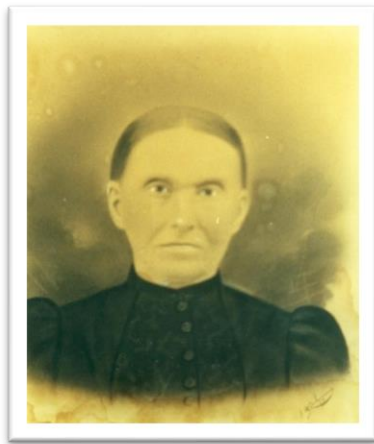
Alexis contracte un premier mariage avec Geneviève Plante en 1821. Mais la pauvre Geneviève fait son testament devant le notaire Joseph-Hubert Paquet, le 28 juillet 1836. Le notaire écrit : « Laquelle, gisant au lit, malade, dans la grande chambre de la maison ». Geneviève meurt 6 août 1836, peut-être victime d'un retour de l'épidémie de choléra qui ravage le Bas-Canada à répétition. La

³⁴ La bêche illustrée ici a appartenu à Alexis Lambert-Aubin (1796-1888).

famille d'Alexis compte alors sept enfants, dont Joseph, le petit dernier, qui n'a qu'un an et demi.

Descendance d'Alexis Aubin et Geneviève Plante

1. **GENEVIÈVE** 1822-1900, épouse de Martin Robillard. Inhumée à Saint-Félix-de-Valois.



Geneviève Aubin 1822-1900

2. **ROSE** 1823-1892, surnommée *Larose Aubin*, épouse de Joseph Giroux et, en secondes noces, d'Alexandre Aubuchon. Établie à Ottawa où elle est inhumée.

3. **ADÉLAÏDE** 1825-1874, épouse d'Onésime Létourneau. Inhumée à Saint-Norbert.
4. **ALEXIS** 1827-1890, époux de Julie Létourneau. Inhumé à Saint-Félix-de-Valois.
5. **ANGÈLE** 1829-1907, épouse d'Anselme Chaussé et, en secondes noces, de Jacob Laflamme. Inhumée à Saint-Hyacinthe; elle a des descendants au Connecticut en 1891.
6. **JEAN-BAPTISTE** 1831-1834.
7. **THÉOTISTE** 1833-1860, épouse de Moïse Houle. Inhumée à Saint-Félix-de-Valois.
8. **JOSEPH** 1835-1915, époux d'Esther Aubin, jeune veuve de Jean-Baptiste Valois et fille de Noël Lambert-Aubin et de Madeleine Hénault. Inhumé à Saint-Félix-de-Valois.

La mort de sa première femme en 1836, causée peut-être par des relents de choléra morbus, maladie infectieuse qui avait fait des ravages en 1832 et 1834, incite Alexis à se trouver une autre compagne. Alexis Létourneau (1789-1885), habitant de Deschambault, marié à Marie-Anne Paquin, s'est enrôlé dans le 2^e bataillon et participe aussi à la guerre de 1812. Mais aussitôt démobilisé, il retourne dans sa paroisse jusqu'en 1830, année où la famille

déménagement à Sainte-Élisabeth, dans le voisinage du rang Saint-Pierre. Olive Létourneau (1816-1904), troisième fille de la famille, deviendra la seconde épouse d'Alexis Lambert-Aubin en 1838.

C'est là un grand mariage³⁵. Le contrat est rédigé et signé par le notaire Joseph-Hubert Paquet et son associé François Rouleau, dans la maison d'Élie Bonin (1811-1879), appelé aussi Jean-Baptiste-Élie Bonin, marié à Émilie Dion/Dumontier.



Jean Bte. Élie Bonin

Dans la maison d'Élie Bonin, on remarque la présence de dame Henriette-Louise Oaks³⁶ (1813-1858), épouse d'Alexis Joly. Le marié a invité son frère aîné Jean-Baptiste Lambert-Aubin, marié à Agathe Houle; Rose et Geneviève, ses filles les plus âgées; aussi des amis : Jean-Baptiste Régeasse/Laprade et Jean-Baptiste Desrosiers/Lafrenière (1807-1846).

Olive n'a, pour l'accompagner, que son père Alexis, Marie-Anne Paquin, sa mère, et son frère Onésime Létourneau (1817-1890). Le notaire précise que l'épouse apporte

³⁵ Contrat de mariage d'Alexis Lambert-Aubin, veuf de Geneviève Plante, et Olive Létourneau. Notaire Joseph-Hubert Paquet, 3 août 1838, minute 1341.

³⁶ Henriette-Élisabeth Oaks est fille de John Meticamish Oaks et d'Élisabeth Lebrun/Brown. Ses parents se sont rencontrés à Michilimackinac, poste de traite du Michigan. Sa grand-mère, Marie Mesquakie, est une Amérindienne. La dame Oaks est la seule à savoir signer son nom au contrat de 1838.

en mariage « un coffre renfermant ses hardes et linges qu'elle a gagnés par ses épargnes et salaire. » Les parents d'Olive ajoutent à ce pactole « une mère brebis livrable l'automne prochaine et une taure d'un an livrable le printemps prochain. » Le contrat stipule que l'épouse « prendra un soin particulier des enfans du futur époux et qu'elle les élèvera avec tendresse et douceur comme leur propre mère. »

De son côté, Alexis octroie à Olive « une somme de 1 500 £ ancien cours » qu'elle pourra prendre sur ses biens aussitôt après son décès.

Les enfans du premier mariage d'Alexis quittent la maison paternelle assez rapidement. Un an après l'arrivée d'Olive dans la famille, en 1839, les deux filles les plus âgées se marient. Il en va de même pour les cinq autres, avant qu'ils aient atteint leur majorité. Le père Alexis est généreux envers ses enfans : il donne à chacune de ses filles une somme d'argent et des biens qui sont mentionnés au contrat de leur mariage.

Lors du mariage de Geneviève, sa fille aînée, Alexis lui donne « en avancement d'hoirie sur sa future succession, livrables aussitôt après le mariage, un lit monté tel qu'il est, un rouet et une armoire; de plus, la somme de 200 francs³⁷, payables entre ici et la Saint-Michel prochaine [29 septembre 1839]³⁸ ».

³⁷ 200 francs ou 200 livres (£).

³⁸ Contrat de mariage de Martin Robillard, cultivateur, et Geneviève Lambert-Aubin. Notaire Joseph-Hubert Paquet, 8 mai 1839, minute 1551.

Lors du mariage de sa deuxième fille, Rose, encore mineure, avec Joseph Giroux, cordonnier, la jeune épouse part avec « ce qui lui a été réservé par Geneviève Plante, sa mère, par son testament » de 1836; et son père Alexis lui donne « en avancement d'hoirie, sur sa future succession, un lit tel qu'il est, une mère brebis et un coffre renfermant ses hardes et linges livrables à demande, et la somme de 200 francs, payable à sa majorité³⁹. »

Trois ans plus tard, Alexis est aussi généreux envers sa troisième fille, Adélaïde, âgée de 17 ans, qui se marie avec Onésime Létourneau, son beau-frère. Adélaïde peut jouir des biens légués par le testament de sa mère; en outre son père lui donne « en avancement d'hoirie, livrables après le mariage, un lit tel qu'il sera, un rouet, un coffre et la somme de 200 francs. » En même temps, le père Létourneau donne à son fils Onésime « une taure d'un an livrable l'automne prochain (1843) et une mère brebis, livrable dans le même temps⁴⁰. »

Son fils aîné, prénommé aussi Alexis, contracte mariage⁴¹ avec Julie Létourneau, une belle-sœur de son père. Alexis fils vient d'avoir 18 ans. Son père lui donne une terre d'un arpent et demi sur 20 arpents, à Saint-Félix-de-Valois, dans le 1^{er} rang de Castle Hill, voisine de celle d'Onésime

³⁹ Contrat de mariage de Joseph Giroux, cordonnier, et Rose Lambert-Aubin. Notaire Joseph-Hubert Paquet, 3 août 1839, minute 1614.

⁴⁰ Contrat de mariage d'Onésime Létourneau, cultivateur, et Adélaïde Aubin-Lambert. Notaire Joseph-Hubert Paquet, 2 novembre 1842, minute 3074. On notera que l'intitulé de l'acte mentionne la date du 10 novembre, une erreur.

⁴¹ Contrat de mariage d'Alexis Lambert-Aubin fils et Julie Létourneau. Notaire Joseph-Hubert Paquet, 23 août 1845, minute 3769.

Létourneau. Cette terre contient une maison et une grange. Il ajoute à ce don une jument de quatre ans, moyennant que les jeunes époux travaillent « pendant un an au profit du père » de l'époux. En échange, Alexis père s'engage envers les nouveaux mariés à les loger, nourrir et vêtir pendant un an.

Angèle, une autre fille d'Alexis, ne sera pas en reste. Âgée de 16 ans, elle se marie au début de janvier 1846 avec un cultivateur, de Saint-Félix-de-Valois, Anselme Chassé/Chaussé. Selon la coutume, Alexis, son père, lui donne « en avancement d'hoirie sur sa future succession, un lit monté, tel qu'il sera, un coffre renfermant ses hardes et linges, un rouet, livrables aussitôt après le mariage, et finalement 200 francs, payables à son âge de majorité⁴². »

Sa dernière fille, Théotiste, issue de son premier mariage, épouse en 1855 Moïse Houle⁴³, un cultivateur, de Saint-Félix-de-Valois. Alexis lui donne aussi 200 £ ancien cours, somme livrable au 1^{er} mai 1856, une « mère moutonne » et un coffre avec ses hardes. Les nouveaux mariés iront vivre sur une petite terre du 1^{er} rang de Castle Hill, sans bâtiments, mesurant ½ arpent sur 20.

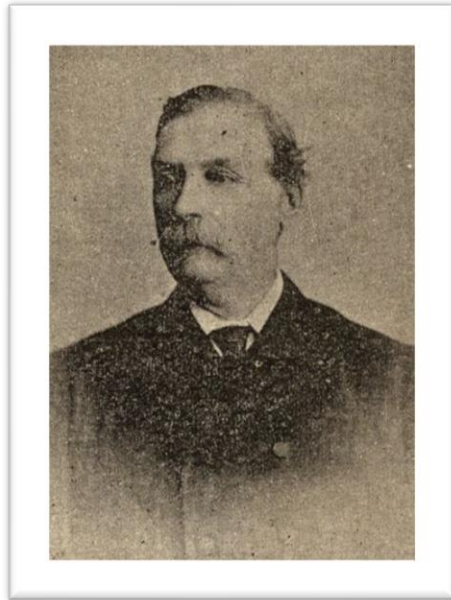
Alexis devient un riche propriétaire, très à l'aise financièrement, ce qui lui permet de prêter de l'argent à ceux qui en ont besoin. Avec intérêts.

Seulement dans le greffe du notaire Maxime Crépeau, on relève, entre 1848 et 1868, plus de 15 obligations, par

⁴² Contrat de mariage d'Anselme Chassé et Angèle Lambert-Aubin. Notaire Joseph-Hubert Paquet, 20 décembre 1845, minute 3848.

⁴³ Contrat de mariage de Moïse Houle et Théotiste Lambert-Aubin. Notaire Maxime Crépeau, 17 février 1855, minute 1547.

lesquelles Alexis prête de l'argent à des habitants dans le besoin.



Maxime Crépeau 1824-1915
Notaire à Saint-Félix-de-Valois

Maintenant qu'il a doté toutes ses filles issues de son premier mariage, il agrandit son domaine en acquérant en janvier 1854 une terre (N^o 15) de Castle Hill, sans bâtiments, qu'il paie à Pierre Beaudin 700 £, ancien cours, dont 300 £ comptant⁴⁴. Michel Boivin, tanneur, de Saint-Félix-de-Valois, lève toute hypothèque qu'il pouvait avoir sur cette terre.

⁴⁴ Vente par Pierre Beaudin, cultivateur, de Saint-Félix-de-Valois, à Alexis Aubin père. Notaire Maxime Crépeau, 12 janvier 1854, minute 1274.

Et ses enfants, héritiers de Geneviève Plante, leur mère, déjà établis ou en voie d'établissement, vendent à Alexis, leur père, leurs droits successifs⁴⁵.

Son mariage avec Olive Létourneau lui permet de fonder une grande famille, beaucoup plus nombreuse que sa première. Entre 1839 et 1861, Alexis et Olive ont 14 enfants, dont 13 atteignent l'âge adulte, se marient et ont des descendants.

Les 13 enfants ont une longévité assez remarquable :

1. Maxime 1839-1929	90 ans
2. Georges 1841-1921	80 ans
3. Éliza 1842-1921	79 ans
4. Elzéar 1844-1933	89 ans
5. Nazaire 1845-1939	93 ans
6. François-Xavier 1847-1924	76 ans
7. Olivine 1849-1944	95 ans
8. Hermine 1851-1941	89 ans
9. Valérie 1853-1930	77 ans
10. Cléopée 1855-1935	80 ans
11. Léonce 1857-1937	80 ans
12. Marie-Léontine ⁴⁶ 1859-1859	
13. Édouard 1859-1926	67 ans
14. Moïse 1861-1935	73 ans

⁴⁵ Vente de droits successifs par Alexis L. Aubin fils et autres à Alexis Aubin père. Notaire Maxime Crépeau, 25 octobre 1854, minute 1461.

⁴⁶ Marie-Léontine Aubin, jumelle d'Édouard, meurt à 6½ mois.

Subitement, le 24 janvier 1869, dans la crainte de la mort, Olive Létourneau, « étant au lit malade de corps » a demandé au notaire⁴⁷ de se rendre à son chevet pour faire son testament. Son mari Alexis, qui n'est pas malade, fait aussi son testament. Ils donnent leurs biens à leur fils Elzéar. Ce dernier devra cependant payer 50 £ à chaque enfant du premier mariage d'Alexis, 200 \$ aux garçons et 100 \$ aux filles du second mariage, « avec un lit, un rouet, un harnais, une vache et deux mères moutonnes. » Aussi, Elzéar devra garder avec lui ses frères et sœurs tant qu'ils ne seront pas mariés, et ces derniers devront travailler pour lui « selon leurs forces et capacité. »

En 1870, Olivine Aubin vient de se marier avec Pierre Ménard. Ils reçoivent 100 piastres, « argent sonnante », d'Alexis et lui donnent quittance⁴⁸.

Ayant sans doute recouvré la santé, Olive se rend chez le notaire six jours après pour ajouter un codicille à son testament : elle exclut ses fils Maxime et Georges du legs de 200 \$, vu qu'ils sont déjà mariés et qu'ils ont reçu leurs droits; aussi les sommes de 200 \$ et 100 \$ qu'Elzéar devra verser aux enfants du second mariage, ne sont exigibles qu'après deux ans qu'ils ont laissé le toit paternel, et les sommes à verser aux enfants du premier mariage, deux ans après le décès de la testatrice. Ce codicille est énoncé en présence des témoins Joseph Duquet, instituteur, et Joseph Manseau, marchand.

⁴⁷ Testaments d'Olive Létourneau et Alexis Lambert/Aubin. Notaire Maxime Crépeau, 24 janvier 1869, minutes 4746 et 4747.

⁴⁸ Quittance par Pierre Ménard fils et son épouse à Alexis Aubin père et son épouse. Notaire Pierre Charron/Ducharme, 28 juin 1870, minute 1323.

Une semaine plus tard, Elzéar Aubin épouse Élisabeth Ferland⁴⁹. Il reçoit 200 \$ de ses parents, plus un cheval, un harnais complet, une voiture d'hiver ou d'été. Cependant Elzéar mettra la main sur cet héritage seulement lorsqu'il « sortira d'avec ses père et mère. »

Voyons maintenant les derniers testaments⁵⁰ d'Olive et Alexis. On est à la fin de mai 1876. Ils ont encore quatre fils avec eux : François-Xavier, Léonce, Édouard et Moïse.

Elzéar habite maintenant voisin de son père. Le legs de la terre paternelle lui est renouvelé. Mais « à la charge de faire la délivrance des legs particuliers à ses sœurs. Il devra en outre livrer à Léonce Aubin, à son âge de majorité, un poulain d'un an ou un cheval n'étant pas âgé de plus de dix ans », seulement dans le cas où Alexis prédécéderait à Olive⁵¹. Celle-ci donne encore en copropriété à Léonce et Moïse Aubin, ses enfants, une terre⁵² à Saint-Félix-de-Valois, dans le 1^{er} rang de Castle Hill, de 3 x 20 arpents, dont ils pourront jouir à leur âge de majorité. Au fils Édouard ils promettent une somme de 300 \$ à sa majorité.

⁴⁹ Contrat de mariage d'Elzéar Aubin et Élisabeth Ferland. Notaire Maxime Crépeau, 6 février 1869, minute 4751.

⁵⁰ Testaments d'Olive Létourneau et Alexis Aubin. Notaire Maxime Crépeau, 31 mai 1876, minutes 5607 et 5608.

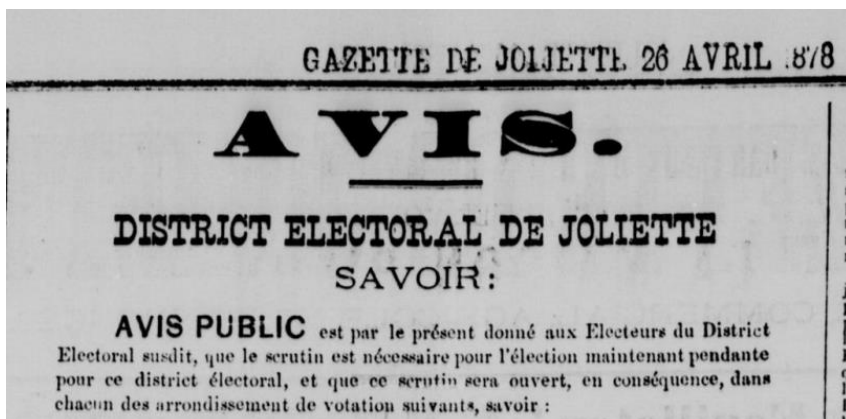
⁵¹ Dans le testament d'Alexis, cette clause se lit ainsi : « dans le cas seulement que mon épouse Olive Létourneau me prédécéderait. »

⁵² Cette terre portera les N^{os} 455 et 456 du plan et du livre de renvoi officiel de la paroisse de Saint-Félix-de-Valois (année 1880). Léonce vendra sa part à son frère Moïse pour 1333½ piastres, somme payée comptant par l'acheteur. Maxime Crépeau, 27 juin 1882, minute 6536.

Il n'y a aucune mention du fils François-Xavier, sans doute absent comme « voyageur » au Michigan. Il reviendra cependant puisqu'il est présent dans la maison paternelle lors du recensement de 1881, année de son mariage.

À l'élection du 1^{er} mai 1878, pour le gouvernement à Québec, c'est le Dr Vincent-Paul Lavallée (1839-1931), du Parti conservateur, médecin à Saint-Félix-de-Valois, qui est élu dans le comté de Joliette, remportant la totalité des suffrages à Saint-Félix-de-Valois comme dans plusieurs paroisses. On peut penser qu'Alexis Lambert-Aubin, chez qui se tenait le bureau de scrutin, est aussi un conservateur. Depuis la création du Canada en 1867, le Québec est dirigé par un premier ministre conservateur. Sauf en mars 1878, alors que le libéral Henri-Gustave Joly de Lotbinière accède au pouvoir. L'élection de mai 1878 a donc lieu sous un bref régime libéral, car en octobre 1879, les conservateurs reprendront le pouvoir avec Chapleau et le conserveront jusqu'en 1897.

La *Gazette de Joliette* d'avril 1878 annonce l'élection :



Le journal précise que « pour l'arrondissement de votation N° 13, composé de cette partie de la paroisse de St Félix de Valois, comprenant les Sapins, Ste Cécile, St Pierre et Castle Hill, le bureau de votation sera tenu dans la maison d'Alexis Aubin père. »

La maison d'Alexis est certes très bien située. Venant de Sainte-Élisabeth, en empruntant le rang Saint-Pierre, on arrive à la ferme d'Alexis Aubin, qui est située à la jonction d'un chemin allant du village de Saint-Félix-de-Valois vers les rangs de Castle Hill et Sainte-Cécile et, plus loin, vers la paroisse de Saint-Norbert. Tous les électeurs, même ceux qui habitent le rang des Sapins, peuvent atteindre facilement le bureau de votation.

Voyons maintenant, par paroisse, les résultats de l'élection de 1878 dans le comté de Joliette.

Joliette.	
—	
Lavallée, Guilbault	
Joliette.....	164 —
St. Charles Borromée. —	1
St. Paul.....	— 128
St. Thomas.....	2 —
St. Elizabeth.....	— 96
St. Félix de Valois...160	—
St Jean de Matha.....	20 —
D'Aillebout.....	4 —
Ste. Béatrix.....	50 —
St. Alphonse.....	35 —
Kildare.....	— 27
St. Côme.....	26 —
	—
Total.	461 253
	253
	—
Majr. de M. Lavallée..	208

Gazette de Joliette, 7 mai 1878, p. 2

Alexis, très avancé en âge (86 ans) fait un cadeau d'une grande valeur à Moïse, son dernier fils, qui vient d'acquérir

sa majorité. Il lui donne⁵³, quelques jours après son anniversaire de 21 ans, une terre située dans le 1^{er} rang de Castle Hill, étant « la moitié nord-ouest du N^o 456 du plan et du livre de renvoi officiel de la paroisse de Saint-Félix-de-Valois » (année 1880), bornée au nord-ouest par Joseph St-Georges (N^o 457), au sud-est par l'autre partie de ce numéro, au nord-est par le 2^e rang, et au sud-ouest par un chemin public. Cette terre mesure 1½ sur 20 arpents, sans bâtiments. Cette donation vise à lui tenir lieu de legs, en se fondant sur les testaments d'Alexis et d'Olive, ses père et mère, du 31 mai 1876.

Ne reculant jamais devant un travail ardu, Alexis a mené belle vie dans sa maison du rang Saint-Pierre, qui fait d'abord partie de la paroisse de Sainte-Élisabeth, puis de Saint-Félix-de-Valois quand cette dernière paroisse voit le jour⁵⁴ – les registres commencent le 8 janvier 1843. Alexis est un marguillier de la nouvelle paroisse, qui n'a pas encore d'église. Il le sera jusqu'au 1^{er} janvier 1846.

Le recensement de 1881 montre un Alexis Aubin et son épouse Olive vivant dans l'entourage d'Elzéar Aubin, leur fils à qui ils ont donné leur terre et tous leurs autres biens. Dans la colonne des commentaires de ce recensement, l'énumérateur, le notaire Maxime Crépeau, ajoute vis-à-vis le nom d'Alexis : « Vétéran de 1812 ».

⁵³ Donation par Alexis Aubin à Moïse Aubin. Notaire Maxime Crépeau, 28 juin 1882, minute 6537.

⁵⁴ Alexis Aubin est un des 87 pétitionnaires de Sainte-Élisabeth qui demandent en juillet 1840 à Mgr Bourget, évêque de Montréal, la création d'une nouvelle paroisse; ce sera celle de Saint-Félix-de-Valois.

Alexis s'éteint en novembre 1888. *L'Étoile du Nord*, journal édité à Joliette, annonce son décès le 29 novembre, en disant qu'il avait 96 ans, quand il en avait 92. « Puissent plusieurs de vous, lecteurs, atteindre un aussi bel âge ! »

Devant le notaire Crépeau, le 7 décembre 1888, Elzéar fait une déclaration de la mort de son père, disant qu'il lui a donné par testament « tous ses biens meubles et une terre située en la concession de Saint-Pierre... étant le numéro 399 du plan et du livre de renvoi officiel du cadastre d'enregistrement pour la paroisse de Saint-Félix-de-Vallois. »

Olive Létourneau, veuve d'Alexis, continue à vivre chez son fils Elzéar jusqu'à ce qu'elle meure en janvier 1904.

En 1890, visant à encourager la natalité et la colonisation, Honoré Mercier, premier ministre du Québec, fait voter un Acte « portant privilège aux pères ou mères de famille ayant douze enfants vivants ». Olive, mère de 14 enfants, dont 13 vivants, aura droit à 100 acres de terre publique.

On lui octroie finalement le lot 48 du 3^e rang du canton de Joliette, très boisé, près de la petite rivière David, entre Sainte-Émilie-de-l'Énergie et Saint-Damien. Il n'y a pas de route pour y accéder⁵⁵. Olive Létourneau vendra⁵⁶ la coupe de bois de ce lot en 1896 à Arsène Rondeau pour la somme de 5 \$.

⁵⁵ Voir la carte des comtés de Joliette et Berthier, faite par le Département des terres et forêts, Québec, 1922.

⁵⁶ Vente de coupe de bois par dame veuve Alexis Aubin à Arsène Rondeau. Notaire Joseph-Hector Lavallée, 1^{er} mai 1896, minute 294.

Liste complète des pères de
douze enfants réclamant
leurs cent acres

547 DEMANDES RECUES
JUSQU'ICI

Et il en arrive encore tous
les jours !

Journal *La Justice*, 3 mai 1890, supplément

(suite, page suivante)

COMTÉ DE JOLIETTE	
Jean M. Boucher	
dit Desroches	St Jean de Matha
Mde Vve Alexis Aubin,	St Félix de Valois
Mde Vve Narcisse DesRosiers	"
Mde Vve Théophile	St Aubin, "
David Fréchette,	"
Charles Cornellier	Ste Mélanie
Henri Boucher,	St Félix de Valois
Basile Ducharme,	Ste Elizabeth
Edouard Tessier	"
Mde Vve Frs. Tessier,	St Félix de Valois
David Godin,	"
Louis Énsault,	"
Norbert Durand,	St Jean de Matha
Narcisse Beaulieu,	"
Joseph Pelletier,	St Côme
Latendresse,	St Paul
Ludger Perrault,	St Thomas
Rainville	Ville de Joliette
Mde Vve F. X. Barrette,	Ste Mélanie
Gonzague Têtu,	"
Diédonné Tellier,	"
François Perrault,	"
Octave Reberdy,	"
Mde Olivier Sylvestre	"
Narcisse Perrault,	"
Mde Vve Toussaint Lapointe,	Joliette

Pères et mères de 12 enfants

Comté de Joliette

1890

Avant de passer au chapitre suivant, qui traite de Moïse Aubin, il convient de dire quelques mots sur les 13 enfants d'Alexis Aubin et Olive Létourneau.

Descendance d'Alexis Aubin et Olive Létourneau

Dans un Index des familles de douze enfants par ordre alphabétique⁵⁷, en vue d'octroyer les 100 acres de terre, on lit qu'Olive Létourneau déclare avoir eu 17 enfants, dont 13 sont encore vivants. Il faut penser à trois enfants mort-nés qui ne sont pas dans les registres.

1. **MAXIME** 1839-1929, époux d'Éloïse Joly. 14 enfants. Établi au 2^e rang de Castle Hill. Réputé pour être le plus paresseux et le plus ingénieux de la famille. Au lieu de couper du bois de chauffage, il poussait délicatement sur l'arbre en feu entré dans la porte du poêle et déposé sur une chaise à l'autre bout. Inhumé à Saint-Félix-de-Valois.

2. **GEORGES** 1841-1921, époux de Philomène Émery. 14 enfants, dont 8 meurent de la tuberculose. Établi au 2^e

⁵⁷ A. Dumais, *Index des familles de douze enfants par ordre alphabétique*, mai 1891 à mars 1904, Vol. I, Québec, 1904, 200 p. Ce volume contient 3395 noms. Le nom de Veuve Alexis Lambert dit Aubin, née Olive Létourneau, est à la page 8. Elle déclare 17 enfants nés, 13 encore vivants dont 9 garçons.

rang de Castle Hill. Lors de son mariage, Alexis, son père, lui donne une *sleigh* à billots, six chaudrons de sucrerie, une jument, un harnais, une hache. Décédé d'une occlusion intestinale. Inhumé à Saint-Félix-de-Valois.

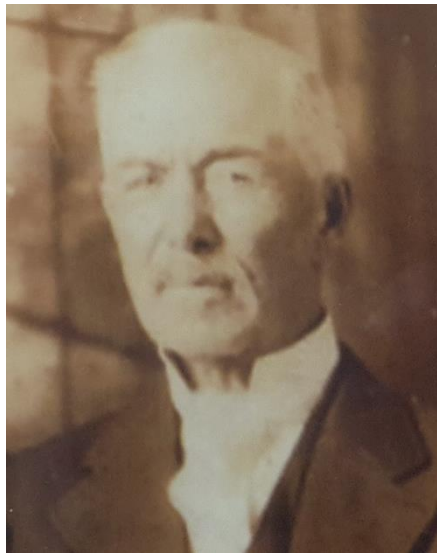
3. **ÉLISA** 1842-1921, baptisée *Marie-Adeline*, épouse de Joseph Coutu. 2 enfants. Son frère Elzéar manigance son mariage pour la sortir de la maison. Joseph Coutu, le mari, est veuf depuis un mois seulement, le jour de son mariage avec Élisabeth. Il part avec Élisabeth pour le Rhode Island en 1877. Ils vivent à Woonsocket puis à Mapleville. Peu débrouillarde, Élisabeth mène une vie de malheurs avec un mari qui sombre dans l'alcoolisme. Un fils, Pierre, est né à Oakland, R.I., en 1878. Veuve, Élisabeth rend souvent visite à son frère Édouard, qui habite près de chez elle. Inhumée dans le cimetière de Harrisville, Emerson Road, à Mapleville, Rhode Island.

4. **ELZÉAR** 1844-1933, époux d'Élisabeth Ferland. 11 enfants. Héritier de la terre paternelle. Dès que son fils Félix est en mesure de vaquer aux travaux de la ferme du rang Saint-Pierre, Elzéar cesse peu à peu de travailler et déménage au village de Saint-Félix-de-Valois où il cultive un excellent tabac à pipe. Il reste confiné dans sa maison sans en sortir pendant de longues périodes, en proie à la crainte et à l'hypocondrie. Après avoir scié du bois, il se met à souffrir de ce qu'il appelle un *effort*. Au baptême de sa fille Flore en 1890, il est déclaré

« absent pour maladie ». Il perd connaissance facilement. Inhumé à Saint-Félix-de-Valois. Un de ses fils, baptisé Joseph-Heddé-Elzéar, appelé *Bebé*, part pour Verner, Ontario, où il se fixe et engendre de nombreux descendants.

5. **NAZAIRE** 1845-1939, époux d'Émélie Robillard. 8 enfants. Surnommé Tranquille, Nazaire est reconnu pour faire très peu de bruit. Il parle à voix basse et ne s'épuise pas à travailler. Mais habile menuisier et bon cultivateur. Établi à Saint-Cléophas où il est décédé chez son fils Philias (1874-1959).

6. **FRANÇOIS-XAVIER** 1847-1924, époux d'Odile Hénault. 9 enfants. Il part très jeune pour le Midwest américain, voyage en canot sur l'Outaouais et les Grands Lacs, s'engage comme bûcheron au Wisconsin et au Michigan. Il est qualifié de voyageur lors de son mariage à Saint-Félix-de-Valois en 1881. De nouveau au Michigan avec son épouse en 1888, sur une ferme du canton de Benton, à Alverno, dans la campagne de Cheboygan.



Cinq frères et sœurs d'Odile Hénault s'y établissent aussi. Il exploite une grande érablière et vend à ses voisins du sirop d'érable et des œufs. Les gens qui ont connu sa famille disent qu'elle était composée de gens secrets et renfermés, parlant peu, ne visitant personne, sauf au jour de l'An. François-Xavier fait baptiser ses enfants à l'église St. Francis, qui n'existe plus. Cependant, le cimetière existe encore, et huit *Oben* y sont inhumés. Le patronyme Aubin est changé en *Oben*; quelquefois *Obin* et même *O'Ben*. Décédé d'une myocardite chronique, inhumé dans le cimetière St. Francis, à Cheboygan, Michigan.

7. **OLIVINE** 1849-1944, épouse de Pierre Ménard. 2 enfants. Elle travaille comme femme de chambre à l'hôtel Gouin (ensuite appelé hôtel Trudel) et comme domestique chez le notaire Joseph-



Hector Lavallée. Elle passe sa longue vie, rue d'Autray, à Saint-Félix-de-Valois, dans la maison qu'elle s'est fait construire en 1869, l'année de son mariage. Veuve pendant vingt-cinq ans, elle est inhumée à Saint-Félix-de-Valois à 95 ans. Record de longévité des enfants d'Alexis Aubin et Olive Létourneau.

8. **HERMINE** 1851-1941, baptisée *Marie-Dalila* Aubin, épouse de Damis St-Germain. 2 enfants. Le mariage d'Hermine dure à peine un mois. St-Germain, journaliste, disparaît sans donner de nouvelles. Hermine, seule, donne naissance à deux jumeaux qui meurent à un an. Dans sa jeunesse, Hermine travaille comme femme de ménage dans un presbytère. St-Germain l'avait répudiée en apprenant qu'elle avait eu une aventure avec un prêtre; d'autres disent que Louis Masse, son beau-frère, est le père de ses enfants. Après le départ de St-Germain, Hermine déclare qu'elle est veuve. Inhumée à Saint-Félix-de-Valois, sous le prénom de *Délia*.

9. **VALÉRIE** 1853-1930, épouse de Louis Masse. 8 enfants. Au cours des années 1890, elle habite à Saint-Henri avec son mari journaliste et revient à Saint-Félix-de-Valois, rue Crépeau. Peu loquace. Un jour, elle va supplier le Frère André, à l'Oratoire, pour lui demander que son mari abandonne l'alcool. Elle dit avoir été exaucée. Veuve depuis novembre 1924, elle est inhumée à Saint-Félix-de-Valois.

10. **CLÉOPHÉE** 1855-1935 se marie quatre fois et meurt veuve. 11 enfants avec son premier mari, Léonce Robillard, qu'ils élèvent à Montréal, côte Saint-Paul et Saint-Henri. Réputée la plus intellectuelle de la famille. Physiquement délicate et habile à parler de tout. Vers 1918, elle retourne vivre à Saint-Félix-de-Valois,

rue Crépeau. Avant son deuxième mariage (avec Jean-Marie Rondeau) en 1922, elle se fait teindre les cheveux en châtain clair, inaugurant une mode qui donne des idées à d'autres. Thomas Desrosiers (1923), son troisième mari; Jean-Baptiste St-Jean/Laperche (1930), son quatrième mari. Inhumée à Saint-Félix-de-Valois.

11. **LÉONCE** 1857-1937, époux de Delphine Ferland. 10 enfants. Il passe une dizaine d'années, 1895-1905, comme tisserand à Woonsocket, Rhode Island. Revient à Saint-Félix-de-Valois, rue de l'Église. Finit ses jours dans des conditions lamentables, chez son fils Arthur. Assoiffé et privé d'eau, il s'envoie le contenu de la lampe à huile dans le gosier. Inhumé à Saint-Félix-de-Valois.
12. **MARIE-LÉONTINE** 1859-1859, jumelle d'Édouard. Née et décédée à Saint-Félix-de-Valois à 6½ mois.
13. **ÉDOUARD** 1859-1926, époux de Marcelline Brunelle. 7 enfants, dont Aldéa, l'aînée, qui meurt à 102 ans. À 17 ans, Édouard s'engage comme bûcheron dans les chantiers du Montana, du Minnesota et du Wisconsin. Puis il se déplace vers le Michigan où il reste jusqu'à l'âge de 25 ans, toujours à bûcher. Il apprend plusieurs mots d'une langue autochtone, demeurant avec les Amérindiens pendant deux ans. De retour à Saint-Félix-de-Valois, en travaillant avec une plaine qui bute sur un nœud, il se coupe le genou et les tendons; refusant

de voir un médecin, il reste une semaine couché, à se soigner lui-même misérablement. À son lever, il ne peut plus marcher. Sa négligence le force à passer le reste de sa vie à boiter de la jambe gauche et à devoir porter une bottine orthopédique. Il gagne les États-Unis avec sa femme vers 1896. Établi à Mapleville, Rhode Island, où Charles Pelletier l'engage à bûcher et dégager un terrain pour construire une église. Il travaille aussi dans les *wool mills*, à trier les sortes de laine selon leur qualité. Boute-en-train de la famille et joyeux fêtard. Décédé d'une pneumonie, il est inhumé dans le cimetière de Harrisville, Emerson Road, près de Mapleville. En 1985, faisant des recherches sur cette famille, j'ai rencontré Rose Aubin (1907-1995), fille d'Édouard, née au Rhode Island, vivant encore à Mapleville, qui me donna tous ces renseignements sur son père.

14. **Moïse** 1861-1935, époux de Caroline Boucher. 13 enfants. Voir le chapitre suivant.

Moïse Aubin et Caroline Boucher

Quand Moïse vient au monde, le 19 mai 1861, son père, Alexis, est âgé de 64 ans; sa mère, Olive, de 45 ans. Son père est présent à son baptême dans l'église de Saint-Félix-de-Valois, le jour même de sa naissance, quand les premiers bourgeons des arbres sont gorgés de vie. Les parrain et marraine choisis sont Joseph Laporte/St-Georges (1824-1920), cultivateur, et Victoire Létourneau (1814-1895), son épouse, oncle et tante du nouveau-né. Le petit Moïse passe son enfance au milieu d'une grande famille de plus de 10 enfants. L'aîné de la famille, Maxime, est déjà marié; le deuxième, Georges, s'apprête à quitter le domicile.

À la page 107 du recensement de 1871, le notaire Pierre Charron/Ducharme, qui remplit la fonction d'énumérateur, note que Moïse est âgé de 10 ans et « allant à l'école ». C'est beaucoup dire. Certes, une école existe dans le rang Saint-Pierre, construite bien avant la naissance de Moïse, l'école de l'arrondissement N° 2. Moïse n'aime pas tellement la discipline sévère ou l'écriture mystérieuse et difficile sur une ardoise qui grince. Il sèche souvent ses cours et préfère se baigner dans la rivière Bayonne, qui coule devant sa maison en direction de Sainte-Élisabeth. La rivière passe de l'autre côté du chemin; au printemps, les remous abondent et le courant est redoutable. Un jour, Moïse sauve son frère Léonce de la

noyade et se félicite d'avoir appris à nager plutôt qu'à écrire.



Léonce et Delphine

En résulte une amitié entre les deux frères, qui durera jusqu'à la fin de leur vie. En 1882, Moïse achète de son frère Léonce une terre du premier rang de Castle Hill, qui est la moitié du N° 456, du cadastre de la municipalité, mesurant $1\frac{1}{2}$ arpent sur 20, bâtie de maison, grange, étable et autres dépendances. Cette terre avait été donnée à Léonce par son père. Moïse, âgé de 21 ans, a déjà travaillé quelque part pour gagner un

peu d'argent, car il donne $1333\frac{1}{3}$ piastres comptant à son frère. En même temps, Moïse reçoit en donation, à titre de legs par ses vieux parents, l'autre moitié de cette terre de Castle Hill. Il a donc maintenant une terre de 3×20 arpents. Il en profite pour hypothéquer sa nouvelle acquisition et emprunter de Rémi Marion une somme de $833\frac{1}{3}$ piastres (ou 5 000 £ ancien cours).

Il peut maintenant quitter fièrement la maison paternelle. La tradition orale raconte qu'il s'est installé en 1883

avec sa sœur Hermine (séparée de son mari) dans une cabane qu'il s'est construite sur la « Grande Ligne ».

Au bout de cette « Grande Ligne », en marchant longtemps vers le nord, on arrive au rang de Sainte-Anne, de Saint-Norbert. La maison d'Onésime Boucher est justement située dans ce rang et à l'intérieur de cette maison, il y a, en 1884, une jeune et jolie Caroline, fille d'Onésime, qui deviendra l'année suivante l'épouse de Moïse.

Le 7 janvier 1885, ce mariage a lieu à Saint-Norbert. Alexis est peut-être malade, ou il ne sort plus en hiver : il ne s'est pas rendu au mariage de son fils. Elzéar, frère de Moïse, lui sert de père. Onésime Boucher, père de Caroline, conduit fièrement sa fille aînée à l'autel. Il y a aussi Téléphore Marion (1862-1938), un cousin de la mariée, ce dernier étant fils de Jean-Baptiste Marion et d'Elmire Boucher, une sœur d'Onésime. Téléphore Marion, qui sait signer son nom, se mariera cinq jours après sa cousine Caroline.

On choisit souvent les mois d'hiver pour se marier, car c'est une période où le travail est plus rare et où on a plus de temps libre. Rire, conter des blagues et sauter au son du violon. Il y a toujours un violon quelque part dans une famille Aubin. J'imagine les gigue et les danses de toutes sortes qui ont égayé la grande maison d'Alexis qui mariait son dernier fils. Les festivités durent normalement une semaine. Après quoi, chacun retourne chez soi, en attendant un autre mariage quelque part.



Caroline et Moïse

Daguerrotype, 1886

En avril de la même année 1885, les nouveaux mariés se donnent mutuellement leurs biens l'un à l'autre dans un testament⁵⁸, en présence des témoins Alexis Desrosiers et Louis Dauphin, huissier. C'est que Caroline sent le besoin de gagner un peu d'argent et se prépare à partir avec sa famille vers le Massachusetts où cliquettent et résonnent les métiers des tisserandes. Elle vient de se procurer malle, portemanteau, petite valise pour le grand voyage vers les États. Elle a déjà l'expérience du travail en usine pour y être allée en 1878 avec ses parents. Elle en avait rapporté une belle somme qui l'avait aidée à monter son trousseau de mariage.

Moïse emprunte⁵⁹ une petite somme (333⅓ piastres, argent courant, à Louis Rival/Bellerose père, écuyer et bourgeois, de Saint-Félix-de-Valois; il vend⁶⁰ en même temps deux pointes de terre, faisant partie de sa terre N° 456, pour le prix dérisoire de 11 piastres, que l'acheteur Louis Rival/Bellerose fils lui paie comptant.

Moïse, lui, ouvre de grands yeux en montant, à la gare Bonaventure, dans le train du Vermont Central. Il pense

⁵⁸ Testaments de Caroline Boucher et Moïse Aubin. Notaire Maxime Crépeau, 29 avril 1885, minutes 7083 et 7084.

⁵⁹ Obligation par Moïse Aubin à Louis Rival/Bellerose. Notaire Pierre Charron/Ducharme, 27 avril 1885, minute 2304. Louis Rival/Bellerose (1826-1907) a épousé (Sainte-Élisabeth, 14 janvier 1845) Geneviève Beaugrand/Champagne.

⁶⁰ Vente par Moïse Aubin à Louis Rival/Bellerose fils. Notaire Pierre Charron/Ducharme, 27 avril 1885, minute 2305. Louis Rival/Bellerose (1853-1920) est fils de Louis Rival (1826-1907) et de Geneviève Beaugrand/Champagne; il a épousé (Saint-Félix-de-Valois, 16 février 1874) Olivine/Alévine Poirier, fille de Maxime Poirier et d'Émérance Coutu.

que sa sœur Hermine prendra bien soin de la cabane de la Grande Ligne.

Le mois de mai s'achève et la nature, exubérante, parseme de fleurs printanières les deux côtés de la voie ferrée : lupins en voie d'éclosion, pointant leurs tiges bleues ou rouges, quelques iris versicolores en fin de floraison, aperçus de loin en loin au creux d'un fossé; un immense magnolia chargé de bouquets blancs et roses, planté devant une maison victorienne. La locomotive crache une fumée bleue et siffle à toutes les traverses de voitures. Les voyageurs perçoivent à peine les *ketocs* des roues sur les rails. Nuit dans le train interminable, direction Northbridge. Onésime Boucher dort déjà, assis sur son siège, la bouche ouverte. Émérence ferme les yeux derrière ses lunettes, mais elle voit tout et entend tout. Joseph Chrétien⁶¹, qui avait déjà fait le Michigan, est aussi du voyage. On dit qu'il est capable de monter une corde de bois de chauffage en vingt minutes.

Caroline ouvre un sac et s'empare d'une tranche de lard qu'elle donne à Moïse qui vient de se plaindre qu'il a faim. Pour l'heure, elle ne mangera pas : le balancement du wagon lui donne des nausées. Elle est enceinte sans doute depuis plus de deux mois. À vrai dire elle en a la certitude mais n'en parle à personne.

Rendu au Massachusetts, le train les abandonne à Rockdale, autrement dit Northbridge, dans le comté de

⁶¹ Joseph Chrétien (1858-1939) a épousé à Northbridge en 1882 Joséphine Boucher, fille de Norbert Boucher et d'Angélique Gravel.

Worcester. Le contrôleur, jovial, leur souhaite *Welcome and Good luck*.

– *Thank you beaucoup*, répond Joseph Chrétien en tirant sa gigantesque malle qui pèse bien 100 lb.

Ils se dirigent, fatigués, épuisés, conduits en voiture vers le *tenement* où ils s'établissent pour six mois ? un an ? deux ans ? Demain, les créatures commenceront à travailler au moulin.

Dans le Massachusetts, Paul Whiting (1767-1831) et ses fils ont fondé vers 1830 la *Whiting Machine Works*, première filature de coton. South Northbridge s'est appelé alors Whitinsville. La famille devient propriétaire d'une centaine de moulins ou filatures. Cinquante ans après la fondation, Caroline, femme de Moïse, refait son entrée dans la filature de Linwood pendant l'été de 1885. Elle est en compagnie de sa mère et de ses sœurs. Les femmes se mettent au travail tôt le matin et quittent la *factory* à l'An-gé-lus du soir. Pour un salaire de 2 \$ par jour. Pendant ce temps, Moïse et Joseph Chrétien fendent du bois à la hache pour le chauffage et la cuisson des aliments dans les *tenements* qui prennent le nom de « Petit Canada » de Northbridge.

L'automne venu, Caroline diminue la cadence; elle approche de sa « maladie ». Elle accouche d'une fille le 29 novembre 1885, qu'ils appellent Marie-Anna⁶². Onésime

⁶² « Nov. 29 [1885], I baptized Marianna Auben, born in Linwood of Moïse Auben and Caroline Boucher wife. Spons Anisime Boucher and Merrence Bricette. H.J. Long. » Le registre était au presbytère de la paroisse St. Mary's, 71 Mendon St., Uxbridge, Massachusetts, quand j'y ai fait des recherches le 24 juin 1982.

Boucher et Émérence Brissette, grands-parents, sont parrain et marraine. Au début de l'hiver 1886, Caroline reprend son travail et emmène l'enfant avec elle dans la filature.

La petite Marie-Anna ne vivra pas longtemps : en juin, elle est emportée par la diphtérie, une maladie respiratoire causée par une bactérie et qui est souvent mortelle chez les jeunes enfants⁶³. Un matin de ce mois funeste, Joseph Chrétien, qui aime se lever tôt, est surpris de la présence de Moïse à côté de l'étang, presque un lac, en face du moulin de Linwood. Il s'avance vers lui et voit son compagnon, le regard vide, immobile sur le bord de l'eau. Il fait un pas vers lui, pendant que le soleil se lève, et voit le visage de Moïse inondé de larmes.

Faut-il retourner à la Grande Ligne ou à Saint-Norbert, ou encore persister et continuer à vivre en ce pays ? L'année 1886 se passe, au cours de laquelle, ayant gagné assez d'argent, Moïse rembourse l'emprunt qu'il avait fait avant de partir. Louis Rival/Bellerose, écuyer, bourgeois, de Saint-Félix-de-Valois, reconnaît avoir reçu de Moïse Aubin, cultivateur, de la paroisse de Saint-Félix-de-Valois, « maintenant demeurant aux États-Unis », la somme de 333 $\frac{1}{3}$

⁶³ Le décès de Marianna Aubin survient le 18 juin 1886; le registre mentionne qu'elle est née et décédée à Rockdale (un autre nom de Northbridge), qu'elle a succombé à une diphtérie et qu'elle est inhumée au cimetière d'Uxbridge. *Birth, Marriage, Death Register, 1851-1891, Town of Northbridge*. Le registre était, en 1982, au Northbridge Town Hall, Memorial Square, Whitinsville, Massachusetts.

piastres, « argent courant de la Province de Québec », tant pour l'argent prêté le 27 avril 1885, que pour les intérêts⁶⁴.

Caroline, de nouveau enceinte après la mort de sa fille, n'envisage pas de faire le voyage de retour. Elle veut donner toutes les chances à ce nouvel enfant et préfère accoucher ici, aux États, et retourner ensuite. Au printemps 1887, un garçon vient au monde, ils le font baptiser « Joseph » et, comme son parrain est Hildège Boucher, frère de Caroline, le petit prend le prénom d'Hildège⁶⁵ et le conserve toute sa vie.

En juin 1887, c'est le retour de Moïse et Caroline avec le petit Hildège, emmailloté comme pour aller à la Terre de Baffin. La famille retrouve avec joie, pour quelques mois, la cabane de la Grande Ligne. Avec l'argent gagné par Caroline et ses propres gages, Moïse rembourse sa belle-mère de la dette qu'il avait envers elle.

Vivre dans une cabane, difficile à chauffer en plein hiver, Moïse se jure qu'il ne le fera plus. Aussi, en février 1888, il vend⁶⁶ sa terre du 1^{er} rang de Castle Hill, acquise

⁶⁴ Quittance générale et finale par Louis Rival/Bellerose [père] à Moïse Aubin. Notaire Pierre Charron/Ducharme, 2 août 1886, minute 2345. Louis Rival/Bellerose (1826-1907) a épousé (Sainte-Élisabeth, 14 janvier 1845) Geneviève Beau-grand/Champagne.

⁶⁵ « March 13nd [1887], I baptized Joseph, born in Northbridge on the 9 of Moïse Aubin and Cornelia Boucher wife. Spons Ildive Boucher and Malvina Boucher. H.L. Robinson, S.J.D. » Le registre se trouvait au presbytère de la paroisse St. Mary's, 71 Mendon St., Uxbridge, Massachusetts, lors de mes recherches en cette paroisse en juin 1982.

⁶⁶ Vente par Moïse Aubin à Louis Rival/Bellerose fils. Notaire Maxime Crépeau, 25 février 1888, minute 7593. Louis Rival/Bellerose (1853-1920) est fils de Louis Rival (1826-1907) et de Geneviève Beaugrand/Champagne; il a épousé (Saint-Félix-de-

en partie par son héritage, en partie par l'achat qu'il a fait auprès de son frère Léonce. Il récolte ainsi la coquette somme de 17 000 £ ancien cours (2 833⅔ piastres, cours actuel). En même temps il se porte acquéreur de la terre N° 448 d'Édouard Rival/Bellerose, dans le 1^{er} rang de Sainte-Anne, à Saint-Norbert⁶⁷, qu'il paie à petit prix : 1 833⅔ piastres⁶⁸.

Coïncidence ? Son voisin sera Joseph Chrétien, le compagnon du séjour à Northbridge.

Moïse relate souvent à des amis de Saint-Norbert, son voyage aux États, en parlant fort, déplorant n'avoir pas eu le temps d'amasser une fortune.

– Si on avait été à Chicago au *lieu* de Rockdale, disait-il, on en aurait fait de l'argent.

Il n'a fait que visiter les usines de filature, sans y travailler. Il raconte alors que le propriétaire de ces moulins en a 99 en tout et qu'il roule sur l'or.

On rit ferme en entendant ce chiffre de 99. Les plus malins lui rétorquent :

– 99 ! Pourquoi pas 100 ?

Mais les affaires vont bien pour Moïse, à sa grande surprise. Un an après leur retour, Rémi Marion, qui habite

Valois, 16 février 1874) Olivine/Alévine Poirier, fille de Maxime Poirier et d'Émérance Coutu.

⁶⁷ Aujourd'hui 3380, rang Sainte-Anne. C'est la terre occupée par Moïse et Caroline pendant le reste de leur vie, et qui sera donnée en héritage à Donat Aubin, leur fils.

⁶⁸ Vente par Édouard Rival/Bellerose à Moïse Aubin. Notaire Maxime Crépeau, 25 février 1888, minute 7594. Édouard Rival/Bellerose (1865-1948) est fils de Louis Rival/Bellerose et de Geneviève Beaugrand/Champagne; il a épousé (Saint-Thomas de Joliette, 24 août 1886) Hermina Brien/Desrochers.

maintenant à Joliette, lui donne quittance⁶⁹ des 833 $\frac{1}{3}$ piastres que Moïse lui avait empruntées en 1882.

Il se rend l'année suivante à Saint-Barthélemy pour passer un contrat d'acquisition d'une terre. Devant le notaire Rouleau, Georges Tranchemontagne, cultivateur, demeurant à Montréal actuellement, mais autrefois demeurant à Saint-Norbert, et Éloïse Denis, sa femme, qui est demeurée à Saint-Barthélemy, vendent à Moïse une terre du 1^{er} rang de Sainte-Anne à Saint-Norbert, contenant un arpent de front sur une « profondeur moyenne » de 23 arpents et cinq perches. Ce terrain fait partie du N^o 438 du plan et renvoi officiel de la paroisse de Saint-Norbert. Moïse paie 200 piastres comptant⁷⁰.

À mesure qu'il acquiert des biens, la situation financière de Moïse devient prospère. Il est inspecteur de voies en 1892. La municipalité de Saint-Norbert entreprend de construire un pont dans le rang Saint-Anne. Moïse, en sa qualité d'inspecteur, donne le contrat à son frère Nazaire⁷¹, qui gagne 593 piastres. En novembre 1893, Moïse est engagé par Georges Pelland, maire de Saint-Norbert, pour faire une clôture⁷² dans le chemin de ligne qui va du 2^e au 3^e rang de Sainte-Anne, supervisé par Anselme Fréchette. Cette clôture lui fait gagner 240 \$.

⁶⁹ Quittance par Rémi Marion à Moïse Aubin. Notaire Maxime Crépeau, 25 juin 1888, minute 7653.

⁷⁰ Voir la vente par Georges Tranchemontagne à Moïse Aubin. Notaire François-Éphrem Rouleau, 3 décembre 1889, minute 5706.

⁷¹ Marché entre la Corporation de Saint-Norbert et Nazaire Aubin. Notaire Maxime Crépeau, 4 janvier 1892, minute 8292.

⁷² Marché entre Moïse Aubin et la Corporation de la paroisse de Saint-Norbert. Notaire Maxime Crépeau, 16 novembre 1893, minute 8609.

En 1900, un concours de labour⁷³ est organisé chez Arsène Denis dans la paroisse de Saint-Norbert. Un grand nombre de concurrents y prennent part. Moïse Aubin fait partie des cinq juges de l'événement. Dix-neuf prix sont donnés aux plus méritants, parmi les vieux laboureurs, le premier prix étant une charrue d'une valeur de 12 \$. Sept prix sont donnés aussi aux jeunes laboureurs.

Joseph Chrétien, qui avait bûché du bois à Northbridge avec Moïse, est devenu un conseiller de la municipalité de Saint-Norbert; en janvier 1901, même s'il ne sait pas lire ni écrire, Moïse Aubin lui succède dans cette fonction⁷⁴.

Moïse roule carrosse. La famille s'agrandit et l'argent rentre. C'est sans compter la mort du beau-père Onésime Boucher. Mais la pingre Émérence de belle-mère vient jeter du sable dans l'engrenage de la prospérité.

Elle rêve de retourner aux États et veut se débarrasser d'une terre qui ne lui rapporte rien, tout en liquidant les dettes qu'elle a envers dame veuve Pierre Laporte et envers Émile Laporte. Elle réussit à circonvenir sa fille Caroline d'acheter sa terre. Moïse est effrayé de la somme demandée, mais plie en présence de l'œil menaçant d'Émérence. Cette dernière lui vend⁷⁵ sa terre de 2 x 20 arpents pour la somme de 2 000 \$. Moïse ne peut payer plus que 200 \$ comptant; et il remettra 600 \$ à la veuve de Pierre

⁷³ Voir la *Gazette de Berthier*, 2 novembre 1900, p. 3.

⁷⁴ Voir la *Gazette de Berthier*, 25 janvier 1901, p. 3.

⁷⁵ Vente par Émérence Brissette, veuve d'Onésime Boucher, à Moïse Aubin. Notaire Magloire-Arsène Lambert/Aubin, 23 octobre 1903, minute 4069.

Laporte, 500 \$ à Émile Laporte, et 900 \$⁷⁶ à elle-même, la venderesse, en neuf paiements égaux de 100 \$, le premier paiement échu le 1^{er} novembre 1904, avec intérêt de 4 %.

Moïse prendra sa revanche en 1912 en vendant⁷⁷ cette terre 2 800 \$ à David Fréchette, qui paiera comptant.

Mais entre 1903 et 1909, la famille de Moïse et de Caroline est écrasée de dettes. Moïse ne peut honorer les paiements à la belle-mère – qui est rendue aux États – fait encan et vend à la criée la plupart de ses biens à un prix dérisoire, barricade sa maison en clouant des planches aux fenêtres, engage Félix Aubin, un neveu surnommé *Le Pit*, pour faire les foins, et part avec sa famille en direction de Montréal, où il y a de l'argent sonnante.

Il est convaincu qu'il reviendra mais cet exode est terrible. L'aîné de la famille, Hildège, qui regrette amèrement d'avoir vendu son beau cheval blond à l'encan, est déjà rendu à Montréal et travaille à Côte Saint-Paul.

En octobre 1909, la famille prend le train à Saint-Félix-Valois qui les dépose à Montréal, place Viger. Ils sont émerveillés en sortant de cette gare d'une architecture imposante. Ils prennent aussitôt la direction de Côte-Saint-Paul en marchant par la rue Notre-Dame, guidés par Hildège, l'aîné, qui boitille en avant des autres en faisant de grands gestes. De temps en temps Caroline compte les membres de sa famille pour voir s'il y en a bien douze.

⁷⁶ Le notaire a oublié que Moïse a donné 200 \$ comptant. Il faudrait écrire ici 700 \$ et non 900 \$.

⁷⁷ Voir la vente par Moïse Aubin à David Fréchette. Notaire Joseph-Hector Laval-lée, 16 septembre 1912, minute 3650.



Gare Viger, vers 1900

BAnQ, *Albums de rues Édouard-Zotique Massicotte*, 1-190-d

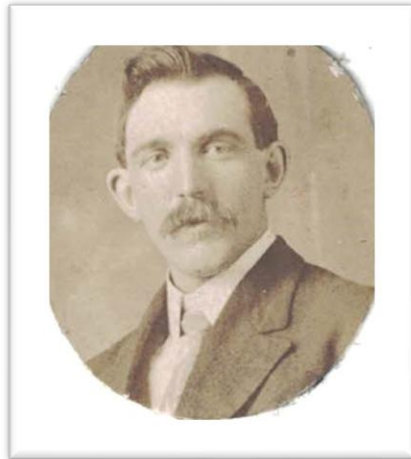
Après avoir cherché de l'ouvrage à droite et à gauche, Moïse commence à désespérer. Il trouve un travail enfin par l'entremise d'Olivier Robillard⁷⁸, habitant de Ville-Émard. Moïse rentre très tard un soir en disant qu'il a fait de l'*overtagne*.

Le recensement de 1911 rapporte que Moïse Aubin est fermier au couvent des Sœurs de Sainte-Anne à Lachine, qu'il travaille 60 heures par semaine pour des gages annuelles⁷⁹ de 500 \$. L'aîné des enfants, Hildège, est

⁷⁸ Lire à ce sujet les mémoires d'Eugène Aubin (1896-1983), *Langages de mon père*, écrits entre 1932 et 1978.

⁷⁹ En québécois le mot est féminin quand il désigne le salaire. *Gagner de grosses gages*.

laboureur au même endroit et travaille pendant 55 heures pour des gages annuelles de 450 \$.



Hildège Aubin

Ils habitent depuis le 1^{er} septembre 1910 dans une maison appartenant aux Sœurs, la maison rouge située à l'extrémité de la 18^e avenue à Lachine, sur une hauteur appelée « Mont Sainte-Anne ». Ils y restent un an et demi.

Au début de mars 1912, c'est le retour vers l'autre Sainte-Anne, le 1^{er} rang à Saint-Norbert, dans la maison familiale.

À Saint-Félix-de-Valois, la famille Aubin est véhiculée par Joseph Chrétien dans sa carriole ; Chrétien, l'ami de toujours, les attendait à la gare; il y a aussi, à la gare, *Le Pit*, neveu de Moïse, qui s'est occupé de faire les foins sur la terre de Moïse pendant son absence.

La tradition raconte qu'une fois revenu, ses dettes liquidées, il ne reste plus à Moïse que 10 \$ en poche. La réalité est différente. Il a payé, pendant qu'il était chez les Sœurs, à Lachine, la terrible belle-mère qui est aux États : quittance⁸⁰ de la dette de 900 \$ par son procureur Maxime Crépeau.



Maison de la famille Aubin
Saint-Norbert, rang Sainte-Anne
Par Ovide Aubin

⁸⁰ Quittance par Émérence Brissette, veuve d'Onésime Boucher, à Moïse Aubin. Notaire Joseph-Hector Lavallée, 7 février 1911, minute 3273.

Moïse regarnit ses goussets en vendant⁸¹ à David Fréchette la terre N° 464 que sa belle-mère Émérence l'avait presque forcé d'acheter en 1903. Le prix de vente est de 2 800 \$. On peut dire que Moïse fait un profit net de 800 \$, surtout que le vendeur (Moïse) se réserve « la récolte de cette année ».

Non seulement l'abondance revient, mais Moïse a même les moyens de prêter de l'argent à Rémi Généreux (1872-1937), cultivateur, du rang Sainte-Anne, qui habite dans le voisinage de Moïse : 1 500 \$ à 5 %, que Généreux remboursera dans cinq ans⁸². Ce Généreux est un neveu de Moïse par alliance, puisqu'il a épousé en 1899 Marie-Anne Aubin, fille de Maxime Aubin (frère aîné de Moïse) et d'Éloïse Joly.

La fameuse guerre de 1914 commence et les *spotters* vont courir les campagnes pour attraper les objecteurs de conscience qui refusent l'enrôlement. C'est le cas de mon oncle Eugène et ses frères qui se cachent dans la grange paternelle au moindre signe de l'arrivée d'un intrus dans le rang.

Pourtant les fameux *spotters* en capturent deux à Saint-Norbert : Joseph Chrétien, bon ami de Moïse, et Elpide Chrétien, cousin de Joseph. Pour avoir désobéi au Gouvernement canadien, les deux comparses sont condamnés à deux mois de prison ou 250 \$ d'amende. Pas question de payer !

⁸¹ Vente par Moïse Aubin à David Fréchette. Notaire Joseph-Hector Lavallée, 16 septembre 1912, minute 3650.

⁸² Obligation par Rémi Généreux à Moïse Aubin. Notaire Joseph-Hector Lavallée, 26 novembre 1918, minute 5262.

– Ils vont payer pour nous autres, les démons, clament-ils haut et fort. 250 \$ pour deux mois, ça fait 125 \$ par mois; c'est le salaire d'un gars de chantiers.

En effet ils sont conduits *manu militari* à la prison de Sorel. Leur temps fini, ils reviennent, engraisés, dans leur famille. Tous les soirs, Joseph Chrétien, parrain de mon père, vient en visite chez Moïse et commente son exploit :

– J'étais bien traité, je mangeais de la soupape tous les jours et je jouais aux cartes avec la fille du geôlier.

Que reste-t-il à faire dans le rang de Sainte-Anne ? Attendre Joseph Chrétien qui vient souvent jouer aux cartes, le soir, en fumant sa pipe ? L'été, cueillir des bleuets dans la tourbière et, pour les plus vaillants, se rendre jusqu'au rocher de *Callahouille* [Collingwood], où les petits fruits sont plus gros ? Conter des peurs, les soirs d'hiver ? Moïse raconte l'origine de la Côte du Diable et aussi des pages des *Mille et une Nuits* (où a-t-il appris cela ?). Mieux encore, enfile son capot, passer à travers bois, et se rendre en raquettes jusqu'au 2^e Castle Hill, sur le coteau où habite Georges, son frère.



Joseph Chrétien
s'en allant jouer aux cartes chez Moïse Aubin, 1932
Par Ovide Aubin

Descendance⁸³ de Moïse Aubin et Caroline Boucher

1. **MARIE-ANNA** 1885-1886, née à Linwood, près de Northbridge, Massachusetts. Décédée de la diphtérie.

⁸³ Pour plus de détails sur cette descendance, voir Georges Aubin, *Dictionnaire de la famille Aubin*, s.é., 1992.

2. **HILDEGE** 1887-1955, né à Northbridge, Massachusetts. Époux d'Anna Forget. Atteint de claudication (pied bot) dès l'enfance. Sans postérité.
3. **MARIE-ANNE** 1888-1983, née à Saint-Norbert. Épouse de Zotique Robillard, rencontré pendant le séjour de la famille Aubin à Lachine. 10 enfants.
4. **MOÏSE** 1890-1890, né et décédé le 30 juin à Saint-Norbert.
5. **JOSAPHAT** 1891-1973, né à Saint-Norbert. Époux d'Hélène Gravel. 15 enfants.
6. **EDMOND** 1893-1896, né à Saint-Norbert. Décédé de la diphtérie.
7. **ALPHONSE** 1894-1976, né à Saint-Norbert. Époux de Viola Baillargeon. 10 enfants. Époux en deuxièmes noces d'Élodie Laflamme (1964) et, en troisièmes noces, de Noëlla Choquette (1968).
8. **EUGENE** 1896-1983, né à Saint-Norbert. Époux d'Aldéa Marion. 17 enfants.
9. **ERNEST** 1898-1983, né à Saint-Norbert, baptisé à Saint-Félix-de-Valois. Époux de Marie-Jeanne Lapointe. 2 enfants.

10. **OVIDE** 1900-1977, né à Saint-Norbert. Époux d’Alice Ducharme (+1926) et, en secondes noces, de Béatrice Gascon (1934). 6 enfants.
11. **DONAT** 1902-1993, né à Saint-Norbert. Époux de Flore Fréchette. 13 enfants. Héritier de la terre paternelle.
12. **ALICE** 1903-1977, née à Saint-Norbert. Décédée célibataire.
13. **AVILA** 1906-1995, né à Saint-Norbert. Époux d’Alma Gauthier. 4 enfants. Époux, en secondes noces, de Thérèse Chaput (1988).



Famille de Moïse Aubin et Caroline Boucher, 1915

Caroline (1862-1926), si belle, si mince, avec ses grands doigts de pianiste, a pris du coffre depuis le temps. La maison rouge du Mont Saint-Anne à Lachine est loin. Elle garde en elle le sens des affaires, est capable de gérer un budget avec une main de fer. Elle est prévoyante et d'une morale à toute épreuve. Dans les achats courants, elle peut réparer les gaffes de Moïse avec un doigté remarquable.

En 1893, Hildège part pour l'école. Une institutrice nommée Fréchette lui enseigne; elle portera le surnom de « Bonnefemme Croûte ». L'école du rang Sainte-Anne avait été bâtie vers 1870. Elle verra défiler tous les enfants de Caroline et de Moïse.

Hildège abandonne l'école assez tôt et fait de petits travaux qui lui rapportent trois fois rien. Subitement, il quitte la maison pour aller travailler aux chantiers dans les environs de Saint-Zénon. Un jour, sa mère reçoit la nouvelle qu'il s'est égaré dans la forêt. Ce n'était qu'un vilain tour joué par Arthur, cousin d'Hildège, qui avait été du même chantier, mais était revenu avant.

En 1918, la grippe espagnole s'abat sur le monde. On apprend le mot pandémie. Saint-Norbert n'est pas épargné : Aurore Dubeau, 14 ans, Antonio Chrétien, 16 ans, fils de Rémi, Émilie Lambert, 34 ans, Philias Houde, 33 ans, trébuchent vers l'éternité, emportés par la maladie. À cause de l'épidémie, l'école du rang Sainte-Anne ferme ses portes. Avila, le plus jeune de la famille, âgé de 11 ans, craignant d'attraper la grippe, pris de peur, reste

longtemps couché en haut. Par sa fenêtre, il a vu sortir de chez elle la pauvre Aurore Dubeau. Son grand frère Alphonse se rend auprès d'Avila avec un gallon à mesurer et lui dit :

– C'est pour prendre les mesures de ton cercueil, tu vas mourir de la grippe et il faudra bien t'enterrer...

Les jeunes garçons ont toujours des frères plus vieux fort sympathiques.

Fin juillet, début août 1919, Caroline est allée à la messe du dimanche, ensuite à la poste, voir s'il y a du courrier.

– Une lettre pour vous, Madame Aubin, dit le postier.

En retournant à la maison, Avila conduit le cheval et Caroline, sa mère, décachette la lettre qui lui apprend la mort de sa mère à Central Falls.

– Je crois bien qu'on n'ira pas, dit-elle en essuyant une larme.

Secouée par les cahots de la route, elle revoit les voyages interminables avec elle en train, vers les États, le travail dans les filatures de Linwood, Northbridge, Oakdale. Courir après l'argent et se trouver aussi pauvres qu'avant.

Caroline a mis au monde treize enfants. Dix vivent encore. Elle a souffert terriblement à l'arrivée de la première petite Marie-Anna, morte après six mois de vie. Edmond, aussi, lui avait échappé, il allait avoir 4 ans. À Saint-Norbert, elle s'est inventé un bon moyen pour ne pas trop souffrir. Quand l'enfant lutte pour sortir, elle se rend non pas dans la chambre mais dans le hangar, elle s'accroupit

au-dessus d'un tapis en fibre de jute. Sa sœur Délia, appelée en aide plusieurs jours avant la date pressentie, la soutient dans ses respirations. Et l'enfant sort sans difficulté, comme s'il allait dire : « À boire ». Et l'arrière-faix arrive ensuite. On lave la couverte de jute, car elle sert aussi à faire coucher un quêteux.

En 1925, éprouvant de la difficulté dans sa digestion et des malaises qu'elle ne peut s'expliquer, elle se rend à Montréal, hôpital Notre-Dame, référée par le Dr Bellerose. Les examens révèlent un cancer du foie, de stade avancé. Moïse consent au traitement suggéré par le Dr Eugène Panneton, premier radiothérapeute de Montréal, professeur de radiologie à l'Université de Montréal. On prodigue à la malade trois traitements au cobalt moyennant 300 \$.

De retour à Saint-Norbert, elle meurt deux semaines plus tard. À ses enfants, effrayés d'assister au dépérissement de leur mère, elle répète :

– Pourquoi vous lamenter ? Quinze jours après que je serai morte, vous m'aurez tous oubliée.

Et Caroline, sachant qu'elle entreprend son dernier combat, et qu'elle le perdra, est administrée par Louis Robillard, vicaire à Saint-Norbert. Le 22 février 1926, âgée de 63 ans, elle est emportée par l'irréremédiable.

Le 25 février, quand l'entrepreneur Coutu s'en va avec la tombe, déposée sur un traîneau, elle faillit verser. La femme d'Ovide, à demi paralysée, qui la regarde partir, a ce bon mot :

– Elle va verser, elle va verser; pour moi, elle ne veut pas s'en aller !

Le service a lieu en présence de ses fils. Un neveu, Ernest Aubin (1891-1946), professeur de sciences au Séminaire de Joliette, préside la cérémonie.

Le plus jeune des enfants, Avila, est profondément secoué par cette perte. Ovide, son frère, sculpte en relief les traits de Caroline, qui sont intégrés au monument dans le cimetière de Saint-Norbert. Plus bas, apparaît une autre sculpture en ronde-bosse montrant deux mains qui se joignent⁸⁴.

Au cours de l'été de cette année 1926, Moïse fait un testament⁸⁵ par lequel il donne tous ses biens à son fils Donat, son légataire, à la charge par ce dernier de pourvoir à ses funérailles « d'une manière convenable » et de garder avec lui sa sœur Alice, « la nourrir à sa table, la vêtir et entretenir convenablement, tant qu'elle ne sera pas mariée », pourvu qu'elle travaille pendant ce temps au profit de son légataire suivant ses forces, santé et capacité. »

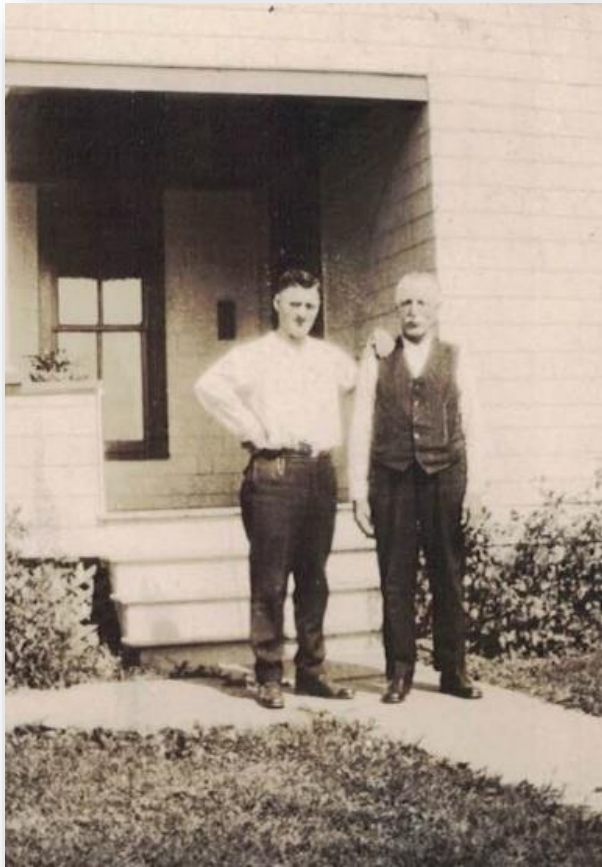
Peu de temps passe et Moïse, veuf, se trouve dans sa maison avec son seul fils Donat qui épouse Flore Fréchette le 25 août de la même année.

L'envie de voyager, de partir de la maison, attrape Moïse par le collet. Un de ses fils, Ernest, gros malin, travaille à Windsor, en Ontario, comme mécanicien de camions, minibus et fourgonnettes. Moïse monte dans le

⁸⁴ Aujourd'hui, plus rien ne subsiste du monument de Caroline Boucher au cimetière de Saint-Norbert.

⁸⁵ Testament de Moïse Aubin. Notaire Joseph-Hector Lavallée, 14 juillet 1926, minute 7174. Ce testament est révoqué par d'autres testaments, plus tard.

train, avec sa fille Alice, et se rend à Windsor, trouvant affreusement long le trajet de 900 km.



Moïse Aubin et son fils Ernest, à Windsor

Photo 1927

Mon père

Après la mort de Caroline, mon père décide de vivre sa vie. Il quitte définitivement la maison paternelle du rang de Sainte-Anne à Saint-Norbert.

Il écrit à son frère Ernest qui demeure à Windsor, lui demandant s'il n'y aurait pas du travail pour lui là-bas. Ernest répond que son patron est prêt à l'engager; le jeune Avila devra arriver à Windsor avec une bouteille de sirop d'érable pour son patron irlandais. Le 15 mai, il s'embarque pour Windsor, Ontario, et arrive à l'adresse de son frère, 36, Albert Road. Windsor est formé alors de trois quartiers : Ford City (aujourd'hui East Windsor), Walkerville (en l'honneur de Walker, célèbre distillateur), et Windsor proprement dit. Le travail d'Ernest consiste à faire les réparations et le rodage des moteurs d'autobus et de camions *Gotfredson*. Ernest engage d'abord son frère à débiter du bois dans la cave, chez lui, avant de lui trouver un emploi qui consiste à faire le plein d'essence et nettoyer les autobus, la nuit. Vu qu'il n'avait pas le même horaire qu'Ernest, Edwilda, sa femme, souhaite voir Avila pensionner chez son beau-frère Henry, d'origine allemande, marié à sa sœur, et qui habitait non loin d'Albert Road. Souhait inutile, car mon père ne reste pas plus que deux mois à Windsor. Il apprend tout de même à conduire une automobile, avec son frère, pour qui toutes les mécaniques du monde n'ont pas de secrets. Et, pour se divertir,

Avila va, de temps en temps au cinéma, voir des films muets (avec sous-titres). Il revient au Québec en août.

Ce sera un feu roulant d'emplois divers. Il se déniche un petit travail chez les Sœurs de Sainte-Anne à Lachine, la même communauté de Sœurs où la famille avait pensionné en 1910-1912. Il travaille aussi à Saint-Henri à ramasser les canettes de fil dans une filature (*factory*). Il pensionne alors chez Delphis Coutu, époux d'Exerina Ménard, veuve de Louis Gravel – qui est un parent d'Hélène Gravel, sa belle-sœur. C'est au 339, rue Saint-Ambroise, entre les rues Beaudoin et Delinelle, près du parc Cartier et du canal Lachine, à Saint-Henri, une grosse maison verte à trois étages. Avila pensionne chez Coutu, au troisième étage.

À l'automne, avec Denis Fréchette, il s'en va à Jonquière et Arvida. Il a entendu dire qu'on fonde une nouvelle ville près de Chicoutimi, et qu'on aurait besoin de main-d'œuvre. Ils prennent le train pour se rendre sur place. Une fois rendus, ils repèrent un bureau où l'on engage. Mais les patrons ont déjà tous leurs ouvriers et n'ont pas besoin d'eux. Avila demande s'il y a du chantier dans les parages. Un vieux malin lui répond aussitôt :

– À la Métabetchouan, on en engage. Vous vous ferez une fortune dans le temps de le dire !

Denis et Avila retiennent bien le nom étrange et se rendent chez le préposé au recrutement qui prend leur nom et leur donne rendez-vous au train du lendemain pour la Métabetchouan.

Le soir venu, ils vont souper à la cantine où ils rencontrent des hommes qui ont déjà fait les chantiers dans ces parages. Un d'eux, avec un bandeau sur un œil comme un pirate, a le pouvoir de les encourager drôlement :

– Vous allez marcher 30 milles à pied pour vous rendre au chantier, vous allez manger de la misère et des *binnes*. Pourquoi ne pas aller à l'île d'Anticosti, en avion ? Là il y en a de l'ouvrage.

Ces belles paroles produisent un effet dévastateur sur les deux jeunes. Fréchette se met à brailler en disant à travers ses sanglots :

– On va s'en aller chez nous !

Mais ils ont donné leur nom au recruteur. Que faire ? Quand le train fait son entrée près du quai, ils montent à bord avec la résolution de continuer jusque chez eux. Aussi, en passant à Métabetchouan, craignant d'être repérés et attendus par le recruteur, ils se cachent sous leur manteau et gagnent le sud.

Avila devient joueur de tambourine dans la fanfare de Saint-Félix, dont le chef est Edmond Robillard, un cousin. Mais ce n'est pas là un emploi lucratif. Parader dans les rues, sous le regard des belles filles, marcher au pas et taper sur un instrument qui fait du bruit n'a jamais mis du beurre sur le pain.

Il se trouve un emploi comme garçon de ferme chez les Sœurs de Sainte-Croix à ville Saint-Laurent, au salaire de 10 \$ par mois, logé, nourri. Il habite dans un misérable galletas et rêve de devenir chauffeur pour les Sœurs, qui doivent se rendre tous les jours à une école de Ville Nouvelle

(aujourd'hui Town of Mount Royal), et qui sont transportées par un chauffeur qu'elles n'aiment pas. Il n'obtient pas cet emploi rêvé.

On approche de la terrible crise économique de 1929 qui va diminuer encore les possibilités d'emploi. Les gens de Montréal se promènent sur les voies ferrées, amassent des pièces de charbon, tombées du train, et parviennent à chauffer leur habitation.

Pendant ce temps, mon père travaille à faire les routes en gravier sur le chemin du Lac (chemin *Alfred*) qui va de Saint-Norbert à Saint-Gabriel. Il s'engage pour faire les foins chez Ti-Midas Marion, dans le rang Sainte-Anne.

Avec son frère Eugène qui demeure à Saint-Félix, Avila construit une maison pour Jules Robillard, à Lachine. Il pensionne alors chez son frère Josaphat, au 284 rue Delinelle, à Saint-Henri. Jules Robillard, très riche, faisait construire cette maison pour la vendre.

L'automne venu, c'est un autre départ, cette fois pour La Reine, en Abitibi, avec son frère Ovide qui est veuf. Le grand voyage est fait en train. La Reine est un petit village perdu près du grand lac Abitibi et de la province d'Ontario. Le lac Abitibi est immense et il ne faut jamais s'y aventurer sur les glaces, au cœur de l'hiver. Tout le monde dit :

– Advenant une poudrière qui se lève tout d'un coup, on ne retrouve plus jamais son chemin et on est condamné à mourir gelé.

L'année dernière, Ovide était allé seul jusqu'à La Reine et avait déniché facilement un emploi. Cette année, en arrivant au village de La Reine, ils entrent en pourparlers

avec *Bebé* Rainville qu'ils connaissent. Des rumeurs courent que les scieries n'ouvriront pas, à cause de la crise économique. Rainville leur apprend qu'un certain Brouillette possède un lot de coupe au rang *Quatre*. Arrivés sur les lieux, Ovide et son frère logent en un camp de mineurs déserté. Brouillette les engage pour couper du bois de chauffage qu'ils débitent à la scie ronde. Un tas de bois gigantesque s'élève en peu de temps. La nouvelle arrive que les mineurs reviennent bientôt et que les deux Aubin devront se loger ailleurs.

Ovide et son frère construisent rapidement un camp couvert en bardeaux pour se loger, une véritable maison, en fait, moins l'isolation... Comme matelas, ils se servent de branches de sapin; se nourrissent de fèves, cuites dans de gros morceaux d'un lard dégueulasse fourni par Brouillette.

Au jour de l'An 1929, ils décident de trapper les animaux à fourrure. L'année dernière, Ovide, chasseur expérimenté, avait remarqué que les pistes de renard étaient abondantes partout sur le territoire. Gadoury leur loue un autre petit camp de mineurs : ils y emménagent. Mais la chasse aux renards s'avère cette année-là bien misérable. Tous les renards avaient disparu comme par enchantement. Gadoury marque des arbres pour les faire abattre, voulant ainsi faire des chemins de chantier, car il s'attend à transporter du bois au moulin à scie, advenant la reprise des activités.

Entre-temps, Ovide et Avila bûchent des tas de bois pour un agent des terres du canton, et pour Desrochers,

père d'une douzaine d'enfants. Après avoir été maigrement payés pour leur travail, les deux frères abandonnent l'Abitibi à son sort et reviennent à Saint-Norbert en février 1929, pas plus riches qu'à leur départ.

Hildège, qui habite maintenant dans une vieille maison du rang Castle d'Autray, fait reculer cette mesure pour se faire construire une maison neuve. Ses frères Avila et Eugène l'aident à construire sa maison. Le pauvre Hildège, l'aîné de la famille, a toujours une mèche de cheveux qui lui barre le front. Il boite depuis toujours, mais il a bon cœur et amasse ses *cennes*. Un jour d'été, il veut vendre des concombres au village, part avec un plein panier et les vend au prix d'une *cenne* le concombre. Il revint chez lui et ne les a pas tous vendus.

De son côté, cette année-là, mon père achète un vieux camion à vil prix et, associé avec son neveu Jean-Paul Robillard, il vend des fruits (surtout des bananes) aux vacanciers de Saint-Gabriel-de-Brandon. Pénible emploi : les gens n'ont pas d'argent et n'achètent rien.

En 1930, la crise est loin d'être terminée. Mon père pensionne souvent chez sa sœur Marie-Anne, mariée à Zotique Robillard, et qui habite rue Ouimet à ville Saint-Laurent. Il travaille à planer des traverses de chemin de fer, avec un planeur à deux poignées, un ouvrage qu'a réussi à lui trouver son beau-frère Zotique, qui travaille lui-même sur les voies ferrées.

Le 1^{er} juin 1931, il est engagé par Sœur Horace, Sœur de la Providence. Ainsi, Avila commence à travailler à la résidence Sainte-Thérèse, annexe de Saint-Jean-de-Dieu.

Cet ouvrage, il l'a obtenu par l'entremise de sa tante Louisiana Boucher (Sœur Jean-Népomucène). Cette résidence Sainte-Thérèse est au sud de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu et fait partie de la paroisse de Saint-François-d'Assise dans Longue-Pointe. La résidence a été démolie lors de la construction du tunnel Louis-H. La Fontaine en 1963.

Il travaille comme menuisier et préposé à la maintenance à Saint-Jean-de-Dieu (Sainte-Thérèse) et loge dans une maison réservée aux ouvriers travaillant au pavillon Sainte-Thérèse. Ovide est menuisier au même endroit. En 1932, Ovide peint *Le Visiteur du soir*, grande peinture qui représente Joseph Chrétien s'en allant, le soir, rendre visite à son voisin Moïse Aubin, dans le rang Sainte-Anne : la maison natale des Aubin est ainsi reconstituée de mémoire par Ovide.

La même année, Marie-Anne organise la rencontre Avila-Alma en louant pour son jeune frère une place de banc, à l'église, dans le banc des Gauthier, à ville Saint-Laurent. C'est à la suite de cette rencontre qu'Alma Gauthier épouse Avila Aubin à ville Saint-Laurent le 17 juin 1933.

Plusieurs des frères et sœurs du marié y sont; Alma a son frère et ses père et mère.

Les nouveaux mariés restent dans la maison Gauthier, au 2 rue Saint-Louis, environ un an et demi. Mon père prend le tramway tous les jours pour aller à son travail à la

Longue-Pointe : une heure et demie de trajet, en changeant quatre fois de tramway.

Mariage d'Avila Aubin et Alma Gauthier



17 juin 1933



Les mariés ont fait une excursion à l'île Sainte-Hélène et au parc La Fontaine. Tante Alice et oncle Ovide se joignent à eux. Alice prend des photos.

En 1934, Avila achète sa première auto pour se rendre à son travail : une Chevrolet 1926. La jeune famille déménage ensuite au 1877, rue Lepailleur, dans Longue-Pointe.

À Saint-Norbert, Moïse, mon grand-père, est frappé d'un ACV, il vivra encore quelques jours, couché dans son lit à l'étage et franchit le dernier pas de sa vie le 23 avril 1935. Mon père ne peut laisser Montréal pour se rendre aux funérailles, étant donné qu'Alma est sur le point d'accoucher, ce qui arrivera le 27 avril, jour de la naissance de l'aînée, Jeannine (1935-2023).

Le Dr Alfred Ducharme, venu de Saint-Félix, a bien été demandé pour sauver Moïse. Il est venu lui faire une saignée (au coude) qui fut sans effet. Moïse ne retrouve pas la parole. On embaume Moïse et l'expose dans le salon de la maison (à gauche en entrant). Ses enfants sont alignés cérémonieusement devant le cercueil que l'entrepreneur Coutu s'apprête à fermer. Ils sortent chacun leur mouchoir. Oncle Hildège a un mouchoir carreauté bleu. En essuyant ses larmes, il déplore amèrement l'embaumement de son père et répète, scandalisé :

– On lui a ouvert le corps avec un couteau !

Alphonse, lui, se choque noir parce qu'on a déboursé 300 \$ pour le cercueil, prix qu'il juge exorbitant. Il ne sait pas que cette somme provient en réalité d'un héritage que Flore Fréchette, épouse de Donat Aubin, vient de toucher à la suite de la mort d'une de ses tantes.

On se souvient que Moïse avait le don de parler à tue-tête. Il avait aussi la manie de ne jamais pouvoir se décider. Par exemple : « Est-ce que je vais mettre ma veste sous mon habit, ou non ? » se demandait-il. Il pouvait jongler très longtemps à cette question existentielle.

Son fils Alphonse, forgeron, fabrique une croix qui sera plantée sur la tombe de son père au cimetière de Saint-Norbert.



Croix sur la tombe de Moïse Aubin, 1935
Cimetière de Saint-Norbert



Moïse Aubin et Caroline Boucher

Photo 1918

En avril 1940, Avila, sa femme et leur fille Jeannine font le voyage à Windsor, en visite au frère Ernest. Ils vont pensionner chez Jos Gaudet, beau-frère d'Ernest. Ce sont de petites vacances avant d'entreprendre le grand déménagement de la rue Lepailleur vers Castle d'Autray de Saint-Félix-de-Valois.

Le 9 mai, le contrat d'achat n'est pas encore signé que la famille arrive dans sa nouvelle maison. Mon père, ma mère et leurs trois enfants : Jeannine, Germain et Lucille.

Le contrat⁸⁶ est signé le 30 mai. Mon père se porte acquéreur d'une terre, N° 349, de 2 x 26 arpents, payée 1075 \$ comptant. Le prix de vente était de 1000 \$, mais Rémi Rainville⁸⁷ (1873-1953), le vendeur, pense tout à coup au bois de chauffage coupé d'avance, monté en bilots sur le hangar, prêt à être débité; il demande 75 \$ additionnels pour le bois et l'obtient. C'est avec l'engin d'Hildège que le bois a été débité.

– On eut ainsi de quoi chauffer pour un an, dit mon père.

Rémi Rainville, le vendeur de cette terre 349, a épousé Geneviève Boucher, surnommée *La Toune*, dans des circonstances spéciales. Les parents de *La Toune*, Pierre Boucher et Anathalie Aubin, ne veulent pas de Rémi comme gendre. Alors Rémi, futé comme un toucan, monte par une échelle jusqu'à la fenêtre de la maison Boucher, pour enlever sa dulcinée. Les parents de Geneviève, apprenant

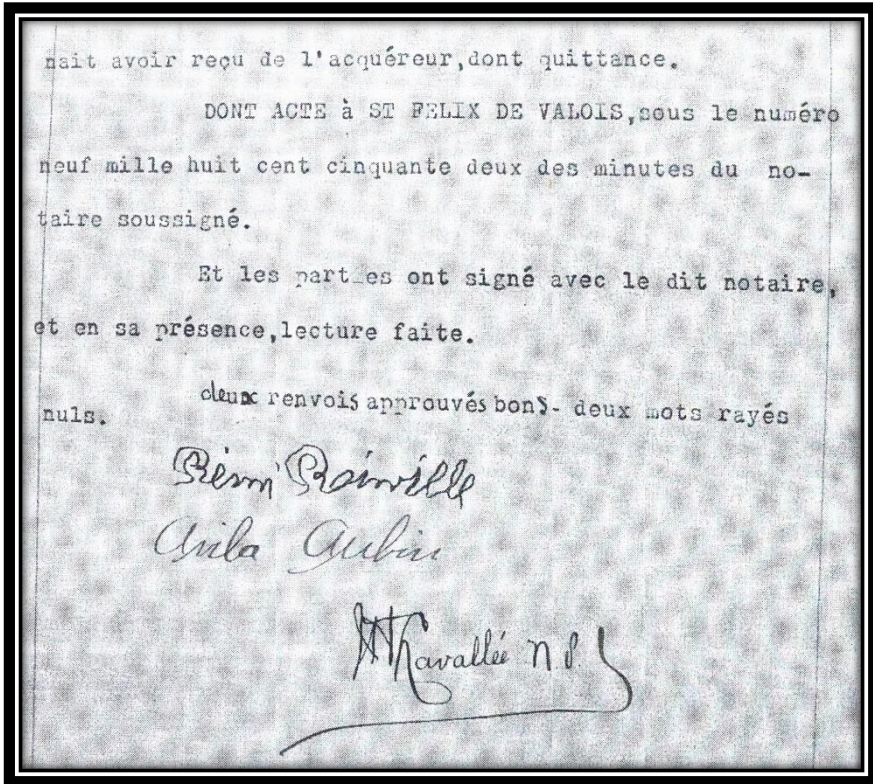
⁸⁶ Vente par Rémi Rainville à Avila Aubin. Notaire Joseph-Hector Lavallée, 30 mai 1940, minute 9852.

⁸⁷ Rémi Rainville (1873-1953), baptisé Joseph-Jérémie Rainville à Saint-Norbert.

beaucoup plus tard l'exploit de Rémi, sont forcés de consentir au mariage, qui a lieu le 7 janvier 1892 à Saint-Norbert.



**Maison Aubin à Saint-Félix-de-Valois
710, Castle d'Autray**



Fin du contrat de vente du 30 mai 1941

Mon père, propriétaire d'une terre et d'une ferme, se retrouve dans son élément. Mais ma mère, une femme de la Ville, est bien dépaysée. Tous les liens qu'elle avait avec ville Saint-Laurent disparaissent. Il y a cependant mon oncle Josaphat Aubin qui achète la maison Gauthier⁸⁸, du

⁸⁸ Vente par Alma Gauthier, et son époux Avila Aubin, à Josaphat Aubin. Notaire Joseph-Hector Lavallée, 18 octobre 1941, minute 10172. Prix : 1 300 \$, dont 300 \$ comptant; le reste dans six ans à 4 % d'intérêts.

2 rue Saint-Louis, la maison de ma mère; cet emplacement fait partie du N° 409 du plan et livre de renvoi officiel de la paroisse de Saint-Laurent.

La rue Lepailleur, elle en garde un bon souvenir, malgré la mort de ses parents en cette maison. Trois de ses enfants y sont nés, il y avait un petit jardin en arrière, et des lapins dans une cage sur le perron. C'était l'époque des « Culottes à Vautrin ».

Ma mère détestait l'appellation Longue-Pointe, qui était synonyme de Saint-Jean-de-Dieu (maison de fous); c'est pour cela qu'elle disait avoir vécu à Pointe-aux-Trembles et non pas à Longue-Pointe.

Elle retourne souvent dans les années 1940 et 1950 à Saint-Laurent, ne fût-ce que pour encaisser les paiements de Josaphat. À Saint-Félix, Alma, qui est abonnée à *La Presse*, scrute les nécrologies ou écoute attentivement les *Événements sociaux* de Camille Leduc sur les ondes de CKAC, au cas où on annoncerait la mort d'une de ses amies de Saint-Laurent.

Comme sa belle-mère, Caroline, qu'elle n'a pas connue, elle sait très bien qu'avec les années, à reculons ou en accéléré, tout le monde finit par retourner dans la nuit des temps.



Une pieuse pensée pour

Rémi Rainville

Époux de feu Geneviève Boucher
décédé à *St-Félix-de-Valois,*

le 21 nov. 1953,

à l'âge de 80 ans

et 1 mois.

TABLE

Introduction	7
LES LECOURS	11
Antoine Lecours	18
Descendance d'Antoine Lecours	26
LES GAUTHIER	41
Triste fin de Josaphat Gauthier	72
Alma Gauthier	77
LES BOUCHER	93
Descendance d'Onésime Boucher	105
LES AUBIN	113
Descendance d'Alexis Aubin et Geneviève Plante	120
Descendance d'Alexis Aubin et Olive Létourneau	137
Moïse Aubin et Caroline Boucher	145
Descendance de Moïse Aubin et Caroline Boucher	163
Mon père	171

Ouvrages de Georges Aubin

1992

- 1 BOUCHER-BELLEVILLE, Jean-Philippe, *Journal d'un patriote (1837 et 1838)*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Montréal, Guérin Littérature, 1992, 174 pages. *Épuisé ; voir l'année 2019*.

1996

- 2 AUBIN, Georges et Réal AUBIN, *Les Lambert-Champagne-Aubin, 800 actes notariés, 1663 - 1799*. Joliette, Éditions Aubin-Lambert, 1996, 787 pages. (Prix Rodolphe-Fournier de la Chambre des notaires du Québec, 1997). – *Épuisé*.
- 3 BLANCHET, Augustin-Magloire, *Journal de l'évêque de Walla-Walla (1847-1851)*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN. Dans « Les débuts de l'Église catholique en Orégon ». Rimouski (Québec), Association des familles Blanchet, 1996, p. 147-263.
- 4 LEPAILLEUR, François-Maurice, *Journal d'un patriote exilé en Australie (1839-1845)*. Texte établi, avec introduction et notes, par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, 1996, 411 pages.
- 5 MARCHESSEAU, Siméon, *Lettres à Judith. Correspondance d'un patriote exilé*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 7, 1996, 124 pages.

1998

- 6 NELSON, Robert, *Déclaration d'indépendance et autres écrits*. Édition établie et annotée par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, 1998, 90 pages.
- 7 NELSON, Wolfred, *Écrits d'un patriote (1812-1842)*. Édition préparée par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, 1998, 177 pages. – *Épuisé ; voir l'année 2012*.
- 8 PAPINEAU, Amédée, *Journal d'un Fils de la Liberté, 1838-1855*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, 1998, 957 pages. – *Épuisé ; voir l'année 2010*.
- 9 PAPINEAU, Amédée, *Souvenirs de jeunesse, 1822-1837*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 10, 1998, 134 pages.

1999

- 10 AUBIN, Georges, *La rivière Bayonne et ses moulins*. En collaboration avec Denyse COUTU et Louis TRUDEAU. Saint-Cléophas-de-Brandon, Les Éditions de la Bayonne, 1999, 24 pages.
- 11 LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Journal de voyage en Europe, 1837-1838*. Texte présenté et annoté par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 14, 1999, 153 pages.
- 12 PERRAULT, Louis, *Lettres d'un patriote réfugié au Vermont (1837-1839)*. Textes présentés et annotés par Georges AUBIN. Montréal, Éditions du Méridien, collection « Mémoire québécoise », n° 3, 1999, 198 pages.

2000

- 13 AUBIN, Georges, *Au Pied-du-Courant. Lettres des prisonniers politiques de 1837-1839*. Montréal, Marseille, Agone et Comeau & Nadeau, 2000, 457 pages.

- 14 DESRIVIÈRES, Adélard-Isidore et Charles RAPIN, *Mémoires de 1837-1838*, suivis de *La Quête de l'or en Californie*. Présentés et annotés par Georges AUBIN. Montréal, Éditions du Méridien, collection « Mémoire québécoise », n° 7, 2000, 195 pages.
- 15 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à Julie*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET ; introduction par Yvan LAMONDE. Sillery, Septentrion et Québec, ANQ, 2000, 812 pages. (En format numérique au Septentrion).

2001

- 16 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Histoire de la résistance du Canada au gouvernement anglais*. Présentation, notes et chronologie par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, collection « Mémoire des Amériques », 2001, 82 pages.
- 17 PAPINEAU-DESSAULLES, Rosalie, *Correspondance 1805-1854*. Texte établi, présenté et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2001, 305 pages.

2002

- 18 FRANCHÈRE, Gabriel, *Voyage à la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique et fondation d'Astoria, 1810-1814*. Introduction, notes et chronologie par Georges AUBIN. Montréal, Lux Éditeur, collection « Mémoire des Amériques », 2002, 205 pages.
- 19 LA FONTAINE, Louis-Hippolyte et Robert BALDWIN, *Les Ficelles du pouvoir. Correspondance entre Louis-Hippolyte LA FONTAINE et Robert BALDWIN, 1840-1854*. Tome I de l'édition critique intégrale de la Correspondance de Louis-Hippolyte LA FONTAINE. Traduite de l'anglais par Nicole PANET-RAYMOND ROY et Suzanne MANSEAU DE GRANDMONT ; révisée et annotée par Georges AUBIN ; présentation d'Éric BÉDARD. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2002, 227 pages.
- 20 PAPINEAU, Amédée, *Lettres d'un voyageur. D'Édimbourg à Naples en 1870-1871*. Texte établi, annoté et présenté par Georges AUBIN. Québec, Éditions Nota bene, 2002, 416 pages.

2003

- 21 CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier, *De Québec à Montréal. Journal de la seconde session, 1846*, suivi de *Sept jours aux États-Unis, 1850*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Québec, Éditions Nota bene, 2003, 148 pages.
- 22 LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Au nom de la loi. Lettres de Louis-Hippolyte LA FONTAINE à divers correspondants (1829-1847)*. Tome II, correspondance générale. Avant-propos et annotation de Georges AUBIN et Renée BLANCHET ; traduction des lettres écrites en anglais par Michel DE LORIMIER. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2003, 466 pages.
- 23 PAPINEAU, Lactance, *Journal d'un étudiant en médecine à Paris*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2003, 609 pages.
- 24 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Cette fatale Union. Adresses, discours et manifestes (1847-1848)*. Introduction et notes de Georges AUBIN. Montréal, Lux Éditeur, collection « Mémoire des Amériques », 2003, 223 pages.

2004

- 25 AUBIN, Georges et Nicole MARTIN-VERENKA, *Insurrection. Examens volontaires. Tome I : 1837-1838*. Montréal, Lux Éditeur, collection « Mémoire des Amériques », 2004, 318 pages.

- 26 DESSAULLES, Louis-Antoine, *Petit bréviaire des vices de notre clergé*, suivi de *Le Clergé français au bordel, par un auteur anonyme*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2004, 169 pages.
- 27 FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse-Henri-Édouard, *De Québec à México (1866-1867)*. Édition préparée par Mario BRASSARD et Marilène GILL, avec la collaboration de Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, collection La Saberdache, n° 5, 2004, 489 pages.
- 28 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à ses enfants, 1825-1871*, Tome I : 1825-1854. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET ; introduction par Yvan LAMONDE. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2004, 655 pages. (En format numérique au Septentrion).
- 29 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à ses enfants, 1825-1871*, Tome II : 1855-1871. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2004, 753 pages. (En format numérique au Septentrion).

2005

- 30 AUBIN, Georges, *Les Blanchet de la vallée du Richelieu*, suivi de *Lettre d'A.-M. Blanchet à Lord Gosford*. Préface de Louis BLANCHETTE. Publié par l'Association des familles Blanchet et Blanchette d'Amérique. Québec, 2005, 48 pages.
- 31 LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Mon cher Amable. Lettres de Louis-Hippolyte LA FONTAINE à divers correspondants (1848-1864)*. Tome III, correspondance générale. Annotations de Georges AUBIN et Renée BLANCHET ; traduction des lettres écrites en anglais par Michel DE LORIMIER ; postface d'Éric BÉDARD. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2005, 490 pages.

2006

- 32 OUIMET, André, *Journal de prison d'un Fils de la Liberté, 1837-1838*. Texte établi, présenté et annoté par Georges AUBIN. Montréal, Typo, 2006, 155 pages.
- 33 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à divers correspondants, 1810-1871*. Tome I : 1810-1845. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET ; avec la collaboration de Marla ARBACH ; introduction par Yvan LAMONDE. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2006, 588 pages. (En format numérique au Septentrion).
- 34 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à divers correspondants, 1810-1871*. Tome II : 1846-1871. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET ; avec la collaboration de Marla ARBACH ; Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2006, 425 pages. (En format numérique au Septentrion).
- 35 RHEAULT, Marcel et Georges AUBIN, *Médecins et patriotes, 1837-1838*. Québec, Septentrion, 2006, 350 pages. (Prix Percy-W. –Foy de la Société historique de Montréal, 2007).
- 36 SÉGUIN, Robert-Lionel, *Le Dernier des Capots-Gris* (roman) suivi de *Souviens-toi, Méditations sur 1837*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2006, 211 pages.

2007

- 37 AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris* ; tome I, *Dictionnaire*. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 304 pages.
- 38 AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris* ; tome II, *Lettres reçues, 1839-1845*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 599 pages.

39 AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris* ; tome III, *Drame rue de Provence*, suivi de *Correspondance de Mme Dowling*, traduite en français par Corinne DURIN, annotée par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 218 pages.

40 AUBIN, Georges et Nicole MARTIN-VERENKA, *Insurrection. Examens volontaires. Tome II : 1838-1839*. Montréal, Lux Éditeur, collection « Mémoire des Amériques », 2007, 550 pages.

2009

41 AUBIN, Georges et Renée BLANCHET, *Amédée Papineau, correspondance 1831-1841*, tome I. Montréal, Éditions Michel Brûlé, 2009, 543 pages.

42 BLANCHET, Renée et Georges AUBIN, *Lettres de femmes au XIX^e siècle*. Québec, Septentrion, 2009, 286 pages.

2010

43 AUBIN, Georges et Renée BLANCHET, *Amédée Papineau, correspondance 1842-1846*, tome II. Montréal, Éditions Michel Brûlé, 2010, 471 pages.

44 PAPINEAU, Amédée, *Journal d'un Fils de la Liberté, 1838-1855*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, avec index. Québec, Septentrion, 2010, 1050 pages.

2011

45 JOLY, Pierre-Gustave, *Voyage en Orient (1839-1840), Journal d'un voyageur curieux du monde et d'un pionnier de la daguerréotypie*, présentation et mise en contexte par Jacques DESAUTELS ; texte du journal établi par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, avec la collaboration de Jacques DESAUTELS. Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection Cultures québécoises, 2011, 427 pages.

46 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à sa famille, 1803-1871*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, introduction par Yvan LAMONDE. Québec, Septentrion, 2011, 846 pages. (En format numérique au Septentrion).

2012

47 NELSON, Wolfred, *Écrits d'un patriote (1812-1842)*, nouvelle édition revue et corrigée. Texte établi et présenté par Georges AUBIN. Montréal, Lux Éditeur, 2012, 192 pages.

2013

48 MERCIER, Honoré, *Dis-moi que tu m'aimes. Lettres d'amour à Léopoldine, 1863-1867*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2013, 302 pages.

2014

49 AUBIN, Georges et Yvan LAMONDE, *Gustave Papineau, Une tête forte méconnue*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection Cultures québécoises, 2014, 297 pages.

50 JOYER, prêtre, *Lettres d'amour à Mademoiselle de Lavaltrie, 1809-1822*. Texte établi avec présentation et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Éditions Point du Jour, 2014, 235 pages.

2015

51 AUBIN, Georges et Jonathan LEMIRE, *Ludger Duvernay, Lettres d'exil, 1837-1842*. Montréal, vlb éditeur, 2015, 302 pages.

- 52 AUBIN, Georges et Raymond OSTIGUY, *Louis-Joseph Papineau Les Débuts 1808-1815*, Les Éditions Histoire Québec, Collection Société d'histoire de la seigneurie de Chambly, 2015, 251 pages.
- 53 AUBIN, Georges, *Joseph Papineau à travers les actes notariés*. L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2015, 237 pages.

2016

- 54 AUBIN, Georges, *Courir le monde, voyages, premiers départs*. L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2016, 322 pages.
- 55 PAPINEAU, Denis-Benjamin, *De l'Île à Roussin à Papineauville, Correspondance 1809-1853*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2016, 657 pages.
- 56 BLANCHET, François-Norbert, *De Richibouctou à La Willamette, Lettres et journal (1821-1839)*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2016, 271 pages.
- 57 PAPINEAU, Honorine et Aurélie PAPINEAU, *Mille amitiés. Correspondance 1837-1914*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, L'Assomption, Éditions Point du Jour, 2016, 303 pages.
- 58 TRUDEAU, Romuald, *Mes Tablettes, Journal d'un apothicaire montréalais, 1820-1850*. Texte établi et annoté par Fernande ROY et Georges AUBIN, Introduction de Fernande ROY, Montréal, Leméac, 2016, 772 pages.

2017

- 59 PAPINEAU, Joseph, *De Montréal à la Petite-Nation, Correspondance (1789-1840)*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2017, 569 pages.
- 60 LE NORMAND, Michelle, *À toi, de tout cœur, Lettres d'amour à Léo-Paul Desrosiers, 1920-1922*, texte transcrit et annoté par Georges AUBIN ; introduction par Adrien RANNAUD, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2017, 403 pages.
- 61 LE NORMAND, Michelle, *Premières amours, Journal 1909-1921*, présenté par Georges AUBIN, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2017, 271 pages.

2018

- 62 AUBIN, Georges, *Rhapsodies, Écrits 1988-2018*, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2018, 193 pages.
- 63 BLANCHET, François-Norbert, *Missions d'Oregon, 1839-1844*, avant-propos, notes et postface par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2018, 556 pages.
- 64 BLANCHERT, François-Norbert, *À bord de L'Étoile du Matin, De Brest à l'Oregon en 1847*, transcription et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2018, 99 pages.
- 65 PAPINEAU, Amédée, *Correspondance, 1847-1856*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2018, 627 pages.
- 66 PAPINEAU, Amédée, *Correspondance, 1857-1903*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2018, 701 pages.
- 67 PAPINEAU, Azélie, *Vertiges, Journal 1867-1868*. Introduction et notes de Georges AUBIN ; avant-propos de Micheline LACHANCE, Montréal, VLB éditeur, 2018, 138 pages.
- 68 BLANCHET, François-Norbert, *Lettres de voyages, 1845-1870*. Texte établi avec présentation et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2018, 328 pages.

2019

- 69 BLANCHET, Augustin-Magloire, *De Saint-Pierre du Sud à l'évêché, Correspondance 1823-1846*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2019, 151 pages.
- 70 AUBIN, Georges, *Beaudriau, patriote, médecin errant*, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2019, 121 pages.
- 71 AUBIN, Georges, *Amédée, écrivain patriote*, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2019, 240 pages.
- 72 BOUCHER-BELLEVILLE, Jean-Philippe, *Journal d'un patriote, 1837-1838*, 2^e édition, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2019, 131 pages.
- 73 BLANCHET, Augustin-Magloire-Alexandre, *Voyage au Mexique suivi de Voyage en Europe*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2019, 132 pages.
- 74 PELTIER, Louis, *Voyage en Afrique du Sud*, 2^e édition, texte établi avec présentation et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2019, 105 pages.
- 75 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres inédites*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Éditions Point du jour, 2019, 121 pages.
- 76 DESSAULLES, Louis-Antoine, *Paris illuminé : le sombre exil. Lettres 1878-1895*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Yvan LAMONDE. Les Presses de l'Université Laval, collection Cultures québécoises, 2019, 251 pages.

2020

- 77 AUBIN, Georges, *Partir en janvier, Lettres à un cousin*. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2020, 105 pages.
- 78 DESSAULLES-LAFRAMBOISE, Rosalie, *Mes Bavardages, Lettres à mon fils Louis, 1876-1905*, texte établi avec introduction et notes par Anne-Marie CHARUEST et Georges AUBIN. L'Assomption, Éditions Point du Jour, 2020, 221 p.
- 79 AUBIN, Georges, *Hors du temps*. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2020, 181 pages.
- 80 AUBIN, Georges, *Au temps des Patriotes*, Tome I : 1830-1837, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2020, 401 pages.
- 81 AUBIN, Georges, *Au temps des Patriotes*, Tome II : 1838, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2020, 475 pages.
- 82 AUBIN, Georges, *Au temps des Patriotes*, Tome III : 1839-1840, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2020, 447 pages.
- 83 ROY, Basile, *Un Patriote en Australie, 1839-1844*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2020, 225 pages.
- 84 PAPINEAU, Amédée, *D'un pays à l'autre, Journal de voyages, 1876-1880*, texte établi avec présentation et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2020, 373 pages.
- 85 PAPINEAU, Amédée, *Journal 1881-1902*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2020, 443 pages.

2021

- 86 CORNUD, Angelle, *Rien de nouveau ici, Correspondance 1823-1867*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 137 pages.

- 87 PAPINEAU, Amédée, *Mémoires d'un Patriote*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 461 pages.
- 88 PAPINEAU, Denis-Émery, *Correspondance, 1834-1877*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 311 pages.
- 89 AUBIN, Georges, *Glanures*, Tome I, 1720-1839. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 499 pages.
- 90 AUBIN, Georges, *Glanures*, Tome II, 1840-2020. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 396 pages.
- 91 BRUNEAU, Théophile, *Croyez-moi pour la vie, Correspondance 1830-1854*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 307 pages.
- 92 AUBIN, Georges, Robert DAIGLE, *Filles-mères à Montréal, 1845-1866*, notices biographiques, histoires secrètes. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 597 pages.
- 93 BLANCHET, Renée, Georges AUBIN, *Barney et les autres*, récits biographiques. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 121 pages.
- 94 LEMAN, Fanny, *Correspondance 1856-1870*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 225 pages.

2022

- 95 AUBIN, Georges, *Les Québécois et la soif de l'or en Californie, 1848-1859*. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2022, 355 pages.
- 96 PAPINEAU, Joseph-Benjamin-Nicolas, *Par le temps qui court, Correspondance 1842-1893*, texte établi avec présentation et notes par Georges AUBIN. L'Assomption. Aubin-Blanchet recherches historiques, 2022, 199 pages.
- 97 AUBIN, Georges, *Radical jusqu'aux dents, Toussaint-Victor Papineau, éléments biographiques*. L'Assomption. Aubin-Blanchet recherches historiques, 2022, 251 pages.
- 98 PAPINEAU, Casimir-Fidèle, *Correspondance 1837-1885*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2022, 195 pages.
- 99 PAPINEAU, Augustin-Cyrille, *Correspondance 1845-1912*, transcrite et annotée par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2022, 649 pages.

2023

- 100 AUBIN, Georges, *Malo et Lepailleur, deux frères*. Essai biographique. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2023, 193 pages.

Imprimé au Québec
en juillet 2023